R. P. COUBÉ, S. J.

LA COMMUNION

HEBDOMADAIRE

DISCOURS PRONONCÉS
AU
CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE LOURDES
DANS L'ÉGLISE DU ROSAIRE
LES 8, 9 ET 10 AOUT 1899

Prenez et mangez : ceci est mon corps.
(MATTH., XXVI, 26.)

PARIS
VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82
1899

LA COMMUNION

HEBDOMADAIRE

IMPRIMATUR.

Ebroicæ, die 23 octobris 1899.

A. PLATEL, S. J.

Præp. Prov. Franciæ.

IMPRIMATUR.

Parisiis, die 23 octobris 1899.

† FR., CARD. RICHARD,

Arch. Parisiensis.

PARIS

IMPRIMERIE D. DUMOULIN

5, rue des Grands-Augustins, 5

PRÉFACE

Invité par S. G. Mgr Doutreloux, évêque de Liège, et président du Comité permanent des Congrès eucharistiques, à prendre la parole au Congrès de Lourdes, dans les trois grandes réunions du soir, il m'a semblé que je ne pouvais choisir un sujet plus opportun et plus fructueux que la communion hebdomadaire, non seulement pour les quatre mille congressistes ou pèlerins qui se pressaient autour de vingt évêques dans l'église du Rosaire, mais encore pour une autre multitude bien plus nombreuse, qui ne pouvait entendre ma parole, mais qui pourrait un jour en recueillir l'écho. C'est cette multitude, présente seulement à ma pensée, que j'ai surtout vue et visée au delà de mon auditoire : c'est à elle que je présente aujourd'hui la divine hostie, l'hostie salutaire, *salutaris hostia*, et que je dis, au nom de Notre-Seigneur : « Prenez et mangez : *Accipite et manducate.* »

Ces pages ne sont pas une œuvre apologétique; elles n'ont pas pour but de convaincre des incrédules : elles s'adressent à ces hommes si nombreux qui croient à la présence réelle de

Jésus-Christ au Saint Sacrement, et qui cependant ne s'en approchent qu'à de rares intervalles.

Il pourra sembler à première vue que le titre donné à cet opuscule ne s'applique qu'à l'une de ses parties, au second discours, où j'ai tâché de montrer combien la communion hebdomadaire pour la moyenne des fidèles répond au vœu de Notre-Seigneur et à la tradition constante de l'Église. Mais en y regardant de plus près, on reconnaîtra que ce titre couvre légitimement les deux autres sermons, et qu'il exprime fidèlement l'idée fondamentale commune à tous les trois.

Étant donné mon but qui est de pousser la masse des chrétiens à s'approcher de la sainte table tous les huit jours, j'ai dû commencer par rappeler les avantages de la communion considérée en elle-même. J'ai dû prouver qu'il faut communier, avant d'indiquer combien de fois il faut communier. Il y a en effet parmi nous, comme saint Jean-Baptiste le disait à ses contemporains, un Homme que nous ne connaissons pas : *medius vestrum stetit quem vos nescitis*. Chaque jour il descend sur nos autels, comme il descendait jadis sur la rive du Jourdain. Céleste inconnu, il se mêle à la foule, il

l'appelle tendrement, il la regarde avec un doux et triste sourire : il lui montre ses mains chargées de bienfaits et fleuries de miracles, où des taches de sang brillent encore, stigmates d'un effroyable martyre, fleurs immortelles d'amour. Mais la foule ne comprend pas, elle a l'air de ne rien voir, de ne pas entendre, elle s'éloigne de lui, courbée sous le poids de ses douleurs et de ses péchés. Et pourtant c'est une foule baptisée, et qui, pour se redresser dans la joie et la force, n'aurait besoin que d'aller à Jésus et de se nourrir du pain qu'il multiplie pour elle chaque jour.

Voilà pourquoi, ému de pitié pour ces pauvres aveugles qui passent à côté de la vie sans le savoir, ému d'amour, je dirais presque de compassion, pour l'adorable Inconnu du tabernacle qui demande toujours un consolateur, je me lève après beaucoup d'autres, je montre à tous celui que Jean-Baptiste saluait à travers les grands roseaux du fleuve baptismal, et je crie comme lui : « O hommes baptisés, ô hommes toujours malheureux parce que vous péchez toujours, regardez-le donc, le voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.* » Telle est l'idée du premier de ces discours.

Pour répondre à la deuxième question : Combien de fois faut-il communier? il me suffisait de montrer quelles sont à cet égard les intentions de Notre-Seigneur et de son Église. En effet, Jésus nous a promis les grâces les plus abondantes dans l'Eucharistie ; mais il a pu mettre une condition à l'effusion de ces grâces, il a pu la faire dépendre de la fréquence de nos communions. Il fallait donc rechercher s'il n'a pas exprimé sa volonté sur ce point dans l'Évangile ou par la bouche de l'Église, des Pères, des docteurs et des saints de toutes les époques jusqu'à nos jours. La question ainsi envisagée est une question historique. Je m'efforce d'y répondre dans le deuxième de ces discours, et je conclus à la communion hebdomadaire pour la masse des fidèles, sans préjudice de l'attrait des âmes plus ferventes pour une communion plus fréquente.

Mais toutes ces raisons ne convaincraient tout au plus qu'une moitié du genre humain, si je n'avais essayé de réfuter le préjugé qui fait regarder la communion hebdomadaire comme une dévotion féminine et dont les hommes peuvent se passer. Préjugé aussi absurde que néfaste. Les hommes n'ont-ils pas une âme à sauver eux aussi ; n'ont-ils pas une âme faible, oh ! combien

faible ! et qui a besoin du pain des forts ? Il y a plus : les hommes ont des devoirs sociaux particuliers qu'ils ne peuvent remplir, ainsi que nous le verrons, qu'en recourant à l'Eucharistie. Voilà pourquoi j'ai dû faire un appel spécial aux hommes pour les inviter à recevoir tous les huit jours le corps de Notre-Seigneur, et ce n'était pas trop d'y consacrer le troisième de ces discours.

Il faut communier ; il faut communier chaque semaine ; les hommes eux-mêmes doivent communier chaque semaine : telles sont les trois thèses que l'on trouvera développées dans ces pages. S'il y a progression de l'une à l'autre, il y a aussi unité entre elles, et comme elles aboutissent à cette conclusion finale : « Il convient, pour de très graves raisons, que tous les fidèles communient au moins tous les huit jours », il m'a paru que je pouvais les réunir sous ce titre : la Communion hebdomadaire.

*
* *

Certes, loin de moi la pensée, que je regarderais comme criminelle, de déconseiller la communion plus fréquente. Je souhaiterais au contraire, avec l'Église, et du plus profond de mon cœur, que tous les fidèles fussent dans la

disposition de manger le pain de vie chaque jour, si c'était possible, comme leurs frères du premier siècle. Toutes les raisons que j'apporte en faveur de la communion hebdomadaire militent plus encore en faveur de la communion fréquente, très fréquente et même quotidienne, et prouvent que, si l'on veut répondre au vœu de Notre-Seigneur, l'on ne saurait s'approcher trop souvent de la sainte table, pourvu que l'on s'y prépare avec soin. J'espère que les âmes d'élite iront jusqu'au bout de la conclusion et seront heureuses de donner cette satisfaction au Cœur de Jésus. Mais je m'adresse ici à la foule qui, pour des raisons d'ordre matériel et moral, ne saurait aller jusque-là, et c'est pour elle que je conseille la communion dominicale comme une moyenne à laquelle elle peut parfaitement se rallier.

La communion quotidienne ou très fréquente pour la majorité des chrétiens est un idéal absolu dont nous sommes très loin, qui ne s'est réalisé que pendant peu de temps, en des sphères restreintes, au sein de la petite chrétienté primitive de Jérusalem, et plus tard, çà et là, dans quelques églises particulières ; idéal qu'il serait chimérique et même imprudent de proposer indistinctement à tous les fidèles de

nos jours. La plupart n'auraient ni le temps ni les dispositions nécessaires. A vouloir ainsi emporter toutes les âmes d'un même vol vers la même cime, on risquerait de n'être suivi que d'un petit nombre et de laisser les autres retomber à terre, plus bas et plus loin de la communion que si on ne leur avait pas ouvert ces glorieuses et décourageantes perspectives. Je parle, bien entendu, des âmes, comme il y en aura toujours, dont on ne peut raisonnablement attendre la perfection. A leur conseiller le mieux, qu'elles ne sauraient porter, on compromettrait le bien dont elles sont capables[1].

L'Église, d'ailleurs, infaillible interprète de Notre-Seigneur, ne se fait pas d'illusion à cet égard. En nous montrant toujours d'un doigt infatigable l'idéal absolu qu'atteindront seules les âmes plus élevées, elle se contente d'un idéal plus modeste pour la masse des fidèles. Je montrerai en effet, que, dès la plus haute antiquité, sous ses auspices et avec son approbation, s'établit parmi ses enfants la communion

1. Saint François de Sales parlant de la communion quotidienne s'exprime ainsi : « Ce serait imprudence de conseiller indistinctement à tous cet usage si fréquent ; mais ce serait aussi imprudence de blâmer aucun pour iceluy, et surtout quand il suivrait l'avis de quelque digne directeur. » (Introduction à la *Vie dévote*, liv. II, ch. xx.)

hebdomadaire. D'ailleurs, il est un principe qu'elle a solennellement proclamé au concile de Trente, mais qui a toujours été sa règle de conduite en cette matière, et dont une conséquence pratique n'a peut-être pas encore été suffisamment signalée, quoiqu'elle mérite la plus grande attention. L'Église souhaite, nous dit-elle, que les chrétiens communient chaque fois qu'ils assistent au saint sacrifice[1]. Or, elle sait fort bien que la plupart d'entre eux, travailleurs, ouvriers, soldats, hommes de peine, hommes d'affaires, hommes d'études, hommes de gouvernement, ne peuvent guère aller à la messe que le dimanche. C'est donc pratiquement la *communion dominicale* qu'elle leur demande en leur conseillant de recevoir le corps de Jésus-Christ à chaque messe qu'ils entendent. La communion plus fréquente est pour les âmes plus libres et plus ferventes.

D'autre part, je le reconnais, ce serait étroit et imprudent, ce serait pécher à la fois par défaut et par excès, de proposer la communion

1. Voici le texte de ce vœu formulé par le concile de Trente : *Optaret quidem sacrosancta synodus, ut in singulis missis fideles adstantes, non solum spirituali affectu, sed sacramentali etiam Eucharistiæ perceptione communicarent, quo ad eos sanctissimi hujus sacrificii fructus uberior proveniret.*

hebdomadaire comme une règle invariable et universelle, ce serait en faire un lit de Procuste des consciences. Mais c'est une mesure au contraire très large, très prudente, très conforme à l'esprit de l'Église et des saints, de la représenter, ainsi que je le fais, comme une *moyenne* — je dis une *moyenne* — autour de laquelle les âmes peuvent se ranger, les unes plus éprises de perfection, plus affamées de Dieu, montant plus haut jusqu'à la communion très fréquente, voire même quotidienne, suivant leur attrait et avec l'approbation de leur directeur ; les autres plus pesantes, plus engourdies, s'arrêtant au-dessous, mais le plus près possible, par exemple à la communion mensuelle ou bimensuelle.

La communion hebdomadaire ainsi entendue ne serait pas une nouveauté. J'ai montré, en effet, dans le second de ces discours que, au sein des chrétientés primitives, l'assistance au sacrifice de la messe avait pour corollaire habituel la participation au Corps de la Victime, et que, pratiquement, l'usage de la communion dominicale fut répandu presque universellement dans l'Église jusqu'au huitième ou au neuvième siècle. Mais il y a de nos jours des raisons toutes spéciales de revenir à cette pratique salutaire.

Le monde a besoin plus que jamais de force et de lumière. Il semble que, par une loi mystérieuse, le progrès des sciences ait pour contrepoids et en quelque sorte pour rançon humiliante la décadence des mœurs. Plus l'humanité domine la matière par la connaissance qu'elle en a, et plus elle s'asservit à la matière par l'usage qu'elle en fait. Le sensualisme envahit notre vie, et les tempéraments, anémiés au moral comme au physique, n'ont plus la force de résister au mal. Comme le Sauveur l'avait prédit en parlant des derniers temps, l'iniquité abonde et la charité de beaucoup s'est refroidie.

Où sera le remède ?

Quand les disciples d'Emmaüs, arrivés dans ce bourg, virent que le mystérieux personnage qui leur avait tenu compagnie depuis Jérusalem s'apprêtait à les quitter, ils lui dirent : « Restez avez nous, Seigneur, car il se fait tard. *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit.* » Et Jésus, cédant à leur désir, les éclaira et les réconforta par la *Fraction du pain*, c'est-à-dire par l'Eucharistie. Eh bien, il se fait tard aujourd'hui dans le monde : la nuit tombe sur un siècle fatigué et condamné à marcher toujours, nuit d'erreur, nuit d'angoisse, où passent d'ef-

frayants fantômes. Or, le seul compagnon qui puisse rassurer le triste et vieux marcheur, c'est l'hôte divin d'Emmaüs. C'est toujours par la Fraction du pain qu'il éclairera et fortifiera les âmes languissantes. C'est par elle qu'il restera avec nous et combattra les ténèbres qui tombent sur nos esprits et nos cœurs.

Le moyen âge communiait rarement : en quoi il avait tort, car il se privait de grâces qui en eussent fait une époque incomparablement plus belle et plus parfaite. Mais enfin, comme je l'ai expliqué, il pouvait, à la rigueur, se permettre cette imprudence, de même que des hommes forts peuvent supporter des jeûnes qui tueraient un homme faible. L'homme faible, c'est notre siècle. Les vigoureuses natures de nos pères, vivant dans une atmosphère plus saine, et recourant plus souvent aux autres sources de la vie chrétienne, surtout à la pénitence et à la mortification, pouvaient rester un certain temps privées de la nourriture eucharistique sans défaillir. Mais pour nos âmes débiles, surmenées par une vie trépidante et en proie à une nervosité maladive, il faut un aliment plus abondant. Il faisait grand jour au moyen âge puisque la foi y brillait : aujourd'hui, c'est le soir, *advesperascit*, puisque la foi et la charité s'éteignent.

Nous avons donc plus besoin de la clarté, de la chaleur et de la force qui jaillissent de l'hostie éblouissante.

Aussi voyons-nous que depuis le protestantisme, mais surtout, semble-t-il, depuis une cinquantaine d'années, les âmes sont de plus en plus attirées vers l'Eucharistie. L'Esprit qui les dirige souffle de ce côté. Les saints des trois derniers siècles insistent sur la nécessité de recourir à la sainte table, et indiquent presque toujours la communion hebdomadaire comme la moyenne qui convient le mieux au peuple chrétien. Notre-Seigneur voulant réchauffer le monde vieilli, lui a révélé son Cœur rayonnant d'amour. Mais c'est dans le sacrement de l'autel qu'il veut que nous allions chercher son Cœur, comme il l'a déclaré maintes fois à la bienheureuse Marguerite-Marie. Les souverains pontifes poussent le monde vers le Sacré-Cœur et le Tabernacle, ne séparant jamais ces deux dévotions qui se complètent, se soutiennent et s'appellent l'une l'autre. Léon XIII y consacre les derniers efforts de sa vieillesse, comme l'avait fait avant lui Pie IX.

Une autre raison qui rend l'Eucharistie plus nécessaire à nos temps, c'est la révolution sociale qui nous menace. L'anarchie déferle

sur le monde, et vient battre furieusement les portes mêmes du Tabernacle. Seul, Celui qui semble y dormir peut apaiser les flots démontés. La société ne sera tranquille et prospère que lorsqu'elle sera vraiment chrétienne; elle ne sera chrétienne que lorsqu'elle sera eucharistique, puisque l'essence du christianisme est dans le sacrement de l'autel. Enfin, elle ne sera eucharistique que lorsque la grande majorité de ses membres aura assez de cœur, assez d'intelligence, assez de sagesse pour s'approcher de la table sainte tous les huit jours.

*
* *

Mais n'est-ce pas une illusion d'espérer que la masse des baptisés se rallie un jour à cette moyenne? Hélas! il est sûr que les pauvres pécheurs si nombreux qui se tiennent aujourd'hui éloignés de l'Eucharistie ne s'adonneront à la communion hebdomadaire que s'ils sont amenés à en comprendre et à en désirer les avantages, et ils en sont bien loin! Mais pourquoi nous décourager? N'y a-t-il pas dans, leur apathie et le mal qui en découle, une raison de plus pour nous de chercher à les secouer et à les faire marcher? Pour ma part, je crois que, si tous les ministres de Dieu, évêques et simples prêtres

prédicateurs, confesseurs, écrivains, que si les laïques plus fervents qui peuvent et doivent eux aussi devenir des apôtres, consacraient leur zèle à promouvoir cette dévotion, on pourrait arriver un jour à réaliser pour la masse du peuple chrétien le SPLENDIDE IDÉAL DE LA COMMUNION DOMINICALE AUSSI BIEN QUE DE LA MESSE DOMINICALE, et à donner ainsi au ciel, qui n'attend que cela pour répandre des torrents de bienfaits sur la terre. le spectacle d'une société vraiment eucharistique.

Oh! une société eucharistique, une société où la masse des hommes communierait tous les huit jours et l'élite plus souvent encore, comme elle serait belle et parfaite, et comme il ferait bon d'y vivre! Comme les haines, les meurtres, les suicides y diminueraient! Combien le tribunal de la pénitence éviterait d'affaires répugnantes et lugubres aux tribunaux criminels! Comme l'Église viderait les prisons!

Une société eucharistique, pourquoi pas? Les hommes ne peuvent aujourd'hui se passer de leur journal quotidien ou de leur revue hebdomadaire; ils n'ont jamais pu se passer de leurs repas de chaque jour; ils réclament l'aliment de leur curiosité et l'aliment de leur corps, pourquoi ne réclameraient-ils pas, au moins

tous les huit jours, quand ils en auraient compris les avantages, l'aliment de leur âme immortelle ?

Matériellement, rien n'est plus aisé à la masse des hommes que cette pieuse pratique. Les travailleurs eux-mêmes doivent assister à la messe le dimanche, et ils le peuvent en général, s'ils le veulent, en dehors des cas où des patrons criminels leur refusent un repos sacré. Or la communion, qui serait le complément très naturel et très doux de cette messe obligatoire, ne leur prendrait que peu de temps en dehors de celui qu'ils doivent passer ce jour-là dans le lieu saint. La difficulté n'est donc pas là. Elle est d'ordre moral.

Il y a d'abord beaucoup d'honnêtes chrétiens qui ne demandent pas mieux que de vivre pieusement dans le Christ Jésus : *qui pie volunt vivere in Christo Jesu,* et qui s'en tiennent cependant à la communion pascale, uniquement parce qu'ils n'ont pas l'idée qu'ils pourraient faire mieux. Et ils n'ont pas cette idée, parce qu'on ne leur en a jamais parlé. On craint en effet parfois, par une délicatesse et une discrétion excessives, d'exiger trop des fidèles et de n'en rien obtenir, alors qu'on pourrait au contraire, sans rien exagérer, sans donner comme

obligatoire ce qui ne l'est pas, avec beaucoup de tact et de prudence, demander aux chrétiens beaucoup plus qu'on ne leur demande d'ordinaire, non seulement sans les choquer, mais pour la plus grande joie et la plus grande édification de leur âme.

Un nombre bien plus considérable d'hommes ont des préjugés et des objections contre une dévotion qui leur semble trop mystique et bonne seulement pour une élite. Les uns craignent de paraître hypocrites et d'afficher une piété qu'ils n'ont pas; d'autres reculent devant les efforts, les sacrifices, la préparation que réclame un si auguste mystère. Mais il appartient justement aux prêtres de renverser ces obstacles, de combattre ces préjugés, de résoudre ces objections, d'encourager les âmes à secouer leur torpeur, en un mot de mener une campagne en faveur de la communion hebdomadaire. J'ai parlé, à la fin du premier de ces discours, d'un ange que saint Jean nous montre dans une page sublime de l'Apocalypse, et qui, debout dans le soleil, criait à tous les oiseaux du ciel : « Venez au grand festin de Dieu ! » C'est là notre image et notre modèle. Nous habitons le soleil, nous les prêtres qui vivons près du tabernacle, et qui pénétrons chaque matin dans ce brasier

ardent de la divinité. Crions donc sans nous lasser à toutes les âmes : « Venez, venez à l'Eucharistie, c'est le grand festin de Dieu! »

*
* *

Ici, comme dans la plupart des œuvres, il suffit d'oser pour réussir. Un vénérable curé m'a raconté qu'il vit avec effroi un de ses jeunes vicaires, à peine installé dans sa paroisse, commencer une croisade en faveur de la communion hebdomadaire ou mensuelle. Il craignait que ce grand zèle, loin de gagner les âmes, n'en éloignât un certain nombre de l'Église et ne lui créât bien des mécomptes. Cependant, il donna carte blanche au vaillant apôtre de l'Eucharistie, se réservant de l'arrêter à la première difficulté! La difficulté ne vint pas. L'œuvre s'implanta solidement dans la paroisse et la transforma en grande partie au bout de quelques années. Osons comme ce jeune vicaire.

On m'a cité deux paroisses voisines, dans une des régions les plus catholiques de France, où les hommes faisaient tous leurs pâques, mais s'en tenaient là. Or, le curé de l'une d'elles eut un jour l'inspiration d'inviter, de la manière la plus pressante, les hommes à la communion hebdomadaire ou mensuelle. Au bout de quel-

ques années, il réussit complètement, et l'usage fréquent des sacrements produisit parmi ses ouailles les fruits les plus merveilleux, tandis que dans la paroisse voisine, où la difficulté n'aurait pas été plus grande, puisque l'esprit y était le même, le pasteur n'ayant pas eu le même zèle, la population s'en tint au régime de la communion strictement annuelle. Combien de prêtres pourraient imiter le premier de ces curés, après avoir jusqu'ici imité le second !

Sans doute il est un grand nombre d'hommes qui resteront sourds à nos supplications, endormis sur l'oreiller de l'indifférence ou enlisés dans le bourbier du vice. Il en est même, *flens dico !* je le dis en pleurant avec saint Paul, qui sont les ennemis du tabernacle et de la croix du Sauveur, et qui, comme la *Bande noire* de certaines mines, s'engagent à ne jamais mettre les pieds dans une église. Mais il y en a beaucoup qui se laisseraient facilement gagner à l'idée de la communion de tous les huit ou quinze jours, ou du moins de tous les mois. Un homme du monde qu'un religieux avait décidé à la réception hebdomadaire des sacrements, en lui en montrant les avantages, répétait souvent dans la suite : « Ah ! pourquoi ne me l'a-t-on pas dit plus tôt ! De quels biens j'ai été privé

pendant longtemps ! » Je supplie donc par les entrailles de Jésus-Christ mes vénérés frères, mes maîtres dans le sacerdoce, de consacrer à ce ministère si agréable au Sacré-Cœur, le même zèle qu'ils portent dans leurs autres œuvres.

Ils pourraient avantageusement commencer par les enfants. Le prêtre a d'ordinaire plus d'autorité sur ces jeunes âmes. Oh ! qu'il s'en serve pour les mener au Dieu qui les attend. « J'avais faim et soif, et vous ne m'avez pas rassasié », dira un jour le Sauveur aux hommes durs envers les pauvres. Mais il a surtout faim et soif du salut et de l'amour de ces âmes naïves. Ne les lui refusons pas. Jetons-les dans son Cœur par la communion fréquente ou hebdomadaire [1].

Et pourquoi les laïques ne se feraient-ils pas, eux aussi, les apôtres de cette œuvre de salut ? Quel est l'homme qui n'a pas d'influence sur deux ou trois personnes au moins ? Donnez à vos amis ; donnez-leur de vos biens et de votre dévouement ; mais donnez-leur surtout du bon Dieu, en les conduisant à l'Eucharistie par vos prières, vos exemples, au besoin par

1. Voir l'appendice n° 2 sur la Communion des enfants.

un bon conseil. Répétez-leur souvent, vous aussi : « Venez au grand festin de Dieu. »

Pour ma part, je jette ce cri à tous ceux qui ont la foi, et même, et surtout, aux hommes, parce qu'ils en ont d'autant plus besoin qu'ils en sont moins convaincus. Je les supplie de s'adonner à la communion hebdomadaire, ou du moins, s'ils ne veulent pas encore aller jusque-là, *d'y tendre*, de ne pas la regarder comme un degré de perfection inabordable, et de s'en rapprocher le plus possible. Qu'ils commencent par la communion mensuelle, la communion aux dix ou douze principales fêtes de l'année, par exemple, mieux encore, par la communion bimensuelle. Par là, ils décupleront déjà la vie surnaturelle qui est en eux, leur vertu, leur énergie morale, la paix de leur âme, leur bonheur éternel, et ils éprouveront bientôt le besoin de puiser plus souvent à cette source de toute grâce.

* * *

Quant aux chrétiens généreux qui voudraient devenir non seulement les adhérents, mais encore les *apôtres de la communion hebdomadaire*, je me permets de leur suggérer les résolutions suivantes, qu'ils pourraient prendre, sans s'y obliger même sous peine de péché véniel.

Pour répondre au vœu le plus cher du Cœur sacré de Jésus, je prends la résolution :

1° *De communier au moins tous les huit jours avec l'approbation de mon confesseur.*

2° *D'apporter à cette sainte action, toute ma bonne volonté et toute la ferveur dont je suis capable, de m'y préparer la veille par de sérieux efforts, et, si je le puis, par des prières, de pieuses lectures, des sacrifices et des mortifications.*

3° *D'y prier tout spécialement Notre-Seigneur pour que cette dévotion de la communion hebdomadaire se répande de plus en plus dans le monde chrétien.*

4° *D'employer toute l'influence que je pourrai exercer sur ceux qui m'entourent pour les engager à s'approcher le plus souvent possible de la sainte table.*

J'ai lu dans nombre de préfaces pieuses des phrases comme celle-ci : « Heureux serais-je mille fois si ce livre pouvait sauver une seule âme, éclairer un seul esprit, sécher une seule larme! » J'avoue que mon ambition va plus loin et que je ne voudrais jamais signer un tel vœu. Certes, je sais le prix d'une âme, et que le bonheur éternel d'une seule âme vaut bien le labeur de tout un ouvrage et même de toute

une vie. Mais là n'est pas la question. Pour un livre, comme pour une machine, un auteur doit désirer le maximum de rendement. Or, Dieu a donné à l'homme un pouvoir magnifique. Quand le Verbe divin s'incarne en quelque sorte dans le verbe humain et l'anime, le verbe humain devient illuminateur et fécondant, et il n'est rien qu'on ne puisse attendre de son rayonnement.

Allez donc, mes pages; allez, avec la grâce dont vous ne serez que les humbles tabernacles, éclairer et fortifier des milliers d'âmes : ce serait grande pitié si vous n'en sauviez qu'une. Soyez ambitieuses, soyez zélées. Passez d'une main dans une autre. Montrez l'hostie au monde, comme de modestes ostensoirs. Dites à ces hommes avides de bonheur que le bonheur est là, parce que là sont la vertu et la grande paix du Seigneur. Poussez-les à entrer dans la salle du festin : *compelle intrare*. Chantez-leur, ô mes pages, un *O salutaris hostia* qui les émeuve jusqu'au fond de l'âme, et que des milliers de cœurs vous fassent écho et répètent à l'envi : O Hostie bien-aimée! O Hostie salutaire! Nous voulons désormais vous recevoir tous les huit jours : *O salutaris hostia*[1] !

1. J'ai cherché à réunir dans ce volume, en particulier dans le second discours et dans les appendices, un grand

nombre de *textes* et de *faits* se rapportant plus directement à la communion *hebdomadaire*, — je ne dis pas à la communion fréquente; — mais beaucoup ont dû m'échapper. Je serais extrêmement reconnaissant à mes lecteurs qui en connaîtraient d'autres, s'ils voulaient bien me les signaler et me permettre ainsi d'en enrichir une seconde édition de cet ouvrage.

LA

COMMUNION HEBDOMADAIRE

PREMIER SERMON

LA SAINTE COMMUNION

O salutaris hostia! O hostie salutaire !

ÉMINENCE [1],
MESSEIGNEURS [2],
MESSIEURS,

Quand elle rayonne dans la pénombre de nos sanctuaires, tremblante entre les mains du

1. S. Ém. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, cardinal-légat de S. S. Léon XIII.

2. Les évêques qui ont pris part au Congrès sont : Mgr Billère, évêque de Tarbes ; Mgr Hautin, archevêque de Chambéry ; Mgr Sueur, archevêque d'Avignon ; Mgr Doutreloux, évêque de Liège ; Mgr Bonnet, évêque de Viviers ; Mgr Delannoy, évêque d'Aire ; Mgr Williez, évêque d'Arras ; Mgr Jauffray, évêque de Bayonne ; Mgr Isley, évêque de Birmingham ; Mgr Guillois, évêque du Puy ; Mgr Enard, évêque de Cahors ; Mgr Jos. Doumani, évêque grec melchite catholique de Tripoli de Syrie ; Mgr Do Rego Maya, évêque de Petropolis (Brésil) ; Mgr Cayzedo, évêque de Popayan (Colombie) ; Mgr Silva, évêque de Mérida (Venezuela) ; Mgr Duran, évêque de Guyana (Venezuela) ; Mgr Juan Sinforiano Bogarin, évêque d'Asuncion (Paraguay) ; Mgr Pardo-Vergara, évêque de Medellin (Colombie) ; Mgr de Castilho Brandao, évêque de Para (Brésil).

prêtre qui l'élève, ou sertie dans l'or de l'ostensoir, l'hostie ne nous apparaît-elle pas, au milieu de nos tristesses, comme un gage de salut, une messagère de paix et d'espérance ? La terre lève vers elle un regard suppliant. Dieu l'enveloppe d'un sourire d'amour. Tous ceux que guette la mort attendent d'elle la vie. Elle est vraiment l'hostie salutaire : *salutaris hostia*.

Des hommes de tout pays tendent vers elle leurs lèvres affamées, et, quand ils l'ont reçue, sentent se renouveler leur jeunesse et leur vigueur morale. Ignorants et intellectuels, pauvres et riches, tous ceux qui vivent vivent par elle, tous ceux qui marchent marchent dans sa force, et, unis dans un même sentiment de reconnaissance, ils s'en vont par le monde chantant sa gloire : O hostie bien-aimée ! O hostie salutaire ! *O salutaris hostia !*

La gloire de l'hostie, oh ! qui la dira ? C'est la nuée légère où la Splendeur infinie s'enferme pour venir jusqu'à nous, mais où elle se cache à peine, trahie par l'éclat de ses bienfaits, comme le soleil par l'éclat de ses rayons derrière le nuage qu'il dore.

L'hostie c'est la gloire de Dieu, car c'est l'abrégé de ses merveilles, le dernier mot ici-bas de sa puissance et de sa tendresse. C'est la

gloire de l'humanité, car c'est la grande preuve de l'amour dont Dieu la poursuit, c'est en elle que se consomme la déification de l'âme par son hymen mystérieux avec le Christ.

Et voici que cette gloire se répand au delà de nos églises. Des milliers et des milliers d'hommes vont en pèlerinage à nos grands sanctuaires comme aux âges de foi, et ne s'arrêtent que pour tomber à genoux tous ensemble, mouvement sublime, devant une table sainte. Des processions d'hommes, marchant dans les fleurs, entourent le Saint Sacrement ; et moins droite monte vers le ciel la flamme de leurs cierges, moins odorante la fumée de l'encens, que la douce et virile prière qui s'exhale de leur cœur : O hostie bien-aimée ! O hostie salutaire ! *O salutaris hostia !*

Incontestablement il y a progrès, ascension du monde vers le tabernacle. L'aube de ce siècle était encore plongée dans les froides brumes du jansénisme, mais peu à peu le soleil de l'Eucharistie les a dissipées, et les âmes se sont épanouies dans sa clarté comme les fleurs aux caresses du premier rayon matinal.

Qui eût dit aux hommes de la Révolution et du premier Empire, à ceux qui virent la désolation ou la solitude de nos temples durant le

premier tiers de ce siècle, alors que le spectacle d'un homme communiant était une curiosité qui faisait sourire, qui eût dit à ces pauvres indifférents ou à ces forcenés qu'un jour viendrait où leurs petits-fils aimeraient à venir publiquement, par milliers, se prosterner, abîmés dans leur foi et leur amour au pied de l'autel, pour y recevoir leur Dieu? Ah! le monde a marché! Les pères criaient ou laissaient crier : Écrasons l'infâme! Et les fils répètent joyeux : O hostie bien-aimée! O hostie salutaire! *O salutaris hostia!*

Les Congrès eucharistiques, nés de cette dévotion croissante, lui ont imprimé une vive impulsion. Le Souverain Pontife le constatait et s'en réjouissait dans le bref où il leur donnait saint Pascal Baylon pour patron. En effet, dans tous les pays où ils se transportent comme des camps volants, en France, en Belgique, en Suisse, en Orient, ils suscitent de nouveaux soldats à l'Eucharistie, ils l'entourent d'une garde d'honneur, en un mot, ils promènent au grand soleil dans nos grandes villes l'étendard eucharistique où rayonne le Sacré-Cœur, vrai labarum des temps à venir[1].

1. Le Congrès eucharistique de Lourdes est le douzième. Les précédents ont été tenus à Lille (1881), Avignon, Liège,

Il faut, messieurs, que ce Congrès se signale entre tous par son zèle et par ses effets. Il faut qu'il projette au loin sa lumière sur ce vingtième siècle qui doit être le siècle de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur. Il faut que Marie offre ici une royale hospitalité à son glorieux Fils, qu'elle étende sur lui son manteau d'azur comme un dais somptueux. Il faut que de cette terre de France, terre de tous les prosélytismes, et du pied de ces montagnes parte et se répande par le monde un immense ébranlement eucharistique, comme une vague d'amour qui soulève tous les peuples et les porte vers le tabernacle, ce promontoire béni de l'éternité qui s'avance vers nous dans la mer du temps.

Pour coopérer à cette œuvre de salut, je m'efforcerai, chaque soir de ce Congrès, à l'heure où les impressions reviennent adoucies flotter à la surface de l'âme, de faire repasser devant vos yeux la sainte vision de l'hostie qui les aura enchantés durant le jour. Je voudrais provoquer par votre entremise, surtout parmi les hommes

Fribourg, Toulouse, Paris, Anvers, Jérusalem, Reims, Paray-le-Monial, Bruxelles. Voir, appendice n° 1, un extrait de la lettre où le Souverain Pontife félicite et encourage les Congrès eucharistiques et leur donne saint Pascal Baylon comme patron.

qui ne s'approchent que rarement de l'autel, un mouvement vers la communion hebdomadaire, sans préjudice des attraits et des avantages qu'une communion plus fréquente aura toujours pour des chrétiens plus fervents. Je me propose pour cela de vous exposer aujourd'hui l'utilité et les bienfaits de la communion en général. Demain, nous verrons que pour produire la plénitude de ses effets, il convient que cette communion ait lieu au moins tous les dimanches. Le troisième jour, je vous montrerai les raisons spéciales qu'ont les hommes de recourir ainsi chaque semaine à l'Eucharistie.

Éminence,

Lorsque, il y a cinq ans, à travers les rues de Jérusalem, vous promeniez la majesté de la pourpre romaine sur la douceur d'une blanche mule orientale, et que, dans l'élan de leur foi les chrétiens s'écriaient sur votre passage : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » ces bénédictions que vous souleviez comme la poussière du chemin et celles par lesquelles vous leur répondiez figuraient royalement les hommages que reçoit l'Eucharistie et les bienfaits qu'elle répand dans sa marche triomphale à travers le monde. C'est avec la

même foi que nous vous saluons, car vous êtes toujours l'envoyé du Seigneur, du Seigneur de Rome comme du Seigneur du ciel ; c'est avec le même frémissement de respect et d'amour que nous nous inclinerons quand vous élèverez l'hostie, car c'est encore le salut du monde que votre main aura la gloire de nous présenter dans la paix de ces montagnes, comme elle le montrait aux croyants et aux infidèles dans la grande lumière de l'Orient.

I

Dans la promesse de l'Eucharistie que nous lisons au chapitre sixième de saint Jean, Notre-Seigneur nous dit : « Le pain que je vous donnerai c'est ma propre chair pour la vie du monde. » Oh ! comme nous avons besoin de cette vie que nous promet le Sauveur ! Comme notre âme est souvent peu vivante ! Comme elle se traîne misérablement et douloureusement vers le devoir ! Parfois le bien suprême nous apparaît avec sa beauté prestigieuse : nous voudrions l'aimer et nous élancer vers lui, mais nous restons comme en rêve cloués dans notre vieil égoïsme : ce n'est pas la vie ! Nous voudrions résister à la fascination du mal, mais le plaisir nous attire comme le serpent attire

l'oiselet, et nous nous apercevons parfois avec un grand cri d'épouvante que nous sommes enlacés dans ses orbes mortels : ce n'est pas la vie! Fatigués de nos épreuves, nous nous asseyons parfois, et nous nous endormons sous un arbre au bord de la route, c'est-à-dire que nous demandons à la créature des consolations imprudentes ou coupables; mais l'arbre aux sombres fleurs laisse tomber sur nous ses lourdes émanations qui engourdissent la volonté et jettent l'âme dans d'effrayantes torpeurs : ce n'est pas la vie. La tête penchée et languissante, la main sur un cœur qui ne bat plus que faiblement, l'humanité peut dire avec le Roi-Prophète : « *Aruit cor meum* : Mon cœur s'est desséché : ce n'est pas la vie[1]! »

La vie, c'est Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui dans la communion vient guérir nos langueurs et nous donne cette belle santé morale qui permet de marcher allègrement au sentier de la vertu. Ces hommes qui de tout temps sont restés purs au milieu des tentations les plus violentes, ces saints qui se consacraient au soulagement de toutes les misères humaines, ces martyrs qui souriaient au milieu des tor-

1. Ps. CI, v. 5.

tures, c'était bien la vie, n'est-ce pas? la vie dans son épanouissement le plus superbe; mais où donc ces héros l'avaient-ils puisée? Ah! s'ils pouvaient ici nous parler, ils nous répondraient, en regardant l'hostie à travers des larmes de reconnaissance : C'est elle qui nous a rendus forts! C'est elle qui nous a sauvés de nous-mêmes : *O salutaris hostia!*

* * *

Mais comment Notre-Seigneur forme-t-il ainsi les âmes et les rend-il victorieuses du mal? C'est d'abord par une abondante communication de la GRACE SANCTIFIANTE, c'est-à-dire de sa propre vie.

Lorsque nous vivons dans l'intimité d'une grande âme à la haute intelligence, au caractère puissant, il émane d'elle comme un effluve magnétique qui nous enveloppe, nous subjugue et décalque au fond de notre cœur sa volonté, ses goûts, ses idées, en un mot son portrait moral. Sa beauté s'imprime en nous comme un cachet d'or sur une cire molle.

Mais si cette âme nous aime profondément et si nous répondons à sa tendresse, oh! alors son contact a sur nous une vertu assimilatrice incomparablement plus intense. C'est avec une

irrésistible maîtrise que l'amour égale et frappe au même coin ceux qu'il unit : il fait battre leurs cœurs à l'unisson dans une vie et une respiration communes de tous les instants.

Or, Jésus-Christ possède d'abord avec la plus haute des intelligences, le plus énergique des caractères, et par suite la plus volontaire, la plus dominatrice des âmes, la plus capable de réduire et de s'assujettir les volontés des hommes. De plus, il nous aime d'un amour infini. Or, par la communion, il entre dans notre âme, il contracte avec elle une union merveilleuse que l'amour humain le plus exalté n'eût jamais rêvée. Nous ne touchons pas seulement la frange de sa robe, comme la pauvre femme timide de l'Évangile. Nous ne baisons pas seulement ses pieds comme Madeleine. Nous ne reposons pas seulement sur son cœur comme saint Jean. Oh ! c'est bien mieux ! nous le recevons dans notre cœur. Sa chair sacrée touche notre chair, son sang baigne notre poitrine, son âme se mêle à notre âme dans une incroyable unité, qui, plus que la croix, est le scandale des juifs et la folie des gentils.

Quand donc une âme répond et se prête à ce prodigieux amour, — et elle y répond quand elle va par la communion fréquente et bien pré-

parée s'unir à son Dieu, — comment voulez-vous qu'elle échappe à son action, à sa force transformatrice ? Il se produit une compénétration, une fusion, une sorte d'osmose de la vie du Christ dans notre vie, de sa force dans notre faiblesse, de sa richesse dans notre misère, de sa grâce dans notre nature.

J'ai dit sa grâce : remarquez en effet que l'influence qu'il a sur notre âme dans ce prodigieux contact n'est pas humaine. Jésus n'est pas seulement le plus beau et le plus parfait des enfants des hommes, il est Dieu, et c'est la personne divine qui agit en lui, par elle-même et par son humanité. C'est la divinité qui nous envahit, c'est la vie divine qui se jette et coule impétueusement dans notre âme comme un océan qui se précipiterait jusqu'à le remplir dans un gouffre ouvert près de son rivage. Et cette vie divine captée à sa source éternelle, c'est la grâce.

La grâce, messieurs, c'est donc une participation finie de la vie infinie ; c'est la vie divine adoucie et comme diluée à très petite dose pour que nous puissions la supporter ; mais c'est bien cependant la vie divine s'épanouissant en actes d'une essence supérieure à toutes les forces créées.

*
* *

Mais si la grâce nous élève à un ordre supérieur, si c'est là son rôle propre et spécifique, elle nous guérit en même temps des blessures que nous a faites le péché : *elevans et sanans.* Il y a en effet en nous une vie mauvaise, la vie des passions, vie d'en bas, vie satanique, c'est la concupiscence. Les saints eux-mêmes en ont connu les énergies humiliantes. Elle arrachait cette plainte à saint Paul : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ! » Cette plainte de l'apôtre retentit de siècle en siècle. Nous la retrouvons sur les lèvres de saint Augustin, quand il nous raconte que ses passions cherchaient à le ramener au péché en le tirant par sa robe de chair. Nous la retrouvons sur les lèvres de saint Jérôme, quand il nous dit que les fantômes impurs de Rome le poursuivaient jusque dans le désert et qu'il les voyait sourire, grimacer et danser sur les parois de la caverne où il s'était enseveli vivant.

Or la grâce s'oppose en nous comme une vie supérieure à cette vie inférieure des passions. La concupiscence dit : En bas ! La grâce dit : En haut ! La concupiscence est l'animal immonde que l'Évangile nous montre se précipitant du

haut d'un rocher dans l'abîme; la grâce est l'aigle qui emporte l'âme et la chair de l'homme, dans une étreinte parfois sanglante, jusqu'aux pures régions du sacrifice et de l'extase. Or, nul sacrement ne répand en nous la grâce avec autant d'abondance que l'Eucharistie, puisqu'elle nous donne l'auteur même de la grâce. L'inclination au mal est diminuée ou notre force de résistance augmentée par toute cette vie que Jésus-Christ nous communique. C'est la doctrine expresse des saints Pères.

Écoutez saint Cyrille d'Alexandrie : « Quand Jésus-Christ vient habiter en nous par la communion, il y réduit la tyrannie de la loi des membres, il apaise les troubles et guérit toutes les affections morbides de notre âme. » — Et saint Chrysostome : « Comment nous délivrerons-nous de ce venin de nos passions? Ce sera en buvant la liqueur qui tue tous les serpents et reptiles de notre cœur. Et quel est, me direz-vous, ce singulier breuvage qui a une telle vertu? C'est le précieux sang du Christ, si nous le recevons avec confiance. » — Et saint Grégoire de Nysse : « Ce sacrement, c'est le remède salutaire qui corrige en nous les coupables convoitises de nos sens. » — Et Albert le Grand : « Il n'est pas plus naturel à l'eau de

rafraîchir qu'à ce divin sacrement de diminuer en nous les ardeurs de la concupiscence : *Sicut aqua refrigerat, ita istud sacramentum ardorem concupiscentiæ mitigat.* »

N'y a-t-il pas, messieurs, des heures dans notre vie où nous sommes pris d'un immense désir de devenir meilleurs et d'en finir une bonne fois avec les faiblesses et les capitulations de conscience ? Mais bientôt l'angoisse nous étreint le cerveau et le cœur, quand repassent devant nos yeux les mêmes bons désirs déjà vingt fois et cent fois formés et toujours inexécutés, les mêmes résolutions prises et toujours violées, les mêmes serments trahis, ce poids du mal, ce boulet de la concupiscence qui entraîne en bas une âme faite pour le Thabor. « Ah ! sommes-nous tentés de nous écrier avec saint Paul, malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » Qui vous en délivrera ? mais c'est le corps du Christ. Recevez-le donc souvent ; mais entendez bien ceci, recevez-le avec foi, avec respect, avec un généreux désir de vous prêter à la transformation qu'il vient opérer en vous. C'est notre corps qui nous perd ; c'est le corps du Christ qui nous sauve ! Oh ! comme nous avons raison de nous écrier dans la prière *Anima Christi* : Corps du

Christ, sauvez-moi : *Corpus Christi*, *salva me* !

Quand il vient en nous ce corps sacré et immaculé, quand son cœur palpite sur notre cœur, nous pouvons vraiment dire avec saint Paul : Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. O vie, ô grande vie de mon Dieu, coulez donc en moi, inondez-moi de vos vagues fécondes, purifiez mes pensées et mes volontés, mes goûts et mes désirs ; faites de moi un autre Christ : *alter Christus*. Vienne le démon, je ne le craindrai pas ! Je lui dirai : Arrière, Satan, arrière ! Reconnais en moi celui qui t'adressa jadis cet ordre superbe. Arrière, Satan, arrière ! Porte ailleurs tes pensées de boue. Le Cœur très pur qui se plaît au milieu des lis est avec moi, et me défend contre tes éclaboussures. Arrière ! Le Cœur très doux et très humble est avec moi, et je préfère le calvaire des humiliations au pinacle de l'orgueil. Arrière ! Obéis ; car, si je ne puis rien par moi-même, je puis tout en celui qui me fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat.*

« Mangez de ce fruit, vous serez semblables à Dieu. » C'est le serpent qui parlait ainsi à nos premiers parents. Mais aujourd'hui c'est Dieu lui-même qui nous introduit dans l'Éden de l'Eucharistie et nous dit : « Mangez de ce pain et

vous serez semblables à moi. » C'est en effet pour nous montrer combien ce sacrement nous est nécessaire que Notre-Seigneur l'a institué sous forme de repas, et qu'il appelle son corps le pain qui donne la vie au monde. De même que pour renouveler et enrichir le sang dans nos veines, il nous faut une nourriture substantielle et abondante, de même pour entretenir dans nos âmes la grâce, principe de la vie surnaturelle, il nous faut recourir souvent à ce pain divin.

Si nos âmes sont si faibles, si anémiées, brûlées de la fièvre des passions, c'est parce que nous n'allons pas assez à l'Eucharistie. La tête penchée, languissante, la main sur un cœur qui ne bat plus que faiblement, l'humanité peut redire sa plainte éternelle : *Aruit cor meum*, mais elle doit y ajouter l'explication du prophète : « Si mon cœur est desséché, fané, si faible, c'est parce que j'ai oublié de manger mon pain : *Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum.* » D'où vient que le flot de l'orgueil et de la colère monte si souvent du fond de mon âme à mes lèvres ? J'ai oublié de manger mon pain, le pain des humbles. D'où vient que la sensualité me trouve si lâche ? J'ai oublié de manger mon pain, le pain des anges ?

D'où vient que la douleur m'abat de son premier coup d'aile et que je ne sais plus lutter? J'ai oublié de manger mon pain, le pain des forts. D'où vient que sur la route du devoir, je m'affaisse si souvent? J'ai oublié de manger mon pain, le pain des voyageurs : *Panis viatorum*[1].

Le pain des voyageurs! Mais nous sommes tous les pèlerins de l'éternité, et nous allons par des sentiers rocailleux et semés de ronces, où nos pieds sont vite meurtris et où nous succombons, comme jadis le prophète Élie. Poursuivi par ses ennemis, ce grand homme s'était réfugié dans le désert; mais bientôt, épuisé de fatigue et dégoûté d'une vie de luttes et de dangers perpétuels, il se couche sous un arbre et dit à Dieu : « Seigneur, faites-moi mourir! » Voilà donc le plus illustre voyant du peuple de Dieu, celui que l'Esprit-Saint appelait le « char et le conducteur d'Israël » c'est-à-dire l'homme chargé de

1. « Le plus grand nombre des hommes ne communient plus ou communient peu. De là, l'anémie morale, et, parmi les plus graves de ses conséquences, la question sociale, avant tout question morale; de là, la dégénérescence, à tous les degrés, de notre pauvre humanité, et la mort à bref délai, si l'on ne revient à se nourrir du Pain de vie. » (*Lettre circulaire de Mgr Doutreloux, évêque de Liège, annonçant l'ouverture du Congrès de Lourdes.*)

guider et de soutenir les autres, le voilà abattu, brisé, qui ne veut plus lutter et appelle la mort. Il s'endort, mais bientôt une voix le réveille et lui crie : *Surge et comede !* Lève-toi et mange ! Le prophète voit à côté de lui un petit pain cuit sous la cendre, il se lève, il le mange ; la vigueur renaît dans ses membres, le courage dans son cœur, il se remet en route et trouve dans cette nourriture miraculeuse la force miraculeuse de marcher pendant quarante jours dans le désert, jusqu'à la montagne de Dieu : *usque ad montem Dei.*

Ce pain, messieurs, symbolise l'Eucharistie. Élie couché sous son arbre, c'est ce chrétien qui, après avoir quelque temps résisté, se décourage, renonce à la lutte et va mendier à la créature ou au péché un peu de repos, d'ombrage et de fraîcheur. Élie endormi, c'est la volonté liée par un lâche sommeil. Ah ! si vous sentez ainsi la torpeur et l'engourdissement qui vous gagnent, si la force vous manque, écoutez la voix qui tombe des cieux : *Surge et comede :* Lève-toi et mange. Écoutez la voix du Christ qui passe dans le désert, l'hostie à la main, qui se penche sur vous et vous dit : *Accipite et manducate :* Prenez et mangez, c'est mon corps. Allons, frère, debout ! Debout, pauvre endormi,

pauvre vaincu de la vie. Mange le pain des anges devenu le pain des voyageurs : *panis angelorum factus cibus viatorum*. Ce pain te rendra ta jeunesse et ta force, tu frapperas de nouveau la terre d'un pied ferme et sonore et tu arriveras à travers le désert de la vie à la vraie montagne de Dieu : *usque ad montem Dei.*

Le monde entier devrait, à genoux, les bras en croix, les yeux levés vers le ciel, demander à Dieu cette manne vivifiante, et répéter chaque jour la prière des juifs à Jésus : « *Domine, semper da nobis panem hunc* : Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain. » Hélas ! tout est renversé : le monde a désappris cette belle prière. C'est Dieu lui-même qui doit venir nous proposer le pain de vie, nous faire valoir ses présents, nous supplier de les accepter. Il nous crie : Prenez et mangez ! *Comedite panem meum, bibite vinum quod miscui vobis*. Mangez mon pain, buvez ce vin que je vous ai préparé ! C'est la vie, c'est la force, c'est la joie. Et pourquoi voulez-vous mourir, ô mon peuple ? *Quare moriemini ?* Disons-lui du fond du cœur : Nous voulons vivre, Seigneur. Nous vous demandons le pain de vie : *Semper da nobis panem hunc*. Nous recourons à vous, ô hostie salutaire : *O salutaris hostia*. Des guerres redoutables nous

pressent de toutes parts : *Bella premunt hostilia...* Donnez-nous la force et le secours dont nous avons besoin : *Da robur, fer auxilium*.

II

La théologie nous enseigne que, en outre de la grâce sanctifiante, nous avons besoin de secours passagers spéciaux appelés GRACES ACTUELLES, pour nous exciter et nous aider à produire facilement les actes de la vie surnaturelle. Illuminations rapides de l'esprit qui nous montrent le chemin du bien et les abîmes qui le bordent, éclairs qui déchirent la nuit des erreurs et des préjugés, douces émotions du cœur qui nous font goûter combien le Seigneur est suave et son joug léger, ces grâces actuelles nous sont nécessaires pour contre-balancer les influences pernicieuses des passions et des tentations. De même que la grâce sanctifiante, disposition générale et habituelle au bien, s'oppose en nous à la concupiscence, disposition générale et habituelle au mal, la grâce actuelle, secours transitoire et particulier, s'oppose à la tentation, attaque transitoire et particulière de l'esprit mauvais. Secours permanent contre une hostilité permanente, secours passager contre un assaut passager, voilà ce qui nous est néces-

saire et voilà ce que nous trouvons dans la sainte communion. Elle nous crée un titre à ces divers renforts des grâces actuelles ; elle nous les envoie au moment voulu et sur tous les points menacés.

Une des formes les plus intéressantes et les plus efficaces sous lesquelles ces grâces s'offrent à notre âme, ce sont les dispositions qu'elles créent en nous par la seule considération de la grandeur et de la majesté du Dieu de l'hostie.

Voici un homme qui a la foi. Il croit à la présence du Christ dans l'hostie : il croit que son Dieu est là, le Dieu vivant, son Créateur, l'Adoré du ciel, le Bien-aimé qui est mort pour lui, le Terrible qui le jugera. Dès lors, comment ne serait-il pas pénétré d'un immense respect et d'un immense amour ? Comment oserait-il le recevoir dans une âme souillée ? « Combien, s'écriait saint Jean Chrysostome s'adressant au peuple d'Antioche, combien ne doivent pas être saintes les lèvres empourprées de ce sang divin, pures et plus radieuses que le rayon de soleil les mains qui divisent cette chair sacrée [1] ! » Il parlait pour les chrétiens de son temps qui communiaient sous les deux espèces et à qui l'Église

1. *Saint Chrysostome.* Homélie LX, au peuple d'Antioche.

permettait de toucher et de s'administrer eux-mêmes le corps du Sauveur. Mais sa pensée reste vraie pour les chrétiens de nos jours qui reçoivent Jésus-Christ tout entier dans la sainte hostie que seul le prêtre a aujourd'hui le droit de toucher [1].

Les hommes étrangers à notre foi comprennent eux-mêmes combien cette pensée que Dieu est présent sous les saintes espèces doit avoir de force pour nous inspirer un profond respect

1. Dans la primitive Église, les laïques recevaient le corps du Christ dans leur main droite appuyée et croisée sur la main gauche, puis le portaient respectueusement à leur bouche. « En allant à la communion, dit saint Cyrille de Jérusalem, approche non point avec les mains étendues... mais avec la gauche placée comme une sorte de coussin sous la droite, qui doit recevoir un si grand roi. » — Quant aux femmes, elles recevaient la sainte hostie sur un linge blanc, appelé *dominicale*, sur lequel elles la prenaient avec les lèvres. On lit dans un sermon attribué à saint Augustin, mais qui est plus probablement de saint Césaire d'Arles : « Tous les hommes, quand ils doivent approcher de l'autel lavent leurs mains (qui doivent toucher le pain sacré), et toutes les femmes présentent des linges blancs, où elles reçoivent le corps du Christ. » On retrouve cet usage en France au sixième siècle. Un concile d'Auxerre, en 578, porte ce canon : « Qu'il ne soit pas permis à une femme de recevoir l'Eucharistie sur la main nue. Que chaque femme, quand elle communie, ait son *dominicale* ; que si elle n'en a pas, qu'elle ne communie pas. » (Voir Martigny. *Dict. des Antiq. chrét.*, art. COMMUNION et DOMINICALE.)

envers ce sacrement et l'horreur de ce qui nous en rendrait indignes. Voltaire, que je puis bien citer ici puisque l'Évangile cite le témoignage que les démons rendaient à la sainteté de Jésus, Voltaire écrivait : « Voilà des hommes qui reçoivent Dieu dans eux, au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'âme saisie et attendrie ; on respire à peine, on est détaché de tout bien terrestre, on est uni avec Dieu, il est dans notre chair et notre sang. Qui osera, qui pourra commettre après cela une seule faute, en concevoir seulement la pensée ? Il était impossible, sans doute, d'imaginer un mystère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu [1]. »

Sans doute nos cérémonies religieuses parlent à nos yeux et rendent plus sensibles les réalités divines dont elles sont les voiles transparents et les brillants symboles. Mais ce sont ces réalités et non pas de bienheureux mirages, des jeux de l'imagination, commeVoltaire semble l'insinuer, qui agissent sur notre âme. Oui, la lumière des cierges flatte mes yeux; mais la

1. *Questions sur l'Encyclopédie*, t. VI, édit. de Genève.

lumière qui éclaire mon cœur, c'est ma foi infaillible qui me montre mon Dieu caché dans l'hostie. Oui, la musique sacrée me berce doucement; mais la musique qui m'élève au-dessus de moi-même, c'est la voix de mon Dieu qui m'appelle et me parle de son amour et me demande le mien. Oui, l'autel brillant d'or me dit que mon âme doit avoir elle aussi sa parure; mais mille fois plus brillante au milieu des lumières qu'elle éclipse aux yeux de ma foi m'apparaît l'hostie : c'est pour elle que je veux faire de mon cœur une patène d'or, un ciboire d'or, un calice d'or. Non, ce n'est pas une naïve illusion, c'est vous-même, ô hostie bien-aimée, qui enchantez mon âme et la purifiez : *O salutaris hostia!*

*
* *

C'est surtout au moment de la tentation que nous avons besoin de ces grâces actuelles dont l'Eucharistie est pour nous le principe. Mais Notre-Seigneur agit ici de deux manières bien différentes suivant la nature des âmes. Tantôt il apaise en nous le tumulte des passions, tantôt il leur laisse leur violence, mais accroît notre force pour y résister.

Oui, il arrive parfois que la seule présence de Notre-Seigneur met en fuite l'ennemi. Le

Maître était terrible quand il chassait jadis le démon des corps des possédés. Il lui disait avec une irrésistible majesté : « Va-t'en, esprit immonde, va-t'en ! » et le démon s'en allait. Bien que la tentation ne soit pas la possession, c'est toujours Satan qui veut nous arracher à Dieu et nous asservir, et Jésus a toujours la vertu de le chasser. L'ennemi, dit saint Pierre Damien, est épouvanté quand il voit les lèvres du chrétien rougies du sang du Christ : *Terretur adversarius cum christiani labra videt Christi cruore rubentia.* Marchez donc sur lui, ô chrétiens, le front haut, les lèvres empourprées du sang divin ; dites-lui : « Va-t'en, esprit immonde, va-t'en ! » et il vous obéira, ou plutôt il obéira au Créateur dont il reconnaîtra la toute-puissance dans une pauvre petite créature.

L'âme qui jouit de cette paix n'a pas sans doute le mérite de la lutte, mais elle y trouve aussi des avantages : calme et confiante, elle porte son activité sur d'autres points ; elle travaille à l'acquisition des vertus chrétiennes, elle prie et se dévoue pour les autres âmes. Lorsque Jésus apaisait les flots sur la mer de Tibériade, la barque de Pierre voguait au large, et les apôtres écoutaient délicieusement les enseignements du divin Rabbi. De même, quand

Jésus nous délivre de la tentation, notre âme est comme portée sur des flots tranquilles, dans la sérénité de son innocence, au gai soleil de la grâce, et parle doucement à Dieu et l'écoute dans la prière. Cette sérénité n'est pas, il faut l'avouer, la règle ordinaire, mais elle est parfois bien sensible, et, outre qu'elle permet à l'âme de se reposer et de reprendre confiance, elle est un bel hommage de la tempête à la puissance du Maître.

On raconte que le saint abbé Senan, irlandais, voulant procurer le bienfait de la communion à sainte Brigide, qui vivait retirée dans une île déserte, prit un léger radeau, composé de quelques branchages, l'orna de fleurs, plaça au milieu un coffret renfermant la sainte hostie et abandonna le tout aux brises du bon Dieu. L'on vit alors la frêle barque s'éloigner du rivage; elle passait tranquillement au milieu des écueils, comme si un ange eût été au gouvernail. Les flots qui déferlaient au loin s'apaisaient autour d'elle, et elle montait, elle glissait triomphalement sur leur crête; elle glissait, la barque fleurie, et la mer, fière de la porter, se faisait douce et chantante pour saluer son précieux fardeau et lui dire à sa manière : *O salutaris hostia!* Et c'est ainsi que le gracieux

radeau arriva au rivage où la solitaire l'attendait en adoration. Voilà, messieurs, un symbole du calme que l'Eucharistie fait parfois succéder aux agitations les plus violentes. Les passions font silence, et, toute fleurie de vertus, l'âme qui porte son Dieu s'en va doucement vers le rivage où l'attendent ses frères, les anges de la paix.

*
* *

Il faut cependant avouer que, le plus souvent, ce sont là de simples accalmies, du moins pour ceux qui débutent dans la dévotion eucharistique. D'ordinaire, la tourmente continue à mugir plus ou moins forte. Parfois même, c'est le jour de la communion qu'elle éclate avec le plus de furie. Mais le chrétien éclairé, loin de s'en effrayer, en conclut que le démon est mécontent et fait un suprême effort pour ressaisir l'âme qui lui échappe. Il sait que Dieu prend plaisir à le voir lutter pour pouvoir le récompenser un jour plus magnifiquement. Il y a quelque chose en effet de plus beau que de calmer les flots irrités, comme Jésus le faisait parfois dans la barque de Pierre : c'est de marcher sur les flots irrités au milieu du sifflement des vents et des éclaboussures de la vague, sans jamais sombrer ni faiblir. Il y a des âmes qui

béniront Dieu éternellement de les avoir ainsi laissées dans la tempête, car la tempête c'est la gloire, quand ce n'est pas le naufrage, et ce n'est jamais le naufrage quand on a un Dieu tendrement aimé dans son cœur.

Il arrive à ces âmes toujours tentées ce qui arriva à un ostensoir dans la ville de Favernay, en Franche-Comté, au dix-septième siècle. Au milieu d'une adoration du Saint Sacrement, qui avait attiré un grand concours de peuple, un incendie éclate sur l'autel et dévore en quelques instants le retable, les colonnes, le tabernacle, les fleurs. Lorsque la fumée s'est un peu dissipée, tous les yeux se portent avec anxiété vers la place où était exposé le Saint Sacrement; mais quelle n'est pas la stupeur des assistants de voir l'ostensoir en l'air, sans aucun support! Les flammes s'élancent sur lui d'un jet impétueux, mais elles s'arrêtent tout autour, retenues par une force mystérieuse : c'est comme une couronne autour de la couronne de rayons de l'ostensoir, une caressante et fluide auréole, une gloire de flammes.

De même, chrétiens, quand vous recevez la sainte communion, votre cœur est comme la custode qui contient l'hostie, et vous êtes, vous,

le vivant ostensoir. Les flammes de la tentation pourront bien encore s'élancer contre ce cœur tout rempli de Dieu ; mais, au lieu de lui nuire, elles s'arrêteront domptées et retenues par l'effluve eucharistique, et elles formeront autour de lui, par les mérites qu'il acquerra en leur résistant, une auréole, une gloire comme cette gloire de flammes que l'on admirait à Favernay.

*
* *

Lorsque les passions éclatent dans l'adolescent, il lui faut une énergie surhumaine pour n'en être pas dévoré. Or, cette énergie, nulle part il ne la trouve plus abondante que dans l'Eucharistie. C'est ce que l'expérience a montré à tous les directeurs de l'enfance. On peut dire hardiment que presque tous les enfants et jeunes gens qui ne communient pas sont la proie assurée du vice, tandis que ceux qui communient fréquemment et avec de sérieuses dispositions restent purs comme des anges, ou le redeviennent en peu de temps. L'illustre cardinal Tolet écrivait : « Il est expédient que les écoliers communient *tous les dimanches*..... L'expérience montre qu'un grand nombre d'enfants retenus dans les liens de péchés très nombreux et très graves se sont à tel point cor-

rigés, grâce à la communion hebdomadaire, qu'ils semblent n'avoir jamais connu le péché. » Voici ce que disait à ce sujet le vénéré Don Bosco : « Recommandez à tous nos enfants la dévotion à Marie et la communion fréquente. » Il écrivait encore : « On peut discuter indéfiniment sur les systèmes d'éducation. Quant à moi, quel que soit le système, je ne lui trouve de fondement sérieux que dans la confession et la communion fréquentes, et je ne crains pas de trop m'avancer en assurant que les supprimer de l'éducation, c'est en bannir la moralité[1]. »

Ce ne sont pas seulement les maisons d'éducation qui ont besoin de la sainte Eucharistie pour rester chastes, ce sont les familles, les paroisses, les villes, les nations. On fait des lois et des ligues pour sauvegarder la décence des rues. C'est parfait, mais c'est ici le cas de répéter l'oracle divin : « *Nisi Dominus custodierit civitatem frustra vigilat qui custodit eam :* Si le Seigneur ne garde lui-même la cité, c'est en vain que veillent ses défenseurs. » Vos intentions, ô réformateurs, sont bonnes et belles, et l'Église y applaudit; mais, combien vos efforts

1. Don Bosco. *Il pastorello delle Alpi*, ch. XXI. Voyez l'appendice nº 2 sur la Communion hebdomadaire des enfants.

seront vains sans la religion, et combien au contraire le culte de l'Eucharistie, pratiqué par vous et par l'État, donnerait de force à vos lois! Comme les processions du Saint Sacrement assainiraient mieux vos rues que toutes les répressions de la police!

Quand sainte Claire vit son monastère sur le point d'être envahi par d'impurs musulmans, elle prit un ciboire rempli d'hosties et le présenta hardiment à ces barbares. Les uns tombèrent aveuglés, les autres épouvantés s'enfuirent. Les corrupteurs de nos jours sont plus dangereux que les Sarrasins d'Assise, et leurs langues plus redoutables que les dagues qui ne répandaient que le sang. Pour les repousser, ô gardiens de la moralité, le ciboire vaut mieux que le code, et l'Église qui prévient le crime mieux que la prison qui l'irrite sans le décourager.

III

Par tous ces bienfaits comme par autant de voix, l'hostie nous dit : « Venez à moi. » Si nous sommes capables d'un peu de reconnaissance et d'amour, si nous comprenons nos vrais intérêts, nous répondrons avec empressement à son appel.

Mais à ces voix il s'en mêle une autre bien différente, voix sinistre et tragique, voix d'abîme qui nous crie : « Guerre à l'hostie ! » C'est la voix de l'enfer, de Satan et de ses suppôts ici-bas. Or, je prétends que lorsqu'on nous dit : Guerre à l'hostie ! nous devons entendre : Allez à l'hostie ! En effet, l'enfer ne la combattrait pas ainsi et ne chercherait pas à nous en éloigner, s'il ne voyait en elle le salut et la vie du monde. Ses blasphèmes sont donc une raison de plus pour nous d'aller à l'Eucharistie, pour lui demander la force qui nous manque.

Ah ! cette petite hostie, elle paraît au premier abord bien impuissante ! C'est si peu de chose, une hostie ; c'est si léger, cela ne résiste pas : un coup de vent l'emporte, un peu d'eau la dissout. Les frivoles qui ne jugent que par les apparences la méprisent comme Goliath méprisait David. Mais ne vous fiez pas, hommes aveugles, à sa frêle apparence. Cette hostie est puissante et terrible. Placée sur le cœur d'un chrétien, elle le rend invincible. Placée sur le cœur de l'Église, elle la défend contre toutes vos attaques, comme un impénétrable bouclier.

Tant qu'il y aura une hostie dans le monde, l'Église ne craint rien de ses persécuteurs.

L'Église peut être contrainte à quitter un

pays, chassée par ses ennemis, ou à se cacher dans de nouvelles catacombes ; mais elle emporte l'hostie sur son cœur, et avec l'hostie elle reviendra, car l'hostie doit toujours triompher.

Voilà pourquoi les plus intelligents parmi ses ennemis voudraient lui arracher ce précieux talisman, ce secret d'immortalité ! Mais c'est en vain. Tant qu'il y aura un prêtre ici-bas, il y aura des hosties, à en remplir, à en consteller toute la terre.

Ne pouvant détruire l'hostie, les impies lui ont voué une haine implacable. On en a vu qui l'emportaient dans des conciliabules infâmes pour l'outrager, la souiller de crachats, la poignarder, la crucifier : les faits sont là authentiques, indéniables[1]. Mais ne prouvent-ils pas combien l'hostie est vivante, puissante, salutaire? Ah! si elle n'était qu'un vain simulacre de la vie, on ne lui ferait pas tant d'outrages. On ne la poursuivrait pas de cette haine vivante, inextinguible, si le Christ n'était en elle, toujours vivant et priant pour nous : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*. Est-ce que l'on s'acharne ainsi contre un peu de matière inerte ou contre un cadavre?

1. Voir, appendice n° 3, la Profanation diabolique des saintes hosties.

Que l'on ne dise pas : Ce que nous haïssons et combattons dans l'Eucharistie, c'est une superstition ou la supercherie sacerdotale : nous voulons prouver au monde qu'il n'y a pas de Dieu, qu'il n'y a rien, dans cette hostie incapable de se défendre et de se venger. Mensonge et hypocrisie ! S'il en était ainsi, ô prétendus incrédules, on vous verrait peut-être vous précipiter au milieu de nos augustes mystères et de nos processions, arracher le calice et l'ostensoir des mains du prêtre et les briser en public, comme Polyeucte insultait et brisait les statues des faux dieux à la vue de tout le peuple pour en montrer l'inanité et l'impuissance. Mais vous ne l'emporteriez pas en secret dans vos officines sacrilèges. Si les Juifs résolurent jadis de supprimer Jésus-Christ, c'était parce qu'il faisait trop de bien, et que les foules couraient après lui : *Ecce mundus totus post eum abiit.* C'est pour la même raison, c'est parce qu'elle est trop puissante, trop bienfaisante, cette hostie adorée, c'est parce que vous ne pouvez souffrir qu'elle vous arrache les âmes pour les donner à Dieu, que vous la crucifiez sur vos ténébreux calvaires.

Voilà aussi pourquoi les plus pervers d'entre vous, avec une clairvoyance effrayante, conseil-

lent la communion sacrilège aux croyants qui veulent apostasier, comme le plus sûr moyen d'endurcir une conscience que Dieu poursuit encore par la voix du remords. Voltaire écrivait à un jeune homme qui lui faisait part de ses troubles : « Communiez indignement, et bientôt vous n'aurez plus de remords. » Il y a de la haine dans cette parole, oui, sans doute, une haine satanique ; mais il y a de la foi aussi, une sorte de foi que j'appellerai aussi satanique, cette foi des démons dont saint Jacques nous dit qu'ils croient et frémissent de croire : *Et dæmones credunt et contremiscunt*.

Ainsi, ô chrétiens, la rage des ennemis de Dieu contre l'hostie, voilà une preuve bien inattendue et bien émouvante de la vie qui est en elle, de la puissance qu'elle exerce, des bienfaits qu'elle répand par le monde. Cette haine nous donne la mesure de l'amour que nous devons lui porter ; ces outrages la mesure des hommages dont nous devons l'entourer. Je le disais donc bien, quand les sectaires s'écrient : Guerre à l'hostie! ce blasphème doit sonner à nos oreilles comme l'invitation la plus pressante à recourir à elle, comme une sorte d'*O Salutaris* de l'enfer, contraint de reconnaître malgré lui la vertu salutaire de l'Eucharistie.

*
* *

Il est une autre voix qui nous appelle au tabernacle avec une infinie suavité et qu'on entend ici mieux que partout ailleurs. Elle a retenti un jour dans la sonorité de ces montagnes, et les foules lui ont répondu en venant de toutes les extrémités de la terre. Mais pourquoi Marie les appelait-elle au pied de la roche bénie? Était-ce seulement pour le plaisir d'entendre leurs acclamations et leurs *Magnificat* mêlés au murmure du Gave? Non, c'était pour les pousser, frémissantes d'amour, entre les bras de son Fils, à la sainte table.

La grotte de Lourdes n'est qu'une halte très douce où les foules se reposent dans la prière avant de monter plus haut, dans la basilique où l'Hostie les attend : le *Magnificat* prélude bien à l'*O salutaris*, et l'on ne peut mieux se préparer à recevoir le Fils que sous le regard de la Mère.

Honorer l'Eucharistie, pousser les âmes vers l'Eucharistie, voilà en effet le but de ces éclatants prodiges qui se renouvellent ici chaque jour. Ils mènent les âmes à la foi, mais la foi les mène à la charité, et la charité c'est l'Eucharistie. Voilà le mystère de Lourdes. Notre-Dame

de Lourdes est la madone de l'Eucharistie. Lourdes est le cénacle où les foules apprennent à persévérer, comme les premiers chrétiens, dans la fraction du pain avec Marie, mère de Jésus. Lourdes est le noviciat où les peuples apprennent à mener ùne vie vraiment chrétienne, c'est-à-dire une vie eucharistique. A l'hostie ! A l'hostie ! nous crie la Vierge ; et sa main qui s'élève ici dans le décor de la grande nature pyrénéenne, nous apparaît comme un virginal et merveilleux ostensoir qui montre l'hostie au monde[1].

*
* *

Voulez-vous entendre maintenant une voix non moins douce, mais plus sacrée encore que celle de la Vierge? Elle part du centre même de l'hostie et nous appelle à l'hostie. C'est la voix du Cœur de Jésus. La dévotion au Sacré-Cœur prend chaque jour de superbes accroissements

1. Cette idée que le pèlerinage de Lourdes, dans les desseins de Dieu et de la sainte Vierge, a pour but de promouvoir le culte de l'Eucharistie, est nettement exprimée par Léon XIII, dans la lettre qu'il adressait à Mgr Doutreloux, évêque de Liège, pour bénir l'idée du Congrès eucharistique de Lourdes. Elle a été plus amplement exposée dans la belle lettre par laquelle l'évêque de Liège annonçait l'ouverture de ce Congrès. On trouvera dans l'appendice n° 4 les passages où cette pensée est développée.

dans l'Église. Elle monte dans les âmes comme monte, à l'heure où je vous parle, le dôme de Montmartre, tout blanc dans l'azur. Elle a pris un nouvel essor à la suite de la solennelle consécration qui jetait, il y a deux mois, le genre humain aux pieds de Jésus-Christ.

Je n'en veux pour preuve que le magnifique mouvement de générosité qui a fait naguère affluer l'or à Montmartre. La France semblait avoir épuisé son budget des aumônes, elle avait déjà donné tant d'or aux œuvres catholiques, tant d'or aux missions lointaines, tant d'or à toutes les infortunes! Mais qu'importe! Jésus en demandait, la France saurait bien en trouver encore. Elle a toujours de l'or comme elle a toujours du sang pour son Dieu.

Ce fut une véritable croisade. Mais ce n'étaient pas des soldats comme au moyen âge, qui répondaient à l'appel en criant : « Dieu le veut! » C'étaient les billets de mille francs qui se levaient de partout. Ils frémissaient entre les mains chrétiennes, ils prenaient le chemin de Montmartre, ils gravissaient la sainte colline, et, il y a quelques jours, ils pouvaient dire, alignés devant le Sauveur : « Vous avez demandé 400 000 francs et nous voici un million de plus que les 400 000! » Ah! messieurs, ne sentez-vous pas la grandeur

et la beauté de cette réponse? Le cœur de la France a tressailli d'amour pour le Cœur de Jésus : le Cœur de Jésus ne se laissera pas vaincre en générosité par le cœur de la France.

Je plains les cœurs secs et les esprits étroits qui ne comprendraient pas la grandeur de cet acte, et qui prétendraient, à la façon de Judas, que cet argent eût été mieux employé à secourir les pauvres. Outre qu'ils se soucient d'ordinaire fort peu des pauvres, et qu'ils réservent leurs billets de mille francs pour leurs plaisirs, il faut qu'ils soient bien aveugles pour ne pas voir que donner ainsi à Dieu, c'est ouvrir dans son propre cœur, une plaie d'où la charité s'épanchera bientôt plus abondante sur la misère humaine. Qui donne à l'Eucharistie devient plus saint, et qui devient plus saint devient plus charitable. L'or monté à Montmartre en redescendra un jour en un fleuve intarissable de bienfaits vers les pauvres.

En attendant, l'or et l'argent se changent là-haut en pierres, et les blanches pierres montent, une à une, se ranger à leur place dans la voûte pour y chanter, jusqu'aux générations les plus éloignées, la gloire du Cœur de Jésus. Mais ce chant du dôme doit être un chant eucharistique, un *O salutaris*, l'*O salutaris* de la pierre, ré-

pondant à celui des âmes qui montera tout vibrant du sein des foules.

En effet, le Sacré-Cœur ne doit et ne veut pas être séparé de l'Eucharistie. C'est là qu'il réside. C'est là qu'il bat d'amour pour nous sous le voile léger des espèces. C'est là, comme il le révélait à Marguerite-Marie, qu'il veut être visité et s'unir à nous. Le terme où il se repose avec délices, ce n'est pas le tabernacle, où il nous attend le long des nuits et des jours ; ce n'est pas l'autel où il s'immole : c'est notre cœur où il veut s'abîmer et se perdre dans le don total de lui-même.

Grâce à Dieu, les âmes ont entendu ces appels : de tous les horizons elles volent vers l'hostie, et il me semble entendre leurs frémissements d'ailes autour du tabernacle, car les âmes eucharistiques ont des ailes qui les aident à fuir les bas-fonds de la terre. Mais pourquoi ne sont-elles pas plus nombreuses ?

Saint Jean nous dit dans l'Apocalypse qu'il vit un ange debout dans le soleil et qui criait à tous les oiseaux traversant l'espace : « Venez, rassemblez-vous pour le grand festin de Dieu ! » L'ange de Dieu debout dans le soleil, c'est l'Église qui nous apparaît dans le rayonnement de l'Eucharistie : elle crie à toutes les âmes qui

traversent le ciel, à toutes les âmes qui volent et ne se traînent pas dans la fange : Venez, rassemblez-vous pour le grand festin de Dieu ! Ce festin dans l'Apocalypse était la cène de justice où Dieu donnait la chair de ses ennemis aux oiseaux de proie ; aujourd'hui c'est la cène d'amour, l'agape enchanteresse où il se fait lui-même la proie de nos âmes.

Venez donc, âmes chrétiennes, venez toutes; venez, âmes de haut vol, aigles, fils du soleil qu'enivre le grand air des cimes ; et vous, âmes pures, colombes qui glissez, mouvantes blancheurs, sous le nuage ; et vous aussi, âmes tentées, mais toujours fortes, oiseaux de tempête habitués à vaincre le vent et à en faire votre allié ; et vous enfin, âmes plus faibles, au vol plus lourd, pauvres âmes blessées, mais non tuées par le péché, venez au grand festin de Dieu ; mangez la chair sacrée qui soutiendra votre effort et vous permettra un jour, dans un dernier coup d'aile, de monter en plein soleil, dans l'agape éternelle de la gloire.

Amen.

DEUXIÈME SERMON

LA COMMUNION HEBDOMADAIRE[1]

ÉMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Lorsque, hier au soir, au sortir de cette église où je vous avais rappelé la gloire et les bienfaits de l'Eucharistie, vous alliez en procession, un cierge à la main, sous la voûte étoilée du ciel, votre pensée, j'en suis sûr, errait encore autour du tabernacle; la blanche hostie vous apparaissait plus belle, plus lumineuse que les étoiles de là-haut, et vous disiez tout bas : Oui, nous voulons communier ; oui, hostie bien-aimée, hostie salutaire, nous voulons désormais vivre de votre vie. Il en est même parmi vous, je le sais, que cette vision a poursuivis pendant longtemps dans le silence de la nuit, tandis qu'un *O salutaris* très doux chantait au fond de leur âme comme une céleste obsession.

1. Pour ne pas allonger outre mesure cette conférence, j'ai omis ou résumé en la prononçant un grand nombre de développements que je crois bon de restituer ici dans leur intégrité. Ils constituent près du tiers de ce discours.

Mais une question a dû surgir en même temps dans l'esprit de beaucoup d'entre vous : Combien de fois faut-il communier ? C'est à cette question que je voudrais répondre ce soir, et je viens vous dire : S'il s'agit de la masse du peuple chrétien, il est à souhaiter qu'elle communie en moyenne tous les huit jours, sans préjudice des droits et des attraits des âmes plus ferventes qui désirent recevoir leur Dieu plus souvent.

Dieu me garde, messieurs, de vouloir jamais ralentir l'élan de ces âmes ! Je voudrais au contraire les voir devenir de plus en plus nombreuses et de plus en plus affamées du pain eucharistique, pourvu qu'elles s'efforcent de s'en rendre de plus en plus dignes. Mais ce n'est pas pour elles que je parle ici. Je m'adresse à la foule de ces hommes qui ne s'approchent que rarement de la sainte table, qui n'auraient pas le loisir de s'en approcher plusieurs fois la semaine, et pour qui la communion hebdomadaire serait déjà un grand progrès et un effort très méritoire. A ces chrétiens qui se comptent par millions je voudrais crier : Communiez tous les huit jours. Je voudrais les prendre par la main, leur faire une douce violence, et, docile à l'ordre de Notre-Seigneur : *Compelle intrare*,

les forcer d'entrer chaque dimanche dans la salle du festin, non comme spectateurs, mais comme convives.

Je n'oublierai d'ailleurs personne : des raisons que j'apporterai sortira une conclusion à double tranchant, et qui atteindra toutes les âmes, à savoir qu'il faut s'approcher du divin sacrement le plus souvent possible, plusieurs fois par semaine ou même chaque jour, si on en a le temps et si l'on veut s'y disposer; au moins une fois tous les huit jours, si l'on ne peut faire plus et mieux.

Comme je vous ai déjà exposé quels sont les bienfaits qui découlent de l'Eucharistie, il me suffira de vous montrer que l'effusion de ces bienfaits dépend, dans l'intention de Notre-Seigneur. de la fréquence en même temps que de la ferveur de nos communions ; or cette intention de Notre-Seigneur, il nous la faut chercher dans l'Évangile, dans les décisions de l'Église et les écrits des Saints. C'est ce tableau historique que je vais faire passer sous vos yeux. Je le terminerai en réfutant quelques objections qui empêchent bien des âmes d'aller à Notre-Seigneur comme elles le devraient.

I

L'Intention de Notre-Seigneur.

On répète souvent, après sainte Madeleine de Pazzi, qu'une seule communion suffirait à nous sanctifier, si nous y apportions une grande ferveur. Rien n'est plus exact si l'on ne considère que la puissance de Celui qui daigne descendre dans notre cœur. Notre-Seigneur peut sanctifier une âme dans une seule visite sacramentelle, comme il peut guérir les malades et ressusciter les morts par un seul attouchement de sa main divine. Mais la résurrection des morts est un miracle fort rare. La sanctification de tous les hommes par une seule communion fervente en serait un autre. Or, Dieu ne procède pas à coups de miracle, pas plus dans le domaine spirituel que dans la nature. Il est dans l'ordre de la Providence que notre âme grandisse comme notre corps par des accroissements successifs ; de même qu'un seul repas ne suffit pas à donner à notre corps son plein développement, de même il faut bien des repas eucharistiques pour que notre âme arrive à la perfection et à la sainteté où Dieu l'appelle.

Telle est la doctrine qui découle de l'Évangile. Bien que Notre-Seigneur ne nous y ait pas

fixé le nombre des communions qu'il attend de nous, son intention y apparaît nettement. Dans l'Évangile de saint Jean, il nous dit que son corps est le pain qui donne la vie au monde. Dans le *Pater*, il nous fait demander à Dieu un pain quotidien qui, de l'avis des Pères de l'Église, désigne principalement sa chair adorable. Mais, alors même qu'il n'aurait pas employé le mot « quotidien », le seul nom de pain donné à ce sacrement est un lumineux indice du fréquent usage que nous en devons faire. Le pain n'est pas un aliment de luxe réservé à quelques privilégiés seulement, ou que l'on ne mange qu'une ou deux fois par an. C'est l'aliment de tout le monde et de tous les jours. Si donc l'Eucharistie est le pain de notre âme, notre âme doit y recourir fréquemment pour ne pas défaillir.

Si l'on considère l'essence et la forme du sacrifice de la messe, on y voit clairement que la communion en est le complément normal et naturel. La messe est un sacrifice, mais dans tout sacrifice, ainsi que nous le voyons pratiqué dans toute l'antiquité, c'est une loi que les assistants se partagent les chairs de la victime. La messe est un repas ; mais dans un repas on ne se contente pas de voir passer les mets, on en

mange; sinon ce n'est pas un repas, c'est un spectacle. Je sais bien que le prêtre représente le peuple chrétien auprès de Dieu, et que, de même qu'il sacrifie au nom des fidèles, il communie aussi en leur nom. Mais cette communion des assistants par procuration, si elle sauve la loi, est loin d'avoir les mêmes effets qu'une communion effective. Pour répondre parfaitement aux intentions du Christ et à la fin du banquet eucharistique, le peuple doit communier avec le prêtre.

Notre-Seigneur ne souhaite rien tant que de nous voir recourir à cette divine nourriture. « J'ai désiré, disait-il à ses apôtres, manger cette pâque avec vous, et combien j'ai hâte de la consommer! *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum et quomodo coarctor usquedum perficiatur*[1]. »

Coarctor! c'est un désir ardent, poignant, qui étreint le cœur, un désir d'angoisse, rendu aigu et douloureux par la crainte qu'il ne se réalise pas pleinement, ce qui arriverait si les hommes le méprisaient. *Coarctor!* Ah! ce désir du Christ, comme il faut qu'il soit intense pour qu'il l'ait fait passer par-dessus toutes les diffi-

1. Luc, XII, 50.

cultés et toutes les impossibilités qui semblaient le condamner! Et je ne parle pas ici des miracles. Je ne parle pas de cette idée étrange, prodigieuse, de renfermer son humanité et sa divinité sous l'apparence d'un petit morceau de pain. Votre puissance ne m'étonne pas, mon Dieu. Mais ce qui me confond c'est que, après avoir envisagé et prévu toutes les profanations, les insultes, les sacrilèges dont vous y seriez l'objet, vous n'ayez pas hésité à venir quand même. C'est cet amour, ou plutôt, permettez-moi de vous le dire après votre apôtre, ô mon bon Maître, c'est cette folie d'amour qui vous fait passer, pour venir aux cœurs qui vous aiment, par tant de cœurs qui vous outragent, et traverser, sans en craindre les éclaboussures, des flots de haine et d'impureté humaines. Oh! oui, il faut bien que votre désir soit véhément, puisqu'il vous fait descendre chaque matin de votre ciel radieux, puisqu'il vous fixe et vous enchaîne dans cet étroit tabernacle, jusqu'à ce que nous allions vous y chercher, puisqu'il vous fait endurer ces longues attentes des jours ou des nuits que seul l'amour peut supporter, bien qu'il en souffre le plus.

Ah! si nous avions un peu de cœur, messieurs, comme nous nous empresserions de

répondre au désir de Jésus-Christ par un égal désir! Avec quelle ardeur nous lui dirions : Moi aussi, ô mon Dieu, *coarctor!* je suis pressé, j'ai hâte d'aller à vous! *Coarctor!* je vous attends, je vous désire, ô hostie bien-aimée, ô hostie salutaire! *Coarctor!* je languis d'amour. Comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu!

Les saints avaient cet ardent désir de l'Eucharistie. Le tabernacle était le centre de leur vie, l'objet le plus constant de leur foi, de leur espérance et de leur amour!

A quoi pensiez-vous, chers martyrs, enfoncés dans vos noires prisons souterraines où vous attendiez la mort? A l'hostie, et c'est elle qui vous donnait le courage d'endurer la douleur.

A quoi pensiez-vous, ô saints missionnaires, quand, surpris par la nuit dans vos courses à travers les pays sauvages, vous aviez à peine une pierre où reposer votre tête? A l'hostie, et sa vision berçait doucement votre âme, illuminait vos rêves et vous faisait oublier vos rudes fatigues.

Tous les saints se sont endormis en pensant à l'heure bénie du lendemain où la manne céleste tomberait avec les premiers rayons du

jour, et où ils pourraient aller la recueillir respectueusement, avidement, sur l'autel. Ils ne pouvaient se résigner à jeûner de l'Eucharistie! Alors que François Xavier accomplissait ses gigantesques travaux en Orient, il ne se plaignait pas quand il manquait de la nourriture corporelle; mais il se plaignait, mais il déclarait que c'était pour lui une privation intolérable de n'avoir pas à certains jours le pain et le vin nécessaires pour offrir le saint sacrifice et se nourrir du corps et du sang de Jésus-Christ.

Ainsi tous les grands chrétiens étaient affamés de l'Eucharistie. L'un d'eux, le vénérable M. Dupont, de Tours, écrivait un jour à un ami : « Oh! si je savais un pays où l'on pùt communier quatre fois par jour, je ferais immédiatement mes malles et je partirais pour aller y habiter. » Vous me direz peut-être que ce n'était plus seulement de la faim, cela, que c'était de la gourmandise, une sorte de gourmandise eucharistique; j'en conviens, mais le sentiment exquis d'amour qui a inspiré cette parole en fera bien, je l'espère, pardonner et même admirer la forme originale et la familiarité [1].

1. Voir l'appendice n° 5 sur la Communion quotidienne

II

L'Intention de l'Église. — La Pensée des Saints Pères. — Usages des premiers siècles.

Connaissant par l'Évangile le désir qu'a Notre-Seigneur de nous voir prendre place aussi souvent que possible à son banquet eucharistique, nous connaissons par là même le désir de l'Église, qui n'en peut différer. Néanmoins il sera utile de constater comment, tout en gardant et en affirmant constamment le même principe, montrant le même idéal, à savoir la communion très fréquente pour ceux qui sont le mieux disposés, l'Église en est bientôt arrivée à établir et à propager, pour l'ensemble du peuple chrétien, la communion hebdomadaire comme la forme classique, la plus pratique et la plus opportune, de la dévotion eucharistique.

L'idée que j'exprimais plus haut que la communion est l'accompagement obligé, le complément naturel et normal de la messe, n'a jamais été mieux comprise que dans la primitive Église. On la retrouve partout dans les monuments de l'antiquité ecclésiastique.

Les premiers chrétiens ne s'assemblaient jamais sans recevoir le corps de Notre-Seigneur. Les Actes des apôtres nous rapportent

que les premiers fidèles de Jérusalem persévéraient dans la communication de la fraction du pain, c'est-à-dire dans la communion, et que chaque jour, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, ils rompaient le *Pain* et s'en nourrissaient dans la joie et la simplicité de leur cœur[1]. Toutes les fois qu'ils se réunissaient, c'était pour prendre part à ce festin, si bien que le mot *synaxis*, synaxe, qui signifie assemblée, devint rapidement synonyme de communion, et il a conservé ce sens dans la littérature latine chrétienne jusqu'à nos jours. La synaxe était à la fois l'union des chrétiens entre eux et leur union avec Jésus-Christ dans l'Eucharistie[2].

Un canon des constitutions apostoliques, qui très probablement vise les laïques aussi bien que les clercs, prononce des censures contre quiconque assiste à la messe sans y communier. Un concile d'Antioche, tenu sous le pape Jules, rend le même décret.

1. Erant autem perseverantes in doctrina apostolorum et *communicatione fractionis panis* et orationibus... *Quotidie* quoque perseverantes unanimiter in templo, et *frangentes circa domos panem,* sumebant cibum cum exultatione et simplicitate cordis. (Act., II, 42 et 46.)

2. Voir Martigny, *Dict. des Ant. chrét.,* art. SYNAXE.

Parmi les Pères de l'Église, nul n'a mieux exposé que saint Chrysostome cette belle idée de l'inséparabilité du sacrifice de l'autel et de la communion.

Il n'admet pas qu'on assiste à la messe sans participer au corps du Christ. A ses yeux, c'est sinon une faute positive, c'est-à-dire la violation d'un précepte formel, du moins un désordre, un non-sens, un manque de courtoisie, une inconvenance envers l'hôte divin qui nous invite. « Dites-moi, s'écrie-t-il, qu'est-ce que vous penseriez si quelqu'un, étant invité à un festin, lavait ses mains, se mettait à table, se préparait au repas et ensuite ne mangeait point? N'offenserait-il pas celui qui l'aurait invité? N'aurait-il pas mieux valu qu'il fût absent? Quoi! vous assistez au festin, vous avez chanté l'hymne, vous vous êtes mis au rang des dignes en ne vous retirant pas avec les indignes. Pourquoi êtes-vous resté sans communier? Je suis indigne, me répondez-vous. Eh bien! mais alors vous êtes aussi indigne de la société des prières. »

Saint Chrysostome s'emporte par suite avec véhémence contre ceux qui ne communient qu'à Pâques. « C'est la pureté de conscience, dit-il, et non la saison de l'année, qui fait qu'il est

temps de s'approcher de la sainte table. Ce mystère n'a rien de plus à Pâques que dans les autres temps. Il est toujours le même : c'est toujours la même grâce du Saint-Esprit. La Pâque continue toute l'année. »

Il attribue les faiblesses et toutes les misères de son temps à la rareté croissante des communions. « Voilà, s'écrie-t-il avec douleur, ce qui trouble tout ! »

Est-il besoin de rappeler le zèle, l'éloquence avec lesquels tous les autres Pères ont recommandé la communion fréquente ? Ils s'indignent également contre ceux qui reçoivent indignement le corps du Christ et contre ceux qui ne le reçoivent que rarement.

*
* *

Ce principe de l'inséparabilité de la messe et de la communion, qui avait produit l'usage de la communion quotidienne dans la petite Église de Jérusalem des premiers temps, où le saint sacrifice s'offrait chaque jour, ne tarda pas à amener un autre usage, celui de la communion dominicale, au moins dans un grand nombre de chrétientés, où l'on ne pouvait guère assister à la messe que le dimanche.

Tant que les fidèles furent peu nombreux, ils

purent facilement s'assembler sans attirer l'attention de leurs ennemis. Mais bientôt le petit troupeau se multiplia : il devint impossible aux nouveaux chrétiens de tenir leurs réunions ou synaxes quotidiennes. Persécutés par les juifs et les païens, ils devaient cacher leur trésor, la sainte hostie; et c'était dans des retraites souterraines, des hypogées, des ruines de tombeaux, ou dans le silence des bois, des déserts et de la nuit, qu'ils pouvaient se grouper autour de leurs pontifes pour assister aux saints mystères. Plus périlleuses, les synaxes, assemblées et communions, devinrent nécessairement plus rares. Mais l'Église tint à ce qu'elles eussent lieu au moins une fois par semaine.

Le jour qu'elle choisit fut le dimanche. Comme le Christ était ressuscité le dimanche, le lendemain du sabbat, *prima sabbati*, par vénération pour ce grand souvenir, l'Église voulut, dès la plus haute antiquité, que ce jour devînt le premier et le plus sacré de la semaine chrétienne, et qu'il fût fêté par la célébration plus solennelle du saint sacrifice [1].

Pierre de Blois va jusqu'à affirmer que lorsque

1. « Dans le principe, on ne célébrait la messe qu'une fois la semaine : c'était le dimanche... » (*Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, par l'abbé Martigny, article MESSE.)

le nombre des fidèles s'accrut, l'Église, ne jugeant pas prudent de leur faire un précepte de la Communion quotidienne, leur ordonna néanmoins la Communion du dimanche.

Les traces de cette ancienne discipline se retrouvent partout. Lorsque saint Paul arrive à Troade, c'est le dimanche qu'il réunit les croyants pour rompre le *Pain* avec eux. C'est encore le dimanche qu'il prescrit de faire dans les églises de Galatie et de Corinthe, les *collectes* ou quêtes pour les frères pauvres ou persécutés de Jérusalem[1]. La raison en est apparemment que ce jour-là avaient lieu les grandes réunions, les grandes synaxes, auxquelles devaient assister tous les chrétiens[2]. Le dimanche devint ainsi le jour de la communion par excellence, celui où tous devaient assister aux saints mystères et communier. C'est pour cette raison que S. Jean Chrysostome l'appelait le *Jour du Pain.*

1. *Una autem sabbati cum convenissemus ad frangendum panem....* (Act., xx, 7.) *De collectis quæ fiunt in sanctos, sicut ordinavi ecclesiis Galatiæ, ita et vos facite : per unam sabbati unusquisque vestrum apud se seponat, recondens quod ei bene placuerit.* (I Cor., xxvi.)

2. Bien que ce mot signifiât par lui-même toutes les assemblées, il fut bientôt réservé aux seules assemblées du dimanche, preuve de leur importance exceptionnelle. (Martigny. *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes,* art. Synaxe.)

Un document de la plus haute antiquité, la *Didaché*, ou *Doctrine des douze Apôtres*, qui remonte avant l'épître de saint Barnabé, par conséquent aux dernières années du premier siècle, ou du moins aux premières du second, contient ce précepte d'une importance capitale : « Au jour dominical du Seigneur, réunissez-vous, rompez le pain, et faites les cérémonies eucharistiques après avoir préalablement confessé vos péchés afin que votre offrande soit pure. » Ainsi donc, voilà le catéchisme le plus ancien, vraisemblablement rédigé sous les yeux et par l'ordre des apôtres ou de leurs successeurs immédiats, et qui recommande, si même il ne la *commande* pas, à tous les chrétiens la communion hebdomadaire [1].

1. Vers la fin de l'année 1883, Philothée Bryennios, métropolite schismatique de Nicomédie et doyen de l'école du Phanar à Constantinople, publiait dans cette dernière ville, d'après un manuscrit grec du onzième siècle, un livre intitulé : *la Doctrine des douze Apôtres*. Les critiques connaissaient, pour l'avoir lu dans Eusèbe de Césarée, saint Athanase et ailleurs, le titre de cet écrit. Ils savaient que l'antiquité l'avait tenu en très haute estime, et cette pensée leur rendait plus amer le regret de l'avoir perdu. Aussi la découverte de ce vénérable monument fut-elle accueillie avec grande joie par tous les savants, catholiques, grecs schismatiques et protestants. Elle devint bientôt l'objet d'un grand nombre d'études critiques, qui forment aujourd'hui,

Un autre témoignage, non moins instructif, nous a été laissé par saint Justin, qui confine lui aussi aux temps apostoliques : « Le jour qu'on nomme le jour du soleil, dit-il (c'est-à-dire le dimanche), tous ceux qui sont dans les villes ou à la campagne s'assemblent dans un même lieu[1]... Nous nous levons tous en commun pour prier ; les prières étant finies, on offre le pain, le vin et l'eau... La distribution et la communi-

une bibliothèque de plusieurs centaines de volumes. La *Didaché*, qui a très certainement précédé le *Pasteur d'Hermas* et l'*Epître de saint Barnabé*, et remonte ainsi aux temps apostoliques, nous apporte une nouvelle confirmation de l'antiquité de nos dogmes, et nous donne les renseignements les plus intéressants sur la vie et la pensée des premiers chrétiens. Voici le texte grec du passage très précieux que nous venons de citer et qui regarde la communion et la confession du dimanche : Κατὰ κυριακὴν δὲ Κυρίου συναχθέντες, κλάσατε ἄρτον καὶ εὐχαριστήσατε, προσεξομολογησάμενοι τὰ παραπτώματα ὑμῶν, ὅπως καθαρὰ ἡ θυσία ὑμῶν ᾖ. (On trouvera dans les *Questions actuelles*, tom. I, le texte grec et la traduction de la *Didaché* avec une notice bibliographique.)

1. Le dimanche était appelé par les païens le jour du soleil. Les chrétiens ne dédaignèrent pas de se servir quelquefois de ce terme lorsqu'ils voulaient être compris des idolâtres, comme nous le voyons par l'exemple de saint Justin. Saint Ambroise les justifie par cette raison : « C'est le jour où le Sauveur, secouant les ténèbres de l'enfer, surgit de son tombeau, brillant comme le soleil. » (Ambr. Serm. XLI.)

cation des offrandes qui ont servi à l'action de grâces (à l'Eucharistie) se font à chacun des assistants ; puis on les envoie aux absents par les diacres... Nous ne prenons pas ce pain et ce vin comme un aliment et comme un breuvage ordinaires. Mais nous savons qu'ils sont la chair et le sang de Jésus incarné pour nourrir notre âme... » On voit par ce texte remarquable du saint martyr que l'assemblée chrétienne n'avait lieu que le dimanche, et que les chrétiens ne manquaient pas d'y communier.

Cette messe du dimanche s'appelait aussi *Dominicum*, sacrifice du Seigneur ou sacrifice du jour du Seigneur. Le *Dominicum* eut ses martyrs. C'était à Carthage, pendant la persécution de Dioclétien. Trente et un chrétiens furent traînés, le 12 février 304, devant le proconsul Anulinus et accusés d'avoir assisté au sacrifice du dimanche. Pendant qu'on les déchirait avec des ongles de fer, le proconsul leur reprochait d'avoir violé la loi des empereurs. Or ils répondaient : « Nous ne pouvions pas omettre le *Dominicum* : c'est la loi de Dieu. » Et comme Anulinus insistait : « Non, répétaient-ils, nous ne pouvons vivre sans le *Dominicum*. » Ce souvenir de l'Eucharistie faisait tressaillir leur cœur de joie et de fierté ; et sans doute

cette divine hostie qu'ils avaient reçue chaque dimanche, dont on leur faisait un crime et pour laquelle ils mouraient, devait passer devant leurs yeux, les éclairer de son rayon très doux, et c'est elle qui leur donnait la force de sourire aux tortures [1].

*
* *

Un Père ou un écrivain ecclésiastique du quatrième siècle, que l'on a cru jusqu'à nos jours être saint Ambroise, nous montre par un texte bien significatif combien l'Église tenait à la communion dominicale. « A part, dit ce Père, ceux à qui le prêtre donne le conseil de s'en abstenir, *tous les chrétiens doivent assister au saint sacrifice et communier chaque dimanche.* Mais, pendant le carême, je vous recommande la messe et la communion chaque jour, ou du moins, comme je l'ai dit, chaque dimanche. Aussi, menez tous une vie pure et sainte, pour être dignes de vous approcher de ce divin Sacrement [2]. »

1. Paul Allard. *La Persécution de Dioclétien,* t. Ier, chap. IV, § 3.

2. *Exceptis illis, quibus sacerdos consilium dat ut non communicent, omnes christiani omni dominica debent offerre et communicare. In Quadragesima vero moneo ut die omni, aut saltem ut dixi, omni dominica, offeratis et communicetis.*

Parmi les autres textes des Pères relatifs à la fréquente communion, l'un des plus connus, qui a été universellement attribué à saint Augustin par la tradition scolastique et qui est en réalité de Gennade, prêtre de Marseille, recommande la communion dominicale à la masse des fidèles. Gennade, qui florissait à la fin du cinquième siècle, est loin d'avoir l'autorité de l'évêque d'Hippone; mais on peut dire que son texte, qui est devenu classique, a pour lui, outre son antiquité, l'appui de tous les saints et de tous les docteurs qui l'ont cité, approuvé et commenté, entre autres saint Thomas d'Aquin, saint Ignace, saint François de Sales, saint Léonard de Port-Maurice, saint Alphonse de

Et idcirco puram et mundam vitam ducite, ut digni sitis accedere ad sacram communionen. (Patrologie latine de Migne, t. XVII, col. 654. *Sermones S. Ambrosio hactenus ascripti.* Sermon xxv). Ce texte remarquable a été attribué à saint Ambroise par Gratien, l'auteur du *Decretum*, au douzième siècle, par Pierre Lombard et le plus grand nombre des auteurs jusqu'à nos jours. La critique moderne, se fondant sur ce fait que le sermon d'où il est tiré ne s'accorde pas, en plusieurs points, avec la doctrine connue du saint évêque de Milan, lui en refuse la paternité. Mais s'il n'est pas de saint Ambroise, il est du moins probablement d'un prêtre ou d'un évêque de son temps ou du siècle suivant, peut-être de S. Maxime de Turin : il possède en tout cas une grande valeur traditionnelle.

Liguori, etc. Voici ce texte : « Quant à la communion quotidienne, je ne la loue ni ne la blâme; mais la communion de tous les dimanches je la conseille à tous, pourvu que l'âme ne soit pas attachée au péché [1]. » Il s'agit ici du péché mortel, comme l'indique le contexte. Si l'auteur ne veut pas se prononcer sur la communion quotidienne, c'est parce que, bonne pour les uns, pour ceux qui s'y préparent avec soin, elle ne l'est pas pour ceux qui n'y apportent pas la révérence et la générosité qu'elle demande et qui n'en font qu'une simple formalité extérieure.

*
* *

Les jansénistes ont prétendu que les moines qui vivaient dans les solitudes de l'Afrique et de l'Asie ne communiaient presque jamais. Or, si l'on consulte les vies des Pères du désert, on trouve au contraire que pour les cénobites qui vivaient dans les couvents ou dans les laures, et pour les ermites même qui vivaient seuls dans des gorges de montagnes, des ravins, et jusque dans les premières oasis du désert, la règle à

1. *Quotidie Eucharistiæ communionem percipere nec laudo nec vitupero. Omnibus tamen dominicis diebus communicandum suadeo et hortor, si tamen mens sine affectu peccandi sit.* — Sur ce texte, voir l'appendice n° 10.

peu près universelle était la communion dominicale.

Parfois un prêtre allait les visiter et leur porter le corps du Seigneur ; plus souvent ils sortaient de leurs retraites le samedi soir : on les voyait venir de tous les horizons, descendre des montagnes, arpenter les sables brûlants, traverser le Nil et entrer dans l'église de quelque petit village pour se préparer au jour du Seigneur. Ils s'y confessaient, passaient les heures de la nuit en prière, et le lendemain matin ils s'approchaient de la sainte table ; et chaque semaine le même exode recommençait. La faim eucharistique faisait sortir ces pieux solitaires de leurs retraites pour aller se nourrir du pain de l'âme.

Un fait plus touchant est celui que nous offre la vie de saint Onuphre. Ce saint vécut soixante-dix ans dans le désert, presque toujours privé de tout commerce avec les hommes ; or, nous lisons que chaque dimanche un ange descendait du ciel pour lui porter la sainte communion. Si ce miracle est bien authentique, peut-on imaginer une plus haute consécration de la communion hebdomadaire ? S'il ne l'est pas, ou si l'imagination des contemporains a un peu embelli la réalité, ce récit ne prouve-t-il pas combien, à

leurs yeux, l'usage de la communion dominicale était louable et saint, et répondait aux intentions bien connues de l'Église[1] ?

Le fondateur de la fameuse abbaye de Saint-Victor, Cassien, qui avait vécu plusieurs années dans la Thébaïde, recommande l'usage de la communion hebdomadaire, qu'il avait vu observer et observé lui-même. Après avoir fortement blâmé ceux qui sous prétexte de respect s'éloignent de l'Eucharistie, il ajoute : « Il vaudrait beaucoup mieux approcher des saints mystères *tous les dimanches*, pour y trouver un remède à nos maladies spirituelles... »

* * *

Cependant nous voyons que, malgré les exhortations et les objurgations des saints Pères, la dévotion des fidèles envers l'Eucharistie se refroidit bientôt après les temps apostoliques. Il y eut toujours à côté du courant qui portait les âmes plus ferventes vers l'Eucharistie, un courant en sens contraire qui en éloignait les âmes lâches et pécheresses.

C'est ainsi que dès le troisième siècle le pape saint Fabien ordonne à tous les chrétiens de

1. Voir une note sur la Communion dominicale des Pères du désert, appendice n° 6.

communier au moins trois fois par an, à Pâques, à la Pentecôte et à Noël. Le relâchement se faisait sentir surtout en Orient, où nous avons vu que saint Chrysostome s'emportait contre ceux qui s'en tenaient à la seule communion pascale. Saint Ambroise généralisait sans doute beaucoup trop lorsqu'il écrivait qu'en Orient « c'était la coutume, de son temps, de ne communier qu'une fois l'an » ; car saint Basile, son contemporain, et saint Épiphane nous apprennent que, au moins dans leurs diocèses, c'était un usage pour beaucoup de fidèles de recevoir l'Eucharistie quatre fois la semaine[1]. Bien plus, dans certains pays et à la même époque, on faisait mieux encore : saint Jérôme nous dit que de son temps la communion quotidienne était encore en honneur à Rome et en Espagne.

Néanmoins, ce que l'on rencontre le plus souvent et ce qui répond le mieux à l'esprit de

1. *Saint Basile* : « Communier et participer tous les jours au corps et au sang de Jésus-Christ, c'est une pratique très louable et très utile, puisqu'il a dit lui-même d'une manière si expresse : « Celui qui mange ma chair et « boit mon sang a la vie éternelle. » Qui doute en effet que de participer fréquemment à la vie ne nous donne une vie plus abondante ? C'est pourquoi nous sommes dans l'usage de communier quatre fois par semaine, savoir : le dimanche, le mercredi, le vendredi et le samedi, ainsi qu'à la fête de certains saints. »

l'Église pour la généralité des chrétiens qui matériellement et moralement ne peuvent faire plus, c'est la communion dominicale.

Saint Grégoire le Grand nous apprend qu'à la fin du sixième siècle *le dimanche était à Rome un jour de communion générale*. Saint Théodore, archevêque de Canterbury, introduisit ou plutôt fit renaître en Angleterre cette coutume que saint Augustin avait dû y apporter au siècle précédent. Il cite l'exemple de Rome et celui de l'Église orientale, où, dit-il, c'était pour les laïques eux-mêmes un *précepte* imposé sous peine d'excommunication. Charlemagne, qui aimait à appuyer de son autorité royale les lois et les conseils de l'Église, recommandait la communion dominicale à tous les sujets de son vaste empire : ce qu'il n'aurait certainement pas fait si cette pratique avait dû paraître exagérée et irréalisable [1].

En 836, un concile d'Aix-la-Chapelle déplore

1. On lit dans les Capitulaires de Charlemagne : « Que tous les fidèles communient *les dimanches* et les fêtes principales, à l'exception de ceux à qui il sera enjoint de s'en abstenir. » (Liv. V, ch. CCCXXXIV.) Et ailleurs : « Que chaque fidèle communie *tous les dimanches*, s'il est possible, à moins qu'il n'en soit empêché par quelque faute grave, manifeste ; sans quoi il ne peut se sauver. » (Liv. VI, ch. XVII.)

l'omission de la communion hebdomadaire comme une funeste habitude qu'il fallait extirper au plus tôt[1].

Il est probable que ce fut vers cette époque que le monde commença à s'éloigner d'une manière presque universelle de la sainte table. C'était une époque de transition et de troubles. Les Normands pillaient les églises en France; les Maures les remplaçaient par des mosquées en Espagne. En Allemagne, des races à demi barbares s'amalgamaient dans le creuset de profondes révolutions politiques. Pour ces raisons et d'autres qui nous échappent, ce fut une époque critique où la religion eut beaucoup à souffrir. Au point de vue qui nous occupe, un grand nombre de fidèles en vinrent à ne plus même communier une fois l'an, si bien que le concile de Latran dut, pour remédier à ce désordre, ordonner à tous les chrétiens de recevoir leur Créateur au moins à Pâques humblement.

1. Le 22e canon de ce concile est ainsi conçu : « On devrait recevoir le corps du Seigneur *tous les dimanches* : c'est pourquoi il faut, autant que la raison le permettra, corriger la coutume contraire, de peur qu'en s'éloignant des sacrements on ne s'éloigne du salut. »

III

Le Décret de Latran.

Ce décret du concile de Latran peut sembler à première vue briser la tradition de la communion hebdomadaire, à laquelle nous avons vu que jusque-là l'Église attachait tant de prix. Aussi il est des hommes qui se retranchent derrière lui pour excuser ou défendre la rareté de leurs communions. Pourquoi, disent-ils, se montrer plus exigeant ou plus zélé que l'Église ? Elle se contente de la communion pascale. Ne pouvons-nous nous en tenir à la règle édictée par un concile ?

L'Église, messieurs, en nous ordonnant de recevoir la sainte Eucharistie au moins à Pâques, a voulu supprimer le funeste abus qui s'était introduit parmi les chrétiens relâchés de ne plus communier du tout. En les menaçant de la sanction morale la plus grave, elle contraint tous ceux qui ne sont pas complètement endurcis à faire un vigoureux effort pour sortir de leur coupable engourdissement. Mais, à ses yeux, la communion annuelle est loin d'être l'idéal de la vie chrétienne. C'en est, au contraire, le minimum, la limite inférieure sur laquelle il est dangereux de se tenir, au-des-

sous de laquelle il n'y a plus de vie chrétienne du tout, plus que la mort du péché.

Si l'Église n'est pas plus exigeante, c'est que dans sa bonté maternelle elle craint d'éteindre la mèche qui fume encore ; elle craint de décourager des malheureux en leur imposant un fardeau qui, pour léger qu'il soit, paraîtrait cependant encore trop lourd à leur faiblesse, et qu'ils rejetteraient totalement. C'est aussi parce que cette loi très douce lui suffit à atteindre le but qu'elle se propose : secouer la torpeur de ceux qui ont encore la foi et les empêcher de croupir dans la corruption du péché ; elle espère les *amorcer* par cette communion de Pâques et leur donner le goût de revenir souvent à la table sainte. Combien donc on se tromperait si on croyait que ce premier résultat suffit à son cœur !

En promulguant le décret de Latran, elle agit comme une mère qui écrirait à son fils : « Mon pauvre enfant bien-aimé, voilà de longs mois que tu passes devant la maison paternelle sans y entrer jamais. Ton père en est affligé et blessé, et considère l'isolement où tu nous laisses comme une injure. Je t'en prie, ne laisse pas s'achever l'année qui touche à sa fin sans venir nous voir et t'asseoir à notre table : ton père te

pardonnera, te recevra avec tendresse ; mais autrement il te déshériterait, il me charge de t'en avertir ; et moi, ta triste mère, je ne pourrais plus te considérer comme mon fils et te presser sur mon cœur. »

S'ensuit-il que ce père et cette mère seraient satisfaits de voir leur enfant une fois l'an ? Non, leur ardent désir est de l'embrasser et de l'avoir à leur table le plus souvent possible. Il en est de même de l'Église. Ceux qui ne communient pas du tout sont les prodigues déshérités par leur père. Ceux qui ne communient qu'une fois l'an sont les indifférents qui prennent le chemin des prodigues. Sans doute, l'Église fait une différence essentielle entre les uns et les autres. Mais les indifférents blessent aussi son cœur.

On peut affirmer qu'elle a toujours regardé avec tristesse ceux qui ne communient qu'une fois l'an, alors que le pain eucharistique est à leur portée et leur serait si profitable. Nous avons entendu saint Chrysostome s'indigner contre ceux qui s'en tenaient à la communion annuelle : « Voilà, disait-il, ce qui trouble tout. » Saint Ignace, lui aussi, attribuait les maux de son temps à cet usage et l'a ainsi stigmatisé : « On en vint enfin à l'excès de négligence et de misère où nous sommes aujourd'hui : on n'eut pas honte,

comme on n'a pas honte aujourd'hui, de ne recevoir qu'une fois l'an ce pain céleste. Aussi ne reste-t-il plus aujourd'hui du christianisme que l'ombre vide du nom de chrétien. Considérez d'un œil calme et attentif le monde presque entier, et vous en serez frappés comme moi. » Ce sont là des paroles très graves, puisque ce sont des paroles de grands saints.

D'ailleurs, puisqu'on se prévaut du décret d'un concile, voici ce que dit un autre concile, celui de Bâle, dont les Pères connaissaient sans doute autant que nous les intentions des Pères de Latran : « Non seulement il est utile et salutaire de recevoir souvent le sacrement de l'autel, mais cette pratique est entièrement nécessaire à celui qui ne veut pas reculer, à celui qui souhaite de s'avancer dans le service de Dieu, dans le chemin de la vertu et de la vie parfaite. »

Ceux qui se contentent du devoir pascal ne se privent donc pas seulement d'un immense bienfait, ils se privent des grâces qui leur seraient nécessaires pour ne pas reculer : ils reculeront donc, ils retomberont presque toujours dans de graves fautes. C'est pour cette raison qu'il est bien difficile que cette abstention de l'Eucharistie soit exempte de toute culpabilité de leur part. Sans doute, ils n'en-

freignent pas un précepte *particulier* de l'Église, puisqu'ils se conforment aux termes du décret de Latran : de ce chef, il est entendu qu'il n'y a rien à leur reprocher. Mais ils pourraient violer une loi *générale*, antérieure aux lois ecclésiastiques, d'après laquelle tout homme est tenu de prendre les moyens qui lui sont personnellement nécessaires pour éviter le péché. Or, on peut dire qu'un très grand nombre d'hommes ont des tentations auxquelles ils ne peuvent résister pendant longtemps sans un secours très spécial de la grâce. Cette grâce, il est vrai, ils peuvent la puiser en partie en dehors des sacrements, dans la prière, et c'est pourquoi ils ne pèchent pas absolument et par le fait même, quand ils se contentent de la communion pascale ; mais, dans la pratique, comme ils ne trouveraient ce secours avec l'abondance dont ils ont besoin que dans l'Eucharistie, s'ils s'en abstiennent volontairement, ils se privent d'un moyen qui leur est moralement nécessaire pour vaincre leurs passions ; ils s'exposent à violer un précepte primordial, par suite à commettre une faute positive, bien qu'il soit difficile d'en définir la gravité, parce qu'elle varie avec la faiblesse de l'âme et la connaissance que chacune a de son besoin et de son devoir. Ce sont

surtout ces demi-chrétiens qui doivent s'appliquer le mot du prophète : *Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum.* Vous vous étonnez, pauvre frère, de retomber si souvent dans vos tristes misères, d'avoir un cœur si déplorablement fragile; n'en cherchez pas ailleurs la cause, c'est votre éloignement habituel de l'Eucharistie. Prenez donc la résolution de manger plus souvent, tous les huit jours, le pain des forts.

IV

La Communion au moyen âge.

Il est une autre objection, intéressante et d'ordre historique, par laquelle on prétend prouver que la fréquente communion n'est nullement nécessaire pour l'acquisition et le développement des plus hautes vertus. Le moyen âge, dit-on, fut le plus superbe épanouissement de la vie chrétienne, et cependant on n'y communiait pas souvent. C'est en plein moyen âge, en 1215, que le concile de Latran dut enjoindre aux chrétiens, sous peine de péché mortel, de recevoir le corps de Jésus-Christ une fois l'an. Quelque temps plus tard, saint François d'Assise, qui avait pourtant le plus tendre amour pour l'Eucharistie, ne crut pas pouvoir imposer

plus de trois communions de règle par an aux religieux de son tiers-ordre, preuve évidente que le relâchement avait gagné même les meilleurs, du moins en Italie [1]. Saint Louis ne communiait pas beaucoup plus que six fois par an [2]. Comment concilier cette rareté des communions et la vigoureuse sève surnaturelle qui circulait dans cette société ?

Je réponds que si le nombre des *communions* était médiocre, comme il semble bien, en effet, pour chaque fidèle en particulier, le nombre des *communiants* était immense dans l'Église : c'était presque l'universalité du peuple chrétien. Par suite, le total des communions ne devait guère le céder à celui de notre temps.

De plus, ces communions étaient faites avec un grand esprit de foi, préparées par de longues prières et une rude pénitence quadragésimale. De la sorte, la nourriture eucharistique, bien que prise rarement, mais parce qu'elle était prise dans d'excellentes conditions, répandue dans tout le corps social et assimilée par tous ses membres, suffisait à lui assurer une brillante santé morale, une forte vie chrétienne.

Il faut aussi ajouter que le moyen âge, ayant

1. Lemonnier. *Vie de saint François d'Assise*, t. II, p. 11.
2. Marius Sépet. *Vie de saint Louis* (Lecoffre), p. 108.

plus de foi, recourait en même temps aux autres sources de la vie surnaturelle. Il priait, il se mortifiait, il ne s'adonnait pas à la mollesse et à la sensualité comme on le fait à notre époque : le tempérament moral y était vigoureux. Aujourd'hui, nous vivons dans une atmosphère viciée, toute chargée de germes d'irréligion et d'impureté. Nos tempéraments sont débilités. De même qu'aux ouvriers épuisés par le travail malsain des ateliers et des usines, il faut une nourriture plus substantielle qu'aux paysans qui respirent dans les champs et les bois l'air salubre de la grande nature, de même il nous faut à nous, usés par la vie moderne, une nourriture spirituelle plus abondante qu'à nos pères du moyen âge, vivant dans un air plus pur.

Enfin, il faut avouer que la vie chrétienne au moyen âge eût été plus florissante si l'on eût recouru plus souvent à l'Eucharistie. Le moyen âge ne fut pas l'idéal de la vie chrétienne. Il eut à se reprocher des violences et des misères qu'il eût évitées s'il eût été boire plus fréquemment à la source de toute délicatesse, de toute douceur, de toute pureté. Et l'on peut dire, sans manquer au respect qui lui est dû, que le plus saint de nos rois lui-même eût encore grandi en sainteté si, avec les mêmes sentiments, il eût

reçu plus souvent le corps de Notre-Seigneur.

Il existe aujourd'hui une élite qui communie fréquemment. Or, elle ne le cède en rien à l'élite du treizième siècle, si même elle ne lui est pas supérieure. La masse du peuple est moins chrétienne, moins morale de nos jours qu'à cette époque. Mais c'est précisément parce que la masse du peuple communiait alors au moins à Pâques, tandis que maintenant elle connaît à peine le chemin de l'église. Or, la différence des époques vient des sentiments et des mœurs qui prédominent dans la majorité. L'élite n'y peut rien, du moins directement. Quelques brillants maxima qu'elle apporte dans le problème ne peuvent relever une moyenne de communions qui s'affaisse sous le poids de tant de minima, de tant d'abstentions. Si le siècle de saint Louis fut plus chrétien que le nôtre, c'est qu'en définitive la courbe eucharistique y fut plus élevée qu'elle ne l'est de notre temps.

V

Le Protestantisme.

Tel fut l'usage à peu près universel des chrétiens jusqu'au seizième siècle. Il y avait sans doute des âmes d'élite qui avaient la plus ardente dévotion envers l'Eucharistie et s'en

approchaient souvent avec délices, mais elles étaient très rares. L'Église ne cessait de recommander la communion fréquente. Nous avons vu le décret du concile de Bâle à cet égard (1449). Saint Antonin, archevêque de Florence, écrivait à la même époque : « J'exhorte à communier tous les dimanches quiconque n'a pas la conscience souillée du péché mortel. » Néanmoins ces conseils étaient peu suivis. Lorsqu'en 1526 saint Ignace de Loyola habitait Alcala, il y menait une vie d'une vertu héroïque et communiait tous les dimanches. Or, cette pratique parut si extraordinaire que le docteur Alphonse Sanchez, chanoine de Saint-Just, lui dit : « C'est se familiariser avec Dieu d'une façon inconvenante, que d'aller ainsi chaque dimanche à la table sainte. » Et comme, malgré cet avis, Ignace, fort de son droit, se présentait encore le dimanche suivant pour recevoir l'Eucharistie, Sanchez lui fit publiquement l'affront de passer sans le communier.

Il est vrai que le brave chanoine, qui ne péchait que par ignorance, éprouva aussitôt un remords de ce qu'il venait de faire, et revint sur ses pas pour communier Ignace ; néanmoins son premier mouvement jette une triste lumière sur l'esprit de son temps.

Mais il était dans les intentions de Dieu de remédier à ce relâchement universel et de rendre désormais la communion plus fréquente dans son Église. Chose admirable, le protestantisme, par la vive réaction que ses attaques contre l'Eucharistie produisirent dans la chrétienté, ne fut pas étranger à ce mouvement providentiel. Ce ne fut pas la réforme qu'il demandait : ce fut la bonne.

Au souffle empesté de Luther et de Calvin, les lampes du sanctuaire s'étaient éteintes avec la foi à l'Eucharistie dans une partie de l'Europe. C'était la guerre à l'hostie. Partout où ils la trouvaient, les huguenots l'outrageaient et la brûlaient, et leurs chefs s'amusaient à boire gaiement les vins du Rhin ou de France dans les calices et les ciboires arrachés aux églises catholiques. Partout où ils dominaient, ils empêchaient les vrais chrétiens de recevoir leur Dieu. Le jeune Stanislas Kostka, malade à Vienne, dans la maison d'un hérétique, se vit ainsi impitoyablement refuser la communion. Et il pleura si amèrement que Dieu, touché, lui envoya un ange pour lui porter la sainte hostie.

Ce fut d'abord le concile de Trente qui vengea la foi à l'Eucharistie. En exprimant le vœu que tous les fidèles communiassent chaque fois

qu'ils assistaient au saint sacrifice, les Pères invitaient pratiquement, comme je vous l'ai déjà expliqué, les âmes libres et généreuses à la communion fréquente, et les autres, la masse du peuple, qui n'entend la messe que le dimanche, à la communion dominicale.

Mais, pour répandre cette bonne doctrine, il fallait des apôtres.

Voici d'abord saint Ignace. Avant même le concile de Trente, dont il est le précurseur en ce point, il recommande la communion hebdomadaire dans le livre des *Exercices spirituels*. « Pour entrer dans l'esprit de l'Église, dit-il, il faut louer la communion annuelle, plus encore la communion de tous les mois, et enfin et surtout comme bien meilleure, la communion de tous les huit jours. »

En 1541, il écrit aux habitants d'Azpeitia, sa ville natale, une lettre remarquable, où il les adjure de revenir à l'usage de la communion fréquente[1]. C'est là qu'il blâme en termes sévères, que j'ai cités plus haut, ceux qui s'en tiennent au précepte pascal. Et il termine en recommandant à tous la communion de tous les dimanches. Voilà donc un saint, aussi renommé

1. Voir cette lettre en appendice n° 7.

pour sa prudence que pour son zèle, qui recommande la communion hebdomadaire, d'une manière générale, à tous les habitants d'une ville, sans distinguer entre les hommes et les femmes, les justes et les pécheurs. Les pécheurs n'ont qu'à se confesser, et par là même ils deviendront justes.

Saint Ignace va prêchant partout cette doctrine, et il enjoint à ses compagnons et à ses enfants de l'y aider. C'est une véritable croisade eucharistique qui s'organise en faveur de la communion hebdomadaire, et elle porte partout des fruits merveilleux[1].

Bientôt les pieux fidèles ne se contentent plus de la communion hebdomadaire. Ils ont faim du pain de vie et le réclament pendant la semaine. Les pasteurs eux-mêmes en sont par-

1. Une lettre, écrite le 20 novembre 1583, par le Père Aquaviva, général de la Compagnie de Jésus, nous apprend que, à Rome, les communions étaient devenues si nombreuses le dimanche dans toutes les églises, qu'un prêtre devait les distribuer aux fidèles, en dehors de la messe, à un autel particulier, et qu'il y était employé presque sans interruption pendant une grande partie de la matinée.

Dans tous les collèges de la Compagnie de Jésus, les maîtres s'efforçaient d'implanter cette pieuse habitude chez leurs élèves. Et sainte Thérèse, bon juge en pareille matière, écrivait : *Les Jésuites font du bien, car ils font communier leurs écoliers tous les huit jours.*

fois surpris : un évêque de Brescia consulte en 1586 Sixte-Quint sur la conduite à tenir devant cette ferveur croissante de son peuple, et le pape lui répond avec bonheur de laisser aller à Jésus ceux que Jésus attire aussi visiblement. Les disciples d'Ignace, qui s'en tenaient toujours à la communion hebdomadaire, sont entraînés par ce mouvement de grâce qu'ils avaient contribué à créer, mais qui maintenant allait plus vite qu'eux, et ils sont trop heureux de le suivre.

Dans le même siècle, Dieu suscite un grand nombre d'apôtres et d'apologistes de la communion fréquente.

C'est saint Philippe de Néri qui obtient, grâce à elle, des conversions étonnantes [1].

C'est saint Charles Borromée qui prêche partout la fréquentation des sacrements, et, dans ses visites pastorales, passe souvent l'après-midi à entendre les confessions des pauvres paysans, et la matinée à distribuer la communion à d'innombrables multitudes [2].

C'est saint François de Sales qui exalte en des pages admirables les bienfaits de l'Eucha-

1. Voir, appendice n° 8, Saint Philippe de Néri et la communion fréquente.

2. Voir, appendice n° 9, Saint Charles Borromée et la communion fréquente.

ristie, et en recommande chaleureusement le fréquent usage à tous les chrétiens [1].

Ce sont les théologiens et les ascètes qui se joignent aux saints pour recommander la communion fréquente et plus spécialement la communion hebdomadaire.

Le Catéchisme du concile de Trente, si estimé de l'Église, si recommandé par les papes, presse les pasteurs d'engager les fidèles à communier non seulement tous les ans, mais chaque mois ou chaque semaine, ou chaque jour, suivant leurs dispositions; car, à cet égard, on ne peut fixer de règle uniforme [2].

Le cardinal Tolet affirme que la communion dominicale est le moyen le plus efficace pour sauvegarder la pureté des enfants.

Molina le Chartreux écrit un livre d'or intitulé : *l'Instruction des prêtres, tirée des Pères et Docteurs de l'Église*, livre qui excitera bientôt la fureur des jansénistes et qui aura l'honneur d'être violemment attaqué par Antoine Arnaud [3].

1. Voir, appendice n° 10, Saint François de Sales et la communion fréquente.

2. Voir, appendice n° 11, le Catéchisme du concile de Trente et la communion fréquente.

3. Le livre de Molina, qui parut en espagnol probablement dans les dernières années du seizième siècle, fut tra-

Il a résumé sa thèse dans cette phrase qui exprime toute l'idée de ce discours :

Je dis donc que je voudrais fort et le souhaite de tout mon cœur, que tous les chrétiens du monde communiassent une fois la semaine ou le dimanche, et que pas un, tant fût-il grand pécheur, ne reculât plus de huit jours à communier[1].

Ainsi, messieurs, vous le voyez, le protestantisme, qui avait de tout autres desseins, devait servir, dans les vues de Dieu, à ranimer la foi à l'Eucharistie dans l'Église catholique. Certes il a fait un mal incalculable. En éteignant les flambeaux de l'autel, il plongea des peuples entiers dans les ténèbres. Avec l'hostie, la joie sortit des églises pillées par les hérétiques ; la désolation y entra. Il faut avoir vu ces grandes et belles cathédrales d'Angleterre, jadis si radieuses dans la splendeur des fêtes eucharistiques, aujourd'hui mortes et froides, et dont les murs suintent la tristesse, pour comprendre à quel point l'Eucharistie est l'âme, la joie et le

duit et imprimé en latin à Anvers en 1618, et il eut depuis lors un grand nombre d'éditions.

1. Voir, appendice n° 12, un extrait plus important du livre de Molina.

mouvement de notre religion, et que sans elle le christianisme n'est plus qu'un cadavre.

Le protestantisme a eu du moins cet avantage de forcer les vrais chrétiens à se serrer plus près autour de l'autel. Pour lutter contre ses doctrines de mort, l'Église a dù préciser sa pensée et son désir sur la communion fréquente. Chaque fois que retentissait le cri impie : Guerre à l'hostie ! des milliers de voix parmi les peuples catholiques répondaient : Gloire à l'hostie ! Gloire à vous, ô hostie bien-aimée ! ô hostie salutaire. Une magnifique floraison de saints et et de saintes, Ignace de Loyola, François Xavier, François de Borgia, Stanislas Kostka, Louis de Gonzague, Jean Berchmans, Philippe de Néri, Gaëtan de Thiène, Fidèle de Sigmaringen, Pierre Fourier, Pascal Baylon, le patron des Congrès eucharistiques, Thérèse de Jésus, Madeleine de Pazzi, François de Sales, Vincent de Paul, et combien d'autres, consolèrent l'Église des pertes que lui avait causées l'orage déchaîné sur les peuples d'origine saxonne.

VI

Le Jansénisme et la Communion jusqu'à nos jours.

L'hérésie qui avait triomphé de l'Allemagne et de l'Angleterre s'attaqua à notre pays avec

une violence inouïe. La France fut vraiment alors le boulevard de l'Europe méridionale; elle arrêta, elle brisa l'effort du protestantisme. Elle sauva ses autels bien-aimés. Elle pressa la sainte hostie sur son cœur, la défendit de ses deux bras contre les impies qui voulaient la lui arracher, et déclara qu'elle mourrait, comme le jeune saint Tarsicius, plutôt que de livrer ce pain sacré aux chiens.

L'enfer ayant échoué avec le protestantisme, déchaîna une seconde tempête, la tempête des pays latins, qui, s'étendant d'abord sur la France devait forcer les cols des Alpes et les pertuis des Pyrénées, abolir partout d'abord la communion fréquente, puis toute communion, et enfin, dévaster, avec les tabernacles et les églises, la foi dans les cœurs. Le jansénisme, ce fut donc encore la guerre à l'hostie comme le protestantisme, mais ce fut la guerre hypocrite. Il ne fallait pas heurter de front la foi de la France, il fallait la tourner. Ce fut la trahison qui simule l'amitié et donne le baiser pour mieux frapper au cœur. Au lieu de brûler l'hostie, il faisait la génuflexion devant elle, la prenait d'une main gantée de respect, l'enfermait dans le tabernacle comme dans une prison et faisait la faction autour d'elle pour empêcher les fidèles

de venir recevoir ou enlever leur Dieu. Garde-chiourme en surplis, Tartufe déguisé en Père de l'Église, il prétendait ainsi faire respecter le Saint Sacrement. Jamais le monde n'avait vu, et peut-être ne reverra une hypocrisie aussi gigantesque. Des critiques ont prétendu que Molière avait voulu peindre le jansénisme dans la comédie du *Tartufe*. S'il en est ainsi; il a fait preuve d'une grande clairvoyance psychologique, et c'est un trait de génie qu'il faut ajouter à ceux qui ont fait sa gloire. Quoi qu'il en soit, le jansénisme a trop bien mérité le compliment que lui fit un jour Satan lorsqu'il dit par la bouche d'un possédé : « Entre toutes les hérésies, le jansénisme est mon chef-d'œuvre. »

Mais le Christ ne consentit pas à se laisser enfermer pour toujours dans son tabernacle. On en avait fait une prison, ou plutôt un tombeau. Il en brisa les portes comme jadis il avait soulevé la pierre du sépulcre ; il parut au seuil, secouant ses chaînes et montrant son Cœur au monde. « O hommes, disait-il, parlez de ma sainteté et de ma justice, oui ; mais n'oubliez pas mon amour, ne l'emprisonnez pas, ne l'étouffez pas. Le voici qui éclate et veut se répandre au dehors. Voici mon Cœur qui vous a tant aimés. Il a soif d'être honoré et reçu par vous dans le divin

sacrement. » Ainsi, messieurs, le Sacré-Cœur ce fut la réponse de Jésus au jansénisme. Ce fut la vengeance de l'Eucharistie, vengeance de l'amour qui, comprimé et combattu dans l'effusion de ses bienfaits, brise toute entrave et se donne lui-même tout entier avec une fougue divine.

Nous voyons en effet que la grande marque d'amour que demande le Sacré-Cœur, c'est la communion fréquente et fervente. Les apôtres qu'il choisit pour répandre sa dévotion sont en même temps les apôtres de la communion.

Au premier rang brille l'humble Marguerite-Marie, dont les admirables écrits se résument dans ces deux idées : « Aimez le Sacré-Cœur de Jésus. — Cherchez-le dans la sainte communion. »

Le P. de la Colombière, nommément désigné par Jésus-Christ pour propager la nouvelle dévotion, fait d'admirables discours sur l'Eucharistie, où il recommande chaleureusement la communion fréquente, réfute les sophismes du jansénisme, et défend avec énergie ceux qui s'approchent chaque semaine de l'Eucharistie.

Saint Léonard de Port-Maurice, le grand missionnaire populaire de l'Italie au dix-huitième siècle, finit ses magnifiques missions par une

exhortation entraînante où il supplie tous les fidèles de s'approcher de la sainte table tous les huit jours[1].

Saint Alphonse de Liguori proclame qu'il ne connaît pas de meilleur remède pour guérir des habitudes du péché, que la communion fréquente, et il écrit un jour cette phrase si glorieuse pour l'Eucharistie : « On voit par expérience que ceux qui communient *tous les huit jours* ne tombent jamais ou presque jamais dans le péché mortel. »

C'est ainsi, messieurs, que, grâce à la résistance infatigable de l'Église, grâce au secours providentiel que lui apporta la dévotion au Sacré-Cœur, grâce aux enseignements si précis et si lumineux des apôtres de l'Eucharistie, le jansénisme fut enfin écrasé. La France, dont le fort tempérament n'avait pu s'assimiler le protestantisme, rejeta également le jansénisme, et ce n'est pas là un des moindres indices de sa vitalité aux yeux des penseurs. Le jansénisme était d'une habileté infernale, il attaquait hypocritement notre pays par ses bons côtés, par la foi et le respect, tandis que le voltairianisme l'attaquait par l'incrédulité et le sarcasme. Humainement, la reli-

1. Voir cette exhortation en appendice n° 13.

gion de la France devait succomber. Elle sortit au contraire de la tourmente, blessée, mais non mourante, et le monde s'étonna de voir comment, dès le commencement de ce siècle, elle revint rapidement à la santé. Et l'on disait, et l'on a souvent répété depuis en Allemagne : « La meilleure preuve de l'immortalité de la France, c'est qu'elle n'est pas morte du jansénisme. »

*
* *

En ce siècle, bien que le monstre fût mort, il a fallu de patients efforts pour réparer les ravages qu'il avait causés et qu'avait accrus l'esprit de Voltaire et de la Révolution. Mais Dieu suscita des hommes qui défendirent et firent aimer l'Eucharistie. Les ouvrages qui traitent de ses bienfaits, les œuvres et les confréries en son honneur, se sont multipliés. L'Esprit-Saint semble avoir orienté de ce côté la vigilance de l'Église. Des voix de plus en plus nombreuses crient aux âmes fatiguées : « Allez à l'autel, prenez et mangez le pain de vie, c'est lui qui vous rendra la force et la joie que vous avez perdues. » Elles crient aux peuples : « Au milieu des effroyables secousses qui menacent périodiquement de vous anéantir, si vous voulez du calme, de la paix, de l'équilibre, allez à l'hostie, c'est

elle qui sauvera les sociétés. Communiez avec ferveur et communiez souvent. »

Quelques jours après la révolution de Février, en 1848, des hommes d'État, des publicistes, des académiciens, allèrent trouver le vénéré curé de Notre-Dame-des-Victoires, M. Desgenettes, et lui demandèrent s'il ne connaissait pas un moyen pratique, populaire, d'arrêter le flot montant de l'anarchie qui avait failli emporter toutes les institutions sociales. L'homme de Dieu, après s'être recueilli un instant, arrêta sur ces représentants d'une société toujours tremblante, parce qu'elle est toujours coupable, un regard plein de compassion, et il leur dit simplement, mais avec une incroyable autorité: « Messieurs, communiez et faites communier tous les huit jours. »

Parmi ces graves personnages, plusieurs vraisemblablement durent réprimer un sourire. Ils s'étaient sans doute attendu à ce que cet homme influent et célèbre leur proposât des réformes économiques et financières, des institutions de prévoyance et de charité, des conférences scientifiques, philosophiques et religieuses pour éclairer, moraliser, élever l'âme populaire. Ils auraient compris tout cela. Mais la communion! moyen suranné! mysticisme de

couvent ! évidemment le saint homme retardait de plusieurs siècles. Eh bien, non, messieurs, c'était lui qui avait raison. Sans doute, les réformes économiques sont excellentes, nécessaires mêmes, mais elles ne suffisent pas. Si on s'en tient là, rien n'est fait. Au contraire, M. Desgenettes allait au plus pressé, au cœur même de la question sociale, en indiquant l'Eucharistie comme le premier remède au mal présent. En effet, ainsi que nous le verrons demain, la cause de tout le mal, c'est l'égoïsme ; seule la religion peut diminuer l'égoïsme. Or, le cœur de la religion, c'est l'Eucharistie. C'est le grand moyen, c'est celui qui rend les autres applicables et efficaces. Le salut par l'hostie : tel est le plan divin pour les sociétés comme pour les individus : *Salutaris hostia.*

Mgr de Ségur, de pieuse et vénérée mémoire, a consacré sa vie à promouvoir la dévotion à la sainte Eucharistie. Il recommandait à toutes les âmes généreuses la communion fréquente, c'est-à-dire plusieurs fois la semaine ; mais, pour la masse des fidèles, il voulait la communion du dimanche. *La communion de chaque semaine*, a-t-il écrit, *est la communion ordinaire des bons chrétiens*[1].

1. Mgr de Ségur a beaucoup et bien écrit sur la sainte

Telle était aussi l'opinion du saint curé d'Ars. Il invitait son peuple à se nourrir tous les huit jours du pain de vie ; et, nous avons de lui, un touchant sermon où il exhortait ses paroissiens à ne jamais manquer le *bon repas du dimanche*[1].

Le souverain pontife Pie IX montra toujours le plus grand zèle pour le culte de l'Eucharistie, et tout particulièrement pour la dévotion de la communion fréquente. Lorsque Mgr de Ségur eut composé son opuscule sur la *Très Sainte*

Eucharistie. Nous recommandons particulièrement deux de ses opuscules, la *Très Sainte Communion* et *Tous les huit jours*, arrivés l'un à sa 141e édition, et l'autre à la 37e. (Chez Tolra, Paris, rue d'Assas, 28. Prix : 30 centimes *franco* pour le premier, et 20 centimes *franco* pour le second. Remises par nombres.) Dans la *Très Sainte Communion*, l'auteur réfute les principales objections derrière lesquelles les chrétiens négligents s'abritent pour excuser la rareté de leurs communions. Dans *Tous les huit jours*, il montre par des arguments pressants, l'utilité de la communion hebdomadaire. C'est la thèse même développée dans le présent volume. Les chrétiens généreux, les apôtres de la communion dominicale, que nous voudrions susciter partout, ne se contenteront pas de lire ces petits traités si pieux, si populaires et d'un prix si minime : ils voudront les répandre pour l'amour de la sainte Eucharistie. Nous connaissons plusieurs prêtres qui en ont toujours un certain nombre d'exemplaires et qui, à l'exemple de Pie IX, aiment à les distribuer à leurs amis ou pénitents.

1. Voir ce sermon en appendice n° 14.

Communion, le pape ne se contenta pas de le bénir, il en faisait lui-même la propagande et aimait à l'offrir en souvenir à ses visiteurs.[1]

Aussi l'on peut affirmer que la pratique de la communion a fait de continuels progrès parmi nous, en ce siècle.

Ils étaient rares au temps du premier Empire,

1. En 1861, le dimanche de la Quinquagésime, Pie IX, ayant réuni, suivant l'usage, dans la salle du Trône, au Vatican, les curés de Rome et les prédicateurs de la station du Carême, leur montra des piles d'opuscules, placées sur une table près de lui, et leur dit : « Vous vous étonnez de voir ici cette quantité de brochures. C'est un petit livre sur la *Communion fréquente*, qui a déjà fait beaucoup de bien. Chose curieuse ! ajouta-t-il malignement, il nous vient de France, où, je le répète, il a déjà fait beaucoup de bien. On devrait le donner à tous les enfants quand ils font leur première communion. Tous les curés devraient l'avoir, parce qu'il contient les véritables règles de la sainte Communion, telles que les enseigne le concile de Trente, et telles que je veux qu'elles soient exposées et pratiquées ». Et pendant plus d'un quart d'heure, Pie IX, résumant avec une éloquence vraiment apostolique les avantages de la fréquente communion, recommanda aux curés et aux prédicateurs d'y insister particulièrement pendant le Carême. Puis, de sa propre main, il remit à chacun des prêtres présents quelques exemplaires de l'opuscule, et ordonna que les autres, au nombre de six mille, qu'il avait fait imprimer à ses frais, fussent distribués dans les différentes paroisses de Rome. Cet opuscule était la *Très Sainte Communion* de Mgr de Ségur, publiée l'année précédente, en 1860. (Extrait de *Tous les huit jours* de Mgr de Ségur.)

de la Restauration et de la monarchie de Juillet, les hommes qui s'approchaient de la sainte table. La profanation de la sainte hostie était alors un jeu ordinaire dans les lycées. Un peu plus tard, un amiral déclarait péremptoirement au jeune lieutenant de vaisseau Marceau qu'il n'était plus dans nos mœurs qu'un officier communiât. Grâce à Dieu, les temps sont changés. Il est maintenant dans nos mœurs qu'un officier communie, et ce n'est pas une des moindres gloires d'une marine et d'une armée qui en ont tant d'autres. Il est dans nos mœurs que des centaines ou des milliers d'hommes s'approchent ensemble de la sainte table à certaines grandes solennités, et se réunissent au pied de l'autel dans de splendides pèlerinages.

Malheureusement, il n'est pas encore dans nos mœurs que le peuple chrétien, pris dans son ensemble, communie tous les huit jours. C'EST UNE ÉLITE QUE L'ON VOIT RECEVOIR NOTRE-SEIGNEUR LES DIMANCHES ORDINAIRES : CE DEVRAIT ÊTRE LA FOULE. Telle est en effet la conclusion qui ressort de tous les témoignages que je vous ai apportés : vous y avez vu que l'Église maintient toujours la communion très fréquente et quotidienne comme l'idéal suprême, mais que dans la pratique ses vœux seraient comblés si la masse du peuple, si

ces pauvres gens, ouvriers, paysans, commerçants et industriels, hommes d'affaires, soldats, savants, politiques, qui se traînent languissamment dans le péché, venaient chercher *chaque semaine* la vie de l'âme à sa source la plus abondante.

VII

Objections [1]

Cette étude serait incomplète si je ne tâchais de répondre aux principales objections que les fidèles opposent à la fréquente communion. L'une de celles qui reviennent le plus souvent est tirée du respect que mérite l'Eucharistie. *Non sum dignus !* Je ne suis pas digne ! s'écrient-ils ; je suis trop imparfait, orgueilleux, sensuel. Or, saint Paul menace des châtiments les plus terribles ceux qui s'approchent indignement de ce redoutable mystère.

Non sum dignus! Je ne suis pas digne! Il règne, messieurs, une regrettable confusion sur ce mot. Quelle est donc la sainteté qui est ici requise comme une condition nécessaire?

1. Le précieux opuscule de Mgr de Ségur sur la *Très Sainte Communion*, est composé de quinze chapitres, dont chacun est la réfutation d'une des objections les plus courantes contre la fréquente communion.

On peut distinguer trois sortes de dignités en cette matière.

Il est d'abord une dignité absolue et qui suppose l'égalité. On est absolument digne de recevoir un personnage quand on est son égal par la nature, la condition, l'intelligence, la vertu. Mais il est clair que ce n'est pas cette dignité qui nous est demandée. Ni les anges, ni les saints, ni la Vierge Marie elle-même ne la possèdent : seul un Dieu est digne d'un Dieu ; et il n'y eut jamais qu'une seule communion qui, à cet égard, n'ait pas été indigne, ce fut celle que Jésus se donna à lui-même dans la dernière Cène.

Il est une autre dignité qui est constituée par la sainteté. Certes, s'il est des hommes qui aient le droit de s'approcher de Notre-Seigneur et de le recevoir, ce sont les saints, ces spécimens les plus splendides de l'humanité. Mais c'est là une dignité qui ne saurait être requise, sans quoi la plupart des hommes qui n'ont pas l'héroïsme de la sainteté seraient excommuniés. Notre-Seigneur n'aurait pu dire à ses apôtres : « *Accipite et manducate* : Prenez et mangez » ; car ses apôtres n'étaient pas des saints, et il les aurait ainsi moralement forcés à faire une communion indigne. Non, les sacrements sont pour

les hommes, donc pour les pécheurs; et l'Eucharistie, qui est un pain, ne peut être l'aliment de ces seuls privilégiés que sont les saints.

Enfin il est une troisième dignité : celle que nous confère la grâce sanctifiante. La grâce efface en nous la souillure du péché, si elle l'y trouve; elle nous rend participants de la nature divine; elle nous fait entrer dans la famille de Dieu. Dieu ne peut demander moins aux mortels, sans quoi il se profanerait lui-même en se donnant aux impurs. Mais il ne peut demander plus, sans quoi il aurait institué un sacrement qui ne serait pas pour les hommes. Quiconque a la grâce reste sans doute indigne de recevoir l'Eucharistie à plusieurs titres, il peut et il doit continuer à se frapper la poitrine en disant : *Non sum dignus !* Je suis indigne par mon néant, je suis indigne par mes imperfections présentes, je suis indigne par mes iniquités passées. Mais il est cependant exempt de la seule indignité qui soit prohibée, la seule que saint Paul menace de la colère divine, c'est-à-dire celle du péché mortel actuel. Il a la dignité essentielle. Théologiquement parlant, il est purement et simplement *dignus*, digne. Il est même saint, car la grâce qui est en lui est la grâce sanctifiante. Il

porte la robe nuptiale nécessaire pour pouvoir entrer sans sacrilège dans la salle du festin. « Avec cette pureté, disait saint Chrysostome, approchez-vous toujours de la sainte table, et, sans elle, jamais. »

Aussi, au chrétien, teinté de jansénisme, qui viendrait me répéter : Je ne puis, je n'ose communier tous les huit jours, parce que je n'en suis pas digne, *non sum dignus*, je répondrais : Que voulez-vous dire, mon frère? Voulez-vous dire que vous n'êtes pas l'égal de Dieu ou que vous n'êtes pas un saint? C'est entendu; mais aussi bien n'est-ce point une condition nécessaire pour communier avec avantage. Voulez-vous dire que vous êtes en état de péché mortel? Eh bien, alors, purifiez-vous dans le bain de la pénitence, puis allez manger le pain de vie : ce sera le meilleur préservatif pour vous empêcher de retomber. Voulez-vous dire que votre âme est criblée de péchés véniels et d'imperfections? Eh bien, purifiez-vous de ces fautes comme des fautes plus graves, par le repentir et la pénitence; le sacrement de pénitence n'est même pas nécessaire, si vous n'avez pas de péché grave : allez-y cependant non en esprit de scrupule, mais en esprit d'amour pour offrir à votre Dieu un cœur tout resplendissant

de pureté[1]; promettez-lui de faire les plus sérieux efforts pour vous amender : un si grand bienfait en vaut bien la peine. Après cela, ou avec cela, allez communier tous les huit jours. Toute communion préparée avec une bonne volonté sincère et généreuse produit une force merveilleuse dans l'âme : peu à peu, ces fautes vénielles diminueront, et avec elles votre dernière excuse tombera.

L'erreur des chrétiens que je réfute ici est celle des jansénistes : elle consiste à regarder la communion comme une récompense et non comme un remède, la sainteté comme sa condition et non comme son fruit. Ils ressemblent, en se tenant éloignés de l'autel, à des hommes qui diraient : « J'attends d'être guéri pour appeler le médecin », ou encore : « J'attends d'avoir chaud pour m'approcher du feu, et jusque-là je reste les pieds dans la neige. »

Cette disposition essentielle, l'absence de tout péché mortel, suffit aussi bien pour la communion hebdomadaire que pour la communion pascale. Molina le Chartreux dit avec beaucoup de raison : « La même disposition qui suffit pour communier une fois l'an suffit aussi pour

1. Voir, appendice n° 15, la Confession préparatoire à la communion fréquente.

communier tous les dimanches, pourvu que l'homme veuille bien se disposer. »

D'ailleurs, messieurs, si le respect et l'humilité exigeaient, comme le prétendent les disciples de Jansénius, que l'homme s'éloigne de l'Eucharistie tant qu'il se sent faible et misérable, et qu'il attende d'être un saint pour s'en approcher, il arrivera ceci de très bizarre et de monstrueux : c'est que les saints seront les hommes du monde les plus éloignés de ce divin sacrement, ou bien les hommes du monde les plus présomptueux. En effet, ou bien ils entendront l'humilité au sens janséniste, et alors comme ils sont très humbles, comme ils déplorent toujours leurs péchés, ils s'abstiendront à jamais du pain de vie; ou bien, entraînés par les promesses du Christ, ils ne s'en abstiendront pas, mais alors ils se proclameront par là même les meilleurs et les plus parfaits des hommes, ce qui est d'un intolérable orgueil[1].

*
* *

Autre objection. Certaines personnes craignent de s'habituer à l'Eucharistie et prétendent

1. Voir, appendice n° 16, les Précurseurs du jansénisme au cinquième siècle, et comment Cassien réfutait leurs sophismes.

que, lorsqu'elles communient souvent, elles n'ont que peu de dévotion, tandis qu'elles éprouvent une grande ferveur sensible, quand elles viennent à la sainte table après un long intervalle.

Je pourrais d'abord contester que ce soit le cas ordinaire. Un grand nombre d'âmes, en effet, constatent que plus leurs communions sont rares, plus elles sont froides et sèches. Je pourrais aussi demander si ce refroidissement et cette sécheresse du cœur viennent bien de ce que l'on communie souvent, ou si elles ne viennent pas plutôt de ce que l'on communie sans préparation et sans désir sincère d'en profiter. Il est vrai que l'accoutumance nous dégoûte de bien des choses; mais la grâce est plus forte que l'accoutumance, et quand Dieu voit nos efforts sérieux, il peut, s'il le juge utile à notre âme, nous faire trouver dans l'aliment divin ce goût varié et délicieux qu'il avait mis dans la manne du désert : *panem de cœlo omne delectamentum in se habentem.*

Enfin, en admettant qu'un accroissement de ferveur sensible suit les longues abstinences eucharistiques, l'avantage qui en découle ne compenserait pas les grâces dont nous nous priverions. Cette ferveur sensible n'est pas le

but et le fruit de la communion. C'est, je puis bien me servir de cette comparaison, un assaisonnement humain destiné à nous faire aimer une nourriture divine ; mais ce que nous devons chercher, le fruit substantiel, c'est un accroissement de vie et de force spirituelles qui ne dépend nullement de la consolation sensible.

« Lorsqu'un homme venant du dehors par un froid glacial entre dans un appartement bien chaud, il ressent une impression de chaleur et de bien-être que n'éprouvent pas ceux qui y sont depuis longtemps. Celui qui mange, après trois jours de jeûne, un morceau de pain noir, lui trouve un goût exquis. Cependant le plaisir qui suit ces brusques passages de la disette à l'abondance ou du froid à la chaleur ne valent pas le bien-être insensible, mais profond qui résulte d'un régime normal[1]. »

*
* *

Troisième objection. On dit encore : Mais il y a tant de personnes qui communient fréquemment et qui n'en deviennent pas meilleures. Elles n'en continuent pas moins à déchirer la

1. *Le Confesseur de l'enfance*, P. Cros, p. 320. Paris, Vic, 1877. — Voir, appendice n° 17, la Familiarité et la routine dans la communion.

réputation de leur prochain, à se montrer hautaines et vindicatives. En face de ces résultats si médiocres, ne peut-on pas se demander si la communion a vraiment cette merveilleuse efficacité qu'on lui attribue?

Je réponds d'abord que, même en admettant la vérité de ces critiques, il ne s'ensuit nullement que la communion soit inutile pour ces mêmes personnes. Savez-vous si en s'éloignant de la sainte table, elles ne deviendraient pas dix fois pires ? Savez-vous si la communion ne les a pas empêchées à certaines heures de vous nuire et ne les a pas décidées à vous pardonner, à vous défendre, à vous servir peut-être à votre insu ? Savez-vous si elle ne les a pas retenues sur la pente du vice où leurs passions les auraient entraînées, et n'a pas épargné au monde bien des scandales et bien des malheurs ? « Je dis, s'écriait le V. P. de la Colombière, que ceux qui communient tous les huit jours, sans pourtant devenir plus vertueux, perdraient ce qu'ils ont de vertu s'ils communiaient plus rarement[1]... »

En second lieu, n'est-ce pas un vilain sentiment de jalousie ou d'amour-propre blessé qui vous rend ainsi sévères envers ceux dont la

1. Voir, appendice n° 18, ce passage entier du Vén. P. de la Colombière.

dévotion à l'Eucharistie condamne votre indifférence envers ce sacrement? Et pour quelques taches qui vous offusquent en eux, ne les chargez-vous pas injustement? « Si je voulais les justifier, s'écriait Bridaine, je vous dirais que pour quelques défauts que vous apercevez en eux et que vous exagérez, ils ont mille vertus que vous ne remarquez pas ou que vous vous efforcez avec malice de diminuer. Car, il faut l'avouer, les gens du monde commettent généralement cette horrible injustice : une imperfection, d'après eux, est un crime dans les personnes qui font usage des sacrements; mille vertus sont des riens ou des apparences trompeuses. Je vous dirais ce que Jésus-Christ disait aux hypocrites : « Vous voyez une paille dans l'œil de votre prochain et vous lui reprochez de légères faiblesses, et vous ne voyez pas la poutre dans votre œil, vous ne vous rendez pas compte de vos crimes énormes et de votre monstrueux libertinage[1]. »

*
* *

Ces réserves faites, je dois bien reconnaître cependant qu'il y a des personnes qui font peu d'honneur à l'auguste sacrement qu'elles reçoi-

1. Bridaine. Sermon xxv.

vent et qui continuent à traîner une vie languissante et coupable tout en allant souvent à la source de toute vertu. C'est là un fait indéniable. Mais il ne prouve qu'une chose que nous savions déjà et que nous répétons toujours : C'est que la fréquence matérielle dans la réception des sacrements ne suffit pas à nous sanctifier : il ne prouve nullement que l'Eucharistie soit en elle-même inefficace. Le mal vient de ce que nous neutralisons son influence bienfaisante par notre malice.

Sans doute, il suffit que l'âme soit en état de grâce pour que Notre-Seigneur produise en elle par la seule vertu de sa visite eucharistique, *ex opere operato*, une augmentation de grâce sanctifiante. A ne considérer que ce fait, il est donc vrai de dire qu'il n'y a pas de communion nulle, il n'y a que des communions sacrilèges ou salutaires : sacrilèges, si l'on est en péché mortel; salutaires, si l'on est en état de grâce. Néanmoins, lorsqu'on apporte à la réception des sacrements, comme certains chrétiens, une incroyable légèreté, un cœur rempli de sensualité et d'amour-propre, délibérément attaché au péché véniel et à mille frivolités, voici ce qui arrive : on reçoit bien de Notre-Seigneur une grâce, un bienfait, mais on l'offense au même

moment : on lui répond par une irrévérence, une ingratitude. Par là, on mérite un châtiment, on s'habitue à résister à l'Esprit-Saint, on endurcit son cœur, on met un obstacle à l'effusion de la grâce sanctifiante et des grâces actuelles dont le Christ avait le dessein de nous combler. S'il y a un gain provenant de la libéralité du Sauveur, il y a une perte provenant de notre malice. Je ne dis pas que le gain et la perte portent sur le même point : car la grâce sanctifiante dont nous enrichit Notre-Seigneur ne peut jamais diminuer; elle se perd totalement par le péché mortel, mais le péché véniel ne l'amoindrit pas. En réalité, il y a gain sur un point et perte sur un autre, mais dans le même sujet. Notre âme va au divin Maître qui lui donne un peu de sa force; mais en y allant, elle se blesse au milieu des épines du péché, elle y perd en quelque sorte son sang, sa vigueur, son habitude acquise de résister au mal. Tantôt, le gain dépasse la perte; tantôt, il lui est égal; tantôt, il lui est inférieur. Dans ce dernier cas, l'âme, au lieu de profiter de ses communions, se rend plus coupable, s'appauvrit et s'affaiblit de ce qui devrait la fortifier et l'enrichir[1].

1. « Il faut remarquer que la communion fréquente (faite en état de grâce), si elle va de pair avec une tiédeur crois-

Ce dernier point est très grave, messieurs : n'oubliez pas qu'une seule communion bien préparée et reçue avec de grands sentiments de foi et de piété, est plus fructueuse pour l'âme que cent communions faites avec légèreté et négligence. N'allez pas en conclure cependant qu'il vaut mieux communier rarement pour s'y mieux disposer. Loin de là : dans tous les cas, il faut un effort de la volonté, il faut de la générosité, pour se bien préparer à ce grand sacrement; mais, toutes choses égales d'ailleurs, il est plus facile d'avoir ces dispositions, quand on va souvent à la sainte table que lorsqu'on s'en approche rarement ; car une communion bien faite est une excellente préparation à la communion suivante. Aussi, messieurs, ce que nous vous demandons, ce n'est ni un grand nombre de communions tièdes, ni un petit

sante et une vie mondaine, *peut causer un grand dommage à l'âme :* soit parce que l'habitude diminue et détruit presque le respect dû au sacrement ; soit parce que *l'accroissement de grâce habituelle, quel qu'il soit, que l'on reçoit dans de telles conditions, ne compense pas les pertes qu'éprouve l'âme* en se confirmant ainsi dans la tiédeur, et en se rendant de plus en plus incapable de recueillir les fruits de la communion ; soit enfin parce que les péchés véniels commis par négligence dans la réception de l'Eucharistie sont par eux-mêmes un grand mal. » (R. P. L. Billot, S. J. *De Ecclesiæ Sacramentis*. Quæst. LXXX, § 4.)

nombre de communions ferventes : ce que nous vous demandons, au nom de l'amour de Notre-Seigneur et dans l'intérêt de vos âmes, c'est un grand nombre de communions bien préparées et bien faites : l'idéal pour l'Église, c'est la *communion fréquente et fervente*, ne l'oubliez jamais.

A défaut de ferveur, apportez du moins une sérieuse bonne volonté à vous préparer, un grand désir de profiter des grâces que Dieu vous apporte. En effet, outre cette augmentation de grâce sanctifiante qu'il nous accorde toujours gratuitement dans l'Eucharistie par sa seule vertu (*ex opere operato*) et indépendamment de nos mérites, il y a un surcroît de grâce qu'il y ajoute, si nous sommes bien disposés, et qu'il proportionne à nos bonnes dispositions (*ex opere operantis*). Préparez-vous à la plus sainte de toutes les actions par des prières, des sacrifices, par des sentiments profonds de foi, d'humilité, de contrition et d'amour. Oh! alors, Notre-Seigneur ne mettra plus de bornes à sa libéralité. « Dilate l'abîme de ton cœur, nous dit-il, et je le remplirai : *Dilata os tuum et implebo illud.* » Pourquoi, placés près d'un trésor inépuisable, vous contentez-vous d'y prendre de quoi ne pas mourir de faim et

n'y puisez-vous pas à pleines mains ? Pourquoi, penchés sur le bord des eaux vives, vous contentez-vous d'y tremper le bout des lèvres et n'y buvez-vous pas à longs traits? Pourquoi, lorsqu'un Dieu vient à vous, remuant ciel et terre et bouleversant toutes les lois du monde, ne faites-vous pas quelques efforts et quelques sacrifices pour aller à sa rencontre ?

Allez donc, ô vous tous qui avez du cœur, allez à Jésus qui vous appelle. Vous venez de voir que plus vous le recevrez souvent et avec ferveur, plus il sera heureux et plus il sera généreux à votre égard; mais que, la perfection étant impossible ici-bas, son vœu le plus cher serait comblé si la masse des fidèles le recevait tous les huit jours.

En conséquence, chrétiens, qui en venant à ce Congrès avez voulu honorer l'Eucharistie, faites cette promesse et emportez d'ici cette résolution dans vos cœurs : De communier au moins une fois chaque semaine et de travailler à répandre cette pratique autour de vous. Encore une fois, ce n'est pas un précepte que l'Église vous impose; mais c'est une marque d'amour que votre cœur doit être heureux d'offrir au Sauveur. La messe du dimanche n'aura pour vous tous ses effets que si vous la complétez et

l'achevez en quelque sorte en recevant le corps de la céleste Victime. Il faut que le dimanche devienne le jour de LA COMMUNION UNIVERSELLE, comme il est le jour de LA MESSE UNIVERSELLE.

*
* *

Dimanche, jour du repos! L'humanité ne peut marcher longtemps : au bout de huit jours, elle est épuisée; elle a besoin d'une halte; elle la trouve à la table sainte.

Dimanche, jour du pain! C'était le nom que lui donnait saint Chrysostome. L'humanité ne peut travailler longtemps : au bout de huit jours, elle doit réparer ses forces. Or, voici le pain de vie, le pain merveilleux qui donne la vie et la vigueur au monde.

Dimanche, jour du soleil! C'était le nom que lui donnaient les païens et que les saints Pères n'ont pas craint d'adopter. L'humanité ne peut vivre sans lumière. Le soleil des corps reparaît chaque matin sur l'horizon. Le soleil des âmes, c'est l'hostie. Ah! que le cher astre adoré resplendisse au moins tous les huit jours à l'horizon de la vie chrétienne, qu'il jette son sourire dans la clarté des aubes dominicales, et que sa traînée lumineuse s'étende sur les jours suivants dans le doux crépuscule de l'action de grâces!

Dimanche, jour d'exultation! L'humanité ne peut se passer de joie. Or, l'Eucharistie soutient notre âme défaillante, et le sang de Jésus l'enivre d'une sainte allégresse. Les premiers chrétiens tressaillaient de bonheur en communiant : *Sumebant cibum cum exultatione.*

Repos, force, nourriture, lumière, joie de l'âme, voilà, ô sainte hostie, ce que vous apportez au peuple qui vous reçoit chaque dimanche dans la simplicité de son cœur!

Hostie d'amour, partout où s'épanouit la vertu, où rayonne la charité, où l'âme s'élève, partout où la terre devient meilleure et plus semblable au ciel, je vous aperçois et je reconnais votre action salutaire.

Hostie d'amour, je vous vois au milieu des tempêtes sanglantes des persécutions. C'est vous qui animez les premiers chrétiens. C'est au *Dominicum*, au sacrifice et au banquet du dimanche, qu'ils puisent leur force, et c'est pour le *Dominicum* qu'ils meurent!

Hostie d'amour, je vous vois dans le désert que vous transfigurez. Les vieux anachorètes sont bien seuls dans leurs grottes silencieuses, où n'arrive que le hurlement des fauves ; mais, le dimanche, vous les visitez, vous ensoleillez leur retraite. Et partout où l'on rencontre, à

travers les grands sables arides, des oasis d'âmes, pleines du murmure et du parfum des psaumes, toutes trempées de poésie et de larmes d'amour, on est sûr que vous êtes au centre, répandant la fraicheur et la vie, faisant fleurir la solitude.

Hostie d'amour, c'est en vain que le monde et l'enfer vous attaquent, que le protestantisme et le jansénisme veulent vous écraser, l'un de son mépris et l'autre de son respect hypocrite; vous défendez le peuple qui vous adore et il vous défend à son tour. Chaque semaine, il vous prend sur son cœur; c'est en vain qu'on veut vous arracher à lui : il est prêt à mourir pour garder son trésor.

Hostie d'amour, ce sont nos passions surtout, notre paresse, notre respect humain, notre sensualité qui, aujourd'hui, veulent vous arracher à nous. Eh bien! nous le jurons, nous vous garderons nos cœurs; nous mourrons comme le jeune Tarcisius, plutôt que de vous abandonner; et, chaque dimanche au moins, nous aurons le bonheur et l'honneur de nous agenouiller à la table sainte pour vous y recevoir avec respect.

Amen.

TROISIÈME SERMON

LA COMMUNION DES HOMMES

ÉMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

C'est une opinion malheureusement trop répandue, même parmi les chrétiens, que la communion fréquente est une pratique essentiellement féminine et qui n'est pas faite pour les hommes. Natures sentimentales et rêveuses, cœurs tendres et avides de surnaturel, les femmes trouvent dans cette union sacramentelle avec leur Dieu une consolation, une force dont il serait impie et cruel de vouloir les priver. La dévotion eucharistique est un luxe spirituel qu'il faut leur permettre, une parure mystique dont elles ont besoin comme elles ont besoin d'autres parures, mais qu'il ne convient pas aux hommes de jeter sur la sévérité de leur religion. Pour eux, il leur suffit, s'ils ont la foi, de s'approcher de la sainte table une ou deux fois par an ; le reste du temps, ils se contentent d'adorer Dieu en esprit et en vérité.

Or c'est là un préjugé des plus funestes. Je

pourrais vous rappeler que les hommes, vivant plus au dehors, plus libres, plus indépendants, plus souvent en contact avec le mal, sont exposés à des occasions dangereuses que la jeune fille ne rencontre pas sous l'aile maternelle, ni la femme au sanctuaire de son foyer, et que, par suite, ils ont au moins aussi besoin qu'elles de recourir à l'Eucharistie, source de toute vertu. Mais je préfère vous apporter des raisons plus générales tirées du rôle de l'homme dans la société.

Je dis d'abord que puisque les hommes créent le péril social par leurs passions, c'est à eux de le conjurer par leur sagesse et leurs vertus. Or, ils ne trouveront que dans l'Eucharistie le remède à opposer au mal qui ronge les sociétés.

En second lieu, les peuples doivent à Notre-Seigneur, et, par suite, à l'Eucharistie, forme tangible sous laquelle il se présente à eux, un culte public, social, officiel. Or, les hommes seuls ont qualité pour donner ce caractère et cette ampleur à leurs actes, puisque ce sont eux qui représentent, dirigent et gouvernent les sociétés.

Enfin, pour faire face à leurs devoirs spéciaux dans le monde, les hommes ont besoin

d'une force de volonté, d'une virilité de caractère que rien n'abatte, surtout à l'époque de lutte que nous traversons. Or, cette virilité, cette force, ils ne la puiseront que dans la fréquentation des sacrements.

Telle est la triple pensée que je me propose de vous exposer.

Dans la parole de M. Desgenettes que je vous citais hier : « Communiez, messieurs, et faites communier tous les huit jours », il y a deux choses : une exhortation générale à la communion hebdomadaire, dont nous avons suffisamment parlé, et une exhortation spéciale à la communion des hommes sur laquelle j'insiste aujourd'hui. C'était, en effet, à des hommes de la classe dirigeante, inquiets des dispositions menaçantes de la classe ouvrière, que s'adressait le célèbre curé de Notre-Dame-des-Victoires. Il reconnaissait ainsi que la communion avait pour les hommes le caractère particulier d'un devoir social.

C'était aussi la pensée du curé d'Ars. Il avait fondé dans sa paroisse une confrérie du Rosaire pour les femmes et une confrérie du Saint-Sacrement pour les hommes; car, disait-il, *les hommes doivent être les premiers à rendre hommage à Jésus-Christ dans l'Eucharistie.*

Eh bien! cette thèse de deux des plus saints prêtres que Dieu ait suscités dans notre pays en ce siècle, je m'en empare, je la fais mienne et je voudrais la faire vôtre. Je voudrais la crier à tous les hommes de ce temps, avec toute la force et toute la conviction que peuvent donner à un prêtre l'amour le plus ardent d'une société malade qui périt et la certitude que là est pour elle le remède. Communiez donc, ô hommes, ô hommes de France, ô hommes du monde entier; communiez, jeunes gens et pères de famille; communiez, patrons et ouvriers, maîtres et serviteurs, agriculteurs, commerçants, soldats, magistrats, princes et chefs de peuples, vous qui êtes les bras de la société et vous qui en êtes le cerveau; communiez, non pas à Pâques seulement, mais chaque semaine; communiez, non pas isolés, mais en masse, dans de grandes et solennelles agapes, avec la foi et la ferveur que demande un si grand sacrement; et je vous affirme au nom du ciel que vous trouverez dans l'hostie le salut social que vous cherchez; vous verrez que ce ne sont pas seulement les individus, mais les sociétés, qui doivent lui chanter l'hymne de supplication et de reconnaissance : *O salutaris hostia*.

I

J'ai dit, messieurs, que c'est aux hommes d'écarter le péril social, parce que ce sont eux qui le créent : ce sont les hommes, en effet, qui font les mauvais livres et les mauvaises lois. Ce sont les hommes qui renversent les trônes et dressent les échafauds. Ce sont les hommes qui guillotinent les rois et poignardent les présidents de république. Ce sont les hommes qui élèvent les barricades et tirent les balles fratricides.

Il y eut, en 1793, des tricoteuses qui chantaient la *Carmagnole* et jonglaient avec des têtes coupées. Mais, qui avait coupé les têtes ? Les hommes.

Il y eut, en 1871, des pétroleuses, terribles à voir, quand elles se dressaient dans la lueur des incendies et des fusillades, fantômes débraillés, vraies furies révolutionnaires aux mains noires de poudre, rouges de sang, et qui achevaient à coups de talon les otages expirants. Mais, qui avait abattu les otages ? Les hommes. Qui avait intoxiqué par de sinistres harangues les malheureuses créatures et les avait jetées, bêtes malfaisantes, dans la rue ? Les hommes. Ce sont donc les hommes

qui sont les auteurs responsables de toutes les anarchies sanglantes. Ce sont eux qui sont malades et qui répandent la contagion. Ce sont eux qu'il faut guérir. Mais, pour les guérir, il faut savoir la cause et le germe de leur mal.

Le germe du mal, c'est l'égoïsme qui veut jouir. Il travaille secrètement la société, comme le virus de la rage qui s'infiltre lentement dans l'organisme sans paraître le troubler, puis, un jour, après une période d'incubation plus ou moins longue, éclate irrésistible, épouvantable. On veut jouir, jouir à tout prix, *per fas et nefas*, jouir ici-bas, parce qu'on n'est pas sûr de l'au-delà; jouir à tout instant, par toutes les puissances de son être, d'une jouissance intensive, parce que la vie est courte. Voilà le cri de la bête affolée qu'est l'homme quand il oublie ses destinées divines; voilà ce hennissement de la luxure dont parlait le prophète; c'est le cri caractéristique d'une époque où l'égoïsme est partout, en haut et en bas.

Si l'on est riche et irréligieux, on étale un luxe scandaleux; on boit à la coupe de tous les orgueils et de toutes les orgies; on danse follement comme ces fantômes décapités dont Heine a représenté la ronde macabre. Pendant ce temps, l'orage s'amoncelle et commence à

gronder au dehors. L'orage, c'est le peuple ; le peuple qui n'a rien, mais qui ne pense qu'à jouir lui aussi, quand il n'a pas d'espérances plus hautes ; le peuple, mordu au cœur par d'âpres jalousies, et qui passe, le regard farouche, les poings crispés, sous les fenêtres illuminées où voltigent les ombres des danseurs. Un jour vient enfin où il éclate, entre en rafale dans la salle où l'on s'amuse, et balaye comme des fétus de paille les jouisseurs apeurés, quand il ne les écrase pas sous les décombres de l'édifice.

Qu'arrive-t-il alors ? Pensez-vous qu'une douce aurore se lève sur le monde, comme le jour apparaît triomphant sur l'horizon lavé par les nuits d'orage ? Non, parce que l'égoïsme est toujours là. L'égoïsme arrivé oublie et méprise l'égoïsme en marche. Il avait promis le partage égal du pain et de l'or, et il s'y taille des parts léonines.

Malheur au peuple s'il murmure ! On l'écrase par une tyrannie plus atroce que celle dont il se plaignait. Mais on ne bâillonne pas longtemps la misère ; elle finit toujours par se faire entendre : elle crie ses doléances, elle mugit ses volontés ; et, un jour, l'orage éclate de nouveau plus dévastateur que jamais. Voilà notre his-

toire, éternelle comédie suivie de tragédies de plus en plus sanglantes. Les couches sociales irréligieuses, fouettées par le vent de l'anarchie, sont comme les vagues qui déferlent sur les larges plages : chacune d'elles accourt au galop, se gonfle, dresse une crête menaçante, se précipite contre celle qui la précède, la recouvre et la tue, jusqu'à ce qu'elle soit elle-même étouffée par celle qui la suit. Mais les partis ont beau se supplanter, c'est toujours un égoïsme qui tue un égoïsme, une tyrannie qui succède à une tyrannie.

*
* *

Seule, la religion peut aider l'homme à vaincre son égoïsme. Seule, par les motifs supraterrestres et les secours surhumains qu'elle lui offre, elle peut le décider à renoncer à la jouissance immédiate et à projeter ses ardentes convoitises de bonheur sur un avenir éternel. Seule, par l'amour de Dieu et des hommes qu'elle lui inspire, elle lui fait accepter le sacrifice. Or, la religion a concentré sa vertu dans l'Eucharistie. Par conséquent, ceux qui ont mis la société en péril doivent être les premiers pour la sauver à recourir au remède que Dieu a déposé dans le tabernacle. Il avait donc bien

raison, M. Desgenettes, de dire et j'ai bien le droit de vous répéter après lui : « Messieurs, messieurs, communiez et faites communier tous les huit jours ! »

O hommes, que sépare l'égoïsme, venez donc vous réunir près de l'autel ; voyez ce prêtre qui se tourne vers vous tenant d'une main le ciboire, de l'autre l'hostie et vous disant: «*Ecce Agnus Dei qui tollit peccata mundi :* Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.» Adorez l'hostie, recevez l'hostie ! Blanche et pure comme la lumière, blanche et pure comme le froment, elle apprendra à votre âme à devenir, elle aussi, blanche et pure. Elle vous dira : *Sursum corda !* Jouir n'est pas le but de la vie ! Jouir n'est pas digne de vos âmes immortelles ! Jouir n'est pas le bonheur !

Ecce Agnus Dei ! Voici l'Agneau de Dieu ! Voici l'hostie douce et aimante ! Le cœur d'un Dieu bat sous sa frêle apparence. Elle vous dit : Je suis l'amour : aimez-vous les uns les autres. Je suis le sacrifice, car je suis la victime immolée au Calvaire et sur l'autel : sacrifiez-vous les uns pour les autres.

Ecce Agnus Dei ! Voici l'Agneau de Dieu ! Voici l'hostie ! O hommes, que la richesse et la pauvreté divisent en deux camps et rejettent

aux deux pôles de la société, voici un Dieu qui peut vous réconcilier, car il a réuni en lui la richesse et la pauvreté. Il est le grand Riche et le grand Pauvre ! Il est le grand Riche, car ayant créé les cieux, il en est le propriétaire. Il est le grand Pauvre, car il a renoncé à tout par amour pour vous, et ne veut, au tabernacle, être entouré que de vos aumônes. Riches et pauvres, il est de votre monde, écoutez-le. Riches, il est votre égal. Pauvres, il est votre frère. Il vous demande de vous unir. Il le demandait pour vous à son Père dans la dernière Cène : *Unum sint !* Qu'ils soient un ! L'Eucharistie est le sacrement de l'unité. Il n'y a pas deux *Pater*, l'un plébéien et l'autre aristocratique. Il n'y a qu'un seul *Pater*, qu'on récite avant la communion, comme il n'y a qu'un Père au ciel. Il n'y a pas deux Christ : un Christ démocrate et révolutionnaire et un Christ d'ancien régime. Il n'y a qu'un seul Christ éternel, un Christ dominant, comme son Église, toutes les formes changeantes d'organisation politique et sociale, un Christ réconciliant en lui tous les hommes. Il leur répète sans se lasser : *Pax ! pax !* La paix avec vous ! La paix entre vous ! Et s'il en voit un s'approcher de lui avec des sentiments hostiles pour l'un de ses frères, il se

dresse du fond du tabernacle, et, lui montrant la porte de l'Église : « Va d'abord, lui dit-il, te réconcilier avec ton frère, tu reviendras ensuite m'offrir tes présents à l'autel. »

*
* *

Mystère d'amour, de sacrifice, de dévouement, l'Eucharistie est ainsi, de tous les mystères chrétiens, le plus apte à prêcher et à persuader l'union aux hommes. Voilà pourquoi partout où elle rayonne, le socialisme, système de haine et de guerre sociale, pâlit et finit par s'éteindre. Partout où avance l'hostie, le drapeau rouge recule. O rois et empereurs, pauvres princes qui tremblez sur vos trônes ; ô hommes d'État et économistes, que le spectre révolutionnaire réveille en sursaut, soyez donc sages, soyez intelligents ; au lieu de faire marcher devant vous les canons qui coûtent fort cher à vos peuples et qui les massacrent après les avoir ruinés, rangez-vous derrière l'homme qui dit aux foules au nom de Dieu : *Ecce Agnus Dei!* Cet homme est plus fort que le soldat. Le soldat, armé du fusil, noie les révoltes dans le sang ! Le prêtre, armé du ciboire, prévient les révoltes en semant l'amour et la paix avec les hosties dans les cœurs.

Un éminent publiciste belge[1] énonçait l'an dernier, au Congrès eucharistique de Bruxelles, cette grande vérité sous cette forme mathématique : *Les progrès du socialisme sont en raison inverse du nombre des communions pascales*. Et il citait à l'appui de son assertion les élections d'Allemagne de 1897, où, sur deux millions de suffrages obtenus par le socialisme, il y en avait à peine mille émanant d'électeurs catholiques de naissance. Au contraire, le torrent révolutionnaire, en passant à travers les provinces protestantes, privées de l'Eucharistie, y avait fait d'effroyables ravages. Il n'est qu'une digue, la digue eucharistique, qui puisse arrêter ce torrent de l'anarchie.

Notre pays catholique semble donner un démenti à cette loi. Le démenti n'est qu'apparent. Ce n'est pas en effet parmi les populations qui communient que le collectivisme fait des victimes ; celles-là ont de la tête et du cœur et ne se laissent pas séduire par les beaux parleurs du parti. C'est dans ces faubourgs de nos grandes villes, dans ces centres ouvriers, ces ateliers et ces usines où l'on est tombé plus bas que le paganisme, où la nuit de plus en plus

1. M. Verspeyen, directeur du *Bien Public* de Gand.

épaisse de passions et d'erreurs n'est jamais traversée par un rayon parti du tabernacle. Ah ! si l'*Ecce Agnus Dei* y retentissait quelquefois, comme il adoucirait ces pauvres âmes aigries et leur rendrait vite la paix avec le bon sens ! Mais non, ce que l'on y entend, c'est l'excitation à la débauche et à la révolte. Pauvres ouvriers, privés du pain de vie, en proie à des souffrances sans réconfort humain ni divin, faut-il s'étonner qu'à certains jours l'exaspération les pousse aux grands crimes collectifs décorés du nom de révolutions ? Seule l'Eucharistie pourrait leur rendre l'équilibre perdu et la force morale ! Ah ! certes, leurs excès sont dignes de réprobation ! Mais combien plus coupables ceux qui les éloignent de Dieu ; véritables affameurs du peuple, ils lui enlèvent le pain le plus nécessaire, le pain de l'âme !

On raconte que, dans la ville de Gand, la corporation des tisserands et celle des foulons, divisées par de vieilles querelles et toujours armées l'une contre l'autre, étaient un jour rassemblées sur le Marché du Vendredi. On allait en venir aux mains et s'entr'égorger ; déjà les piques et les lances s'agitaient, lorsqu'une petite clochette retentit. Toutes les têtes se lèvent. On reconnaît un prêtre qui s'avance au milieu

de la foule portant le Saint Sacrement. Et par sa seule présence, sinon par ses lèvres, il semble dire : *Ecce Agnus Dei...* Aussitôt les combattants tombent à genoux des deux côtés, et après avoir adoré le Dieu de charité, ils se relèvent et se tendent la main en signe de réconciliation.

Ah ! messieurs, ce ne sont pas seulement deux corps de métier qui menacent aujourd'hui la paix publique ; c'est la société tout entière qui est divisée en deux camps, prêts à en venir aux mains. Combien je voudrais que ma voix fût la petite clochette qui fait lever la tête au monde et l'avertît de l'approche de la sainte hostie ! Combien je voudrais persuader à tous les hommes de recevoir tous les huit jours ce sacrement de la paix qui peut seul prévenir les derniers malheurs[1].

II

Le motif du péril social à éviter par la sainte communion est tiré de nos intérêts les plus

1. La thèse développée dans ce premier point sur la vertu unitive et sociale de l'Eucharistie a fait l'objet d'un discours que j'ai prononcé en 1898, au Congrès eucharistique de Bruxelles, sous ce titre : *La Révolution sociale et l'Eucharistie.* (Paris, librairie Josse, 31, rue de Sèvres.) Je me permets d'y renvoyer le lecteur : il y trouvera des arguments que je n'ai pu répéter ici.

graves. En voici un autre qui fait appel à notre conscience.

Nous ne devons pas nous lasser, et pour ma part, je ne me lasserai jamais tant que Dieu m'accordera un souffle de vie et de voix, d'affirmer hautement le *droit social* de Jésus-Christ, c'est-à-dire le droit qu'il a d'être honoré des sociétés aussi bien que des individus. Il n'est pas seulement notre concitoyen, lui qui daigne habiter parmi nous, mais il est notre Roi. Il doit donc régner sur nous. *Oportet illum regnare*. Ce cri de saint Paul doit être notre cri de ralliement dans le désarroi où nous sommes tombés. Quels que soient nos dissentiments sur d'autres terrains, nous devons nous unir sur celui-là, dans la reconnaissance de la royauté sociale de Jésus-Christ.

Il faut qu'il règne dans nos cœurs tout d'abord. Mais cela ne suffit pas. Il faut qu'il règne dans nos lois et nos institutions économiques. Il faut qu'il règne dans toutes les manifestations de la vie et de la volonté nationales. Il faut que son nom retentisse du haut de toutes nos tribunes académiques, populaires et officielles, comme le nom universellement aimé et respecté, le nom qui calme et qui pacifie ; il faut que, voilé sous l'hostie, il puisse paraître

en public au milieu de son peuple, et que sa marche soit triomphale. Il faut que partout et toujours on reconnaisse ses droits.

Au siècle dernier, on a proclamé les droits de l'homme. Je ne sais si c'était bien nécessaire. L'homme n'est guère porté à oublier ses droits : il est bien plutôt enclin à les exagérer et à les outrepasser au détriment du prochain. En tout cas, si l'on tenait absolument à les consacrer et à les faire respecter, il eût fallu les appuyer sur ceux du Créateur qui en sont la base. Or, on a, au contraire, proclamé la déchéance des droits de Dieu et de son Christ. Ce fut un grand crime et un grand malheur. La société apostate s'appliqua à elle-même la peine du talion. Car ces droits de l'homme qu'elle avait prétendu substituer aux droits de Dieu, elle fut la première à les violer. Elle les noya dans un torrent de sang. Le droit à la liberté prit en pleurant le chemin de la prison, et le droit à la vie celui de l'échafaud.

La plus effroyable catastrophe sociale suivit la plus grande apostasie sociale que le monde eût encore vue. Un tremblement maladif, le *delirium* des révolutions, s'empara des sociétés coupables ; cette maladie dure depuis plus de cent ans, et elle durera autant de temps que le

grand crime ne sera pas réparé ; les droits de l'homme que l'on a audacieusement violés en ce siècle ne seront respectés et, par suite, le calme ne renaîtra, que lorsqu'on aura publiquement, solennellement reconnu les droits imprescriptibles de Jésus-Christ.

Or, messieurs, puisque ce sont les hommes qui ont prévariqué, ce sont eux qui doivent réparer le mal. Puisque les grandes apostasies nationales ont été consommées dans des assemblées d'hommes, c'est dans des assemblées d'hommes que doivent se faire les grandes amendes honorables.

Sans doute, pour que ce devoir social fût pleinement accompli, les pouvoirs constitués devraient partout en prendre l'initiative, ou du moins, par une éclatante participation, lui donner le caractère officiel.

Un gouvernement, en effet, doit remplir les engagements de son pays envers les autres puissances : il doit payer les dettes nationales. Or, la plus haute de toutes les puissances avec laquelle les peuples aient à traiter, c'est Jésus-Christ. La plus sacrée de toutes leurs dettes est celle qu'ils ont contractée au Calvaire.

Nous devons donc travailler à établir parmi nous ce culte officiel, ce suprême hommage que

Notre-Seigneur demande à tous les peuples de la terre. Mais, en attendant, et pour le préparer, les hommes doivent donner toute la publicité et toute l'ampleur possibles aux manifestations de leur foi.

*
* *

La forme la plus naturelle sous laquelle nous pouvons nous acquitter de ce devoir, c'est le culte extérieur de l'Eucharistie, parce que c'est par l'Eucharistie que Notre-Seigneur se rend présent parmi nous. Lorsqu'un souverain étranger vient nous visiter, nous lui rendons tous les hommages dus à son rang. Lorsqu'un héros qui a noblement servi son pays et en a porté le drapeau triomphant sur les rives lointaines revient parmi nous, nous l'acclamons avec toute la chaleur de notre cœur et de notre enthousiasme patriotique. Mais Jésus-Christ est notre Roi et notre héros. Il a planté son drapeau, le drapeau de l'humanité rachetée sur le mont sanglant du Calvaire. Puisqu'il daigne nous visiter et habiter parmi nous, nous devons le recevoir avec tous les honneurs dus à sa majesté infinie et à ses bienfaits. Nous devons manifester en son honneur. Manifestez donc, vous les hommes, vous les laïques, vous tous qui avez du cœur.

Mais, comment manifesterez-vous ?

Avant tout, par des communions d'hommes solennelles. Chaque année, à Paris, au son des cloches de Pâques, la vaste nef de Notre-Dame se remplit de chrétiens; et parfois l'on se sent ému jusqu'au fond des entrailles, et l'on ne peut retenir ses larmes, à voir ces hommes de tout rang, unis dans une même pensée de foi, s'avançant graves, les bras croisés, les yeux baissés vers la sainte table. Ce n'est pas encore ce culte officiel que Dieu réclame; mais c'en est l'ébauche et la promesse. Ces hommes sont, en effet, l'élite morale de leur pays : ils pourraient être appelés demain à le représenter officiellement et à le gouverner. Ils ont recueilli dans leurs cœurs les désirs épars et les pensées flottantes dans des millions de cœurs, et ils leur ont donné cette simple et superbe expression. Unissez-vous, messieurs, partout où vous le pouvez, à ces grandes et belles pâques qui sont un premier triomphe pour Notre-Seigneur. Manifestez.

Vous vous associerez aussi à toutes les autres cérémonies qui auront pour but d'honorer l'Eucharistie. L'Esprit-Saint souffle de ce côté aujourd'hui. Des hommes! Des hommes! Des hommes autour du tabernacle! Des hommes pour réparer le mal causé par les hommes!

Voilà, semble-t-il, un des plus pressants appels de la grâce à la conscience moderne.

Le monde a entendu ce cri. Aussi nous voyons l'Adoration nocturne et l'Adoration perpétuelle du Saint Sacrement se propager de plus en plus. Il n'y a pas deux ans, mourait l'un des plus ardents promoteurs de cette dévotion, l'un des plus zélés apôtres de l'Eucharistie en ce siècle, le vénéré M. de Benque; et voici que sur sa tombe, son œuvre, privée de son bras terrestre qui la cultivait, mais fécondée par les grâces qu'il fait pleuvoir sur elle du haut du ciel, grandit et prospère. Voici que, partout les adorations fleurissent nuit et jour, comme des fleurs immortelles autour du Tabernacle.

Des hommes! Des hommes! La France répondait à cet appel de Notre-Seigneur lorsque, au mois d'avril dernier, quarante mille hommes venaient ici même prier à la grotte et recevoir le corps de Notre-Seigneur. Elle y répondait encore lorsque, le 18 juin, à la voix du cardinal de Paris, des milliers d'hommes gravissaient la colline de Montmartre pour se consacrer au Sacré-Cœur, et faisaient retentir, autour de l'hostie portée en triomphe, un *Credo* formidable à ébranler les murs trop étroits de la basilique.

*
* *

Des hommes, il en faut surtout aux processions publiques du Saint Sacrement. Ces belles cérémonies sont bien ce qui se rapproche le plus du culte social et officiel de l'Eucharistie, désiré par Notre-Seigneur. Jésus fut un jour acclamé par la foule dans les rues de Jérusalem; l'Église a toujours été hantée par ce spectacle, et désireuse de renouveler ce triomphe de son Maître. A lui, le soleil et la terre en fleurs; à lui, la rue avec les foules en fête pour lui crier hosanna !

Ah ! c'est un beau spectacle, messieurs, que celui du Créateur s'avançant au milieu de ses créatures, entre les maisons pavoisées, sur les chemins jonchés de feuillage ! Les passants s'agenouillent à son approche, les malades tournent vers lui leurs yeux brillants d'espoir, les mères, oh ! les mères ! lui tendent leurs petits enfants. Les campagnes se sont parées pour lui faire honneur; les fleurs exhalent vers lui le parfum de leurs doux encensoirs, et les moissons ondulantes semblent vouloir s'agenouiller comme une foule sous sa bénédiction. Cependant, la procession déroule ses brillants anneaux : jeunes filles sous leurs voiles blancs,

pontifes sous leurs chapes d'or, hommes chargés de lourdes bannières ; et des voix inlassables répètent :

Lauda, Sion, Salvatorem
Lauda ducem et pastorem
In hymnis et canticis.

« O Sion, loue ton Sauveur, loue ton chef et ton pasteur, dans les hymnes et les cantiques. »

Quantum potes, tantum aude
Quia major omni laude
Nec laudare sufficis.

« Tu n'en pourras jamais trop faire, tu n'en feras jamais assez, car il est au-dessus de toute louange. »

Puis le cortège s'arrête autour du reposoir, l'ostensoir apparaît triomphal sur l'autel au milieu des nuages d'encens, comme un beau soleil dans la gloire de l'azur qu'il embrase. Écoutez encore :

Tantum ergo sacramentum
Veneremur cernui.

Ah ! devant un si grand sacrement, il convient en effet de tomber à genoux. Et il est doux d'entendre ces voix d'enfants qui s'élèvent vers le ciel, bénissant la manne nouvelle qui a toute saveur : *Panem de cœlo... omne delectamentum in se habentem*. Enfin ce qui suit s'aperçoit à travers les larmes : l'hostie s'élève radieuse sur

les têtes inclinées, une pluie de pétales de rose tombe autour d'elle plus brillante et plus serrée comme les prières des fidèles, les encensoirs s'élancent plus agiles au bout de leurs longues chaînes pour la saluer, les clochettes s'agitent à se briser comme les cœurs, tandis que la fanfare éclate, que les tambours battent aux champs et que le canon fait retentir au loin son hosanna pour le Fils de David.

Ah ! c'était beau, messieurs, n'est-il pas vrai; c'était beau et très doux de pouvoir ainsi recevoir chez nous dans nos rues et nos campagnes le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. C'était trop beau, paraît-il. Des hommes pervers ont supprimé presque partout les processions dans notre pays ; ces processions si populaires, si aimées de tous. Ce qui est accordé au dernier des misérables, le droit de paraître en public est refusé à notre concitoyen Jésus-Christ. Ce qui est permis aux mascarades les plus grotesques est interdit au plus grave des cortèges. Le Christ troublerait l'ordre public et la circulation. Lui qui pourrait jeter éperdus, pantelants à ses pieds, les faquins et les imbéciles qui l'outragent, il est mis hors la loi, traité en paria dans son royaume. Ah ! pardon, Seigneur, pour ces malheureux !

Mais il ne suffit pas de demander pardon. Il y a là une situation que vous ne pouvez pas accepter. Il vous faut protester, pétitionner, agir et lutter par tous les moyens que vous donne la loi pour reconquérir cette grande liberté chrétienne partout où elle a été supprimée. Et là où les processions peuvent se déployer, il faut vous efforcer par votre concours, par votre participation effective, par votre générosité, d'en rehausser la magnificence.

Vous y viendrez avec la foi de ces hommes que j'ai vus l'an dernier au Congrès eucharistique de Bruxelles, accourus de toutes les villes et de tous les villages de la Belgique, avec les bannières des gildes et des municipalités, défiler par milliers pendant cinq heures à la procession du Saint Sacrement de Miracle.

Vous y viendrez avec les sentiments de cet amiral qui, ayant été blâmé par un ministre pour avoir assisté en grand uniforme à une procession, répondit : « Monsieur le ministre, votre gouvernement méconnaît les règles élémentaires de la bienséance. D'après la loi, la grande tenue est d'ordonnance pour la réception des personnages de distinction. »

Par toutes ces manifestations, messieurs,

vous attirerez les bénédictions de Jésus-Christ sur votre pays, et vous préparerez la reconnaissance officielle de son droit social. Vous seuls le pouvez : vous seuls représentez et pouvez être appelés à diriger la société. Hâtez donc ce règne social de Jésus-Christ, qui est le grand désir de son cœur et qui doit être notre rêve parce qu'il sera notre salut.

III

Pour lutter contre le péril de l'anarchie, pour travailler au règne de Notre-Seigneur, et par conséquent pour accomplir dans sa plénitude leur devoir social, les hommes ont besoin d'une volonté énergique, d'une noble et chrétienne combativité. Or ils ne trouvent ces vertus que dans l'Eucharistie.

Saint Thomas a dit cette parole profonde : « *Eucharistia movet ad actum* : L'Eucharistie pousse à l'action. » Sans doute elle embrase le chrétien de mystiques ferveurs : elle lui apprend le secret de la prière intime. Mais elle fait plus encore. Elle est l'amour. Or l'amour est fort comme la mort, et il est actif et fécond comme la vie. Il ne laisse pas de repos à celui qu'il a blessé. *Caritas Christi urget nos*, s'écrie saint Paul. « La charité du Christ nous pousse en avant. »

En avant ! Telle est la devise de l'Eucharistie. En avant dans les splendeurs de la bataille ! En avant dans les audaces du verbe et les saintes folies de l'action ! En avant dans la liberté des enfants de Dieu ! En avant dans la revendication de nos droits ! En avant dans la lumière contre la nuit, contre la mort, contre la coalition de toutes les impiétés de la terre et de l'enfer !

Mais pour aller ainsi en avant, il te faut, ô mon soldat, mépriser la souffrance et la mort, être prêt à rougir de ton sang l'étendard divin que tu portes. Qui ne craint pas la mort est incapable de ces petites lâchetés dans la vie privée ou publique, de ces compromissions et de ces défaillances qui ont discrédité et perdu parmi nous le parti des conservateurs. Ils tenaient trop à la vie ces hommes, et par suite à tout ce qui l'embellit et la charme, fortune, plaisirs, faveurs du pouvoir. Toi, ô mon soldat, ne tiens qu'à la vérité, à la justice, et à l'amour de ton capitaine Jésus-Christ ; alors tu seras fort et invincible. Et si par hasard tes yeux ne doivent pas saluer l'aurore de la victoire, si tu dois mourir inconnu dans la nuit, tu passeras du moins en tombant ton drapeau à ton frère, et c'est du haut du ciel que tu assisteras au triomphe de ton Dieu, préparé par ton sacrifice.

Or, pour nous apprendre à mépriser ainsi la souffrance, l'Eucharistie a une vertu souveraine. Que craindrait-on quand on a dans son cœur un Dieu passionnément aimé et qui peut changer les supplices en ivresse du paradis ?

Au temps des persécutions, l'Église défendait à ses enfants d'aller au prétoire pour confesser la foi sans s'être munis, s'ils le pouvaient, de la force que donne la communion. Quand ils étaient en prison, elle leur envoyait des frères qui leur portaient le pain de vie. Ainsi fortifiés, ils défiaient les chevalets et les ongles de fer, et leur constance était si admirable que les païens les accusaient d'user de magie et de sortilèges pour se rendre insensibles à la douleur. Un proconsul demandait un jour à l'un d'eux par quels moyens il était arrivé ainsi à ne rien sentir. Le vaillant martyr répondit : « Mes sortilèges à moi, ma magie à moi, c'est le Christ : *Præstigiæ meæ Christus.* » Il aurait pu ajouter : Vous m'avez accusé de crimes abominables, vous m'avez calomnié et insulté ; mais contre vos outrages j'ai un consolateur, un divin magicien qui change l'opprobre en gloire ; c'est le Christ : *Præstigiæ meæ Christus.* Vous m'avez jeté en prison, dans l'horreur des ténèbres ; mais j'avais un compagnon invisible

qui charmait ma solitude et illuminait ma nuit, divin magicien qui changeait l'ennui en heures délicieuses ; c'était le Christ : *Præstigiæ meæ Christus*. Et maintenant déchirez, tenaillez, brûlez mes membres : certes je sens l'angoisse de ma chair, l'épouvantable douleur ; mais j'ai toujours un ami, céleste ami, cher magicien qui répand une rosée d'amour sur mes blessures et change ma torture en extase : *Præstigiæ meæ Christus !*

Comment, messieurs, l'Eucharistie, qui, aux jours de persécution, est ainsi l'école de l'héroïsme, ne serait-elle pas dans la vie ordinaire l'école de la virilité ? On l'a mis en doute cependant même parmi des chrétiens. On a été jusqu'à dire : « Nous demandons des hommes et l'on nous envoie des communiants. » Antithèse calomnieuse, et aussi outrageante pour le Christ que pour ses soldats ! Les communiants qui communient bien, et nous ne faisons appel qu'à ceux-là, seront toujours les plus fiers et les plus entreprenants des hommes.

N'avez-vous pas lu que Jeanne d'Arc avait un bataillon de choix sur lequel elle comptait dans les moments suprêmes plus que sur le reste de son armée ? C'étaient de fervents chrétiens qui communiaient souvent avec elle, surtout au

matin des plus rudes batailles. C'est avec eux qu'elle accomplit ses plus beaux faits d'armes. C'est avec eux qu'elle gagna ses plus fameuses victoires : avec eux qu'elle chassa l'Anglais. L'on peut dire que c'est un *bataillon de communiants* qui sauva la France au quinzième siècle.

Ah! messieurs, voilà ce qu'il nous faudrait. Notre pays est menacé comme au temps de Jeanne d'Arc d'une effroyable catastrophe. Vous voulez le sauver. Oh! vous le voulez, n'est-ce pas, à tout prix! Eh bien! formez un bataillon de communiants comme celui qui combattit sous la bannière de la Pucelle. Recrutez des compagnons. Que le bataillon devienne armée; et, je vous en réponds, vous verrez bientôt l'étendard de l'Eucharistie flotter sur des champs de bataille plus glorieux que celui de Patay! Vous le voyez, c'est une ligue qu'il faudrait former, une ligue pacifique qui ne peut porter ombrage à personne et que seul l'enfer a le droit de redouter. Prenez ici, messieurs, la résolution de vous y enrôler et de lui recruter des adhérents.

*
* *

Le plus grand obstacle peut-être qui empêcherait cette ligue de se former serait le respect humain. Mais des hommes de cœur ne se lais-

sent pas arrêter par ce sentiment imbécile et lâche. Ils peuvent peut-être en ressentir les atteintes, comme au premier sifflement des balles les soldats ont un frisson à fleur de peau. Mais de même que les braves dominent cette impression et se grisent de courage en volant au plus fort du danger, de même les vrais chrétiens méprisent la peur du respect humain et se présentent le front haut devant un monde sceptique et railleur. Ils savent que ce serait une bassesse, la fuite devant l'égratignure.

Ils savent aussi que ce serait une folie. On peut rougir en effet, du mal qu'on a fait, mais rougir d'un acte aussi sublime que la communion, rougir de ce coup d'aile de l'âme dans la foi, de cet honneur qui nous élève jusqu'à nous diviniser, non; ce serait le comble de l'insanité! Ah! s'il est un beau et fier spectacle, c'est celui d'une multitude d'hommes rendant hommage au Dieu de l'autel et lui jurant fidélité comme des soldats à leur général. Qu'est-ce qui fait la beauté d'une armée allant au combat? C'est qu'elle est une grande force au service d'une grande idée : des milliers de cœurs qui battent, des milliers de bras qui s'arment, des milliers de vies qui s'offrent pour la patrie. Oui, cela est beau, et je comprends

l'extase du prophète barbare quand il s'écriait devant la belle ordonnance du camp qu'on le priait de maudire : « Oh ! qu'ils sont beaux tes pavillons, ô Israël ! » Non moins grandiose est la vue de ces chrétiens réunis dans une communion ou une procession immenses autour de Notre-Seigneur, et lui offrant leurs cœurs, leurs bras et leurs vies pour sa gloire et pour le salut du monde.

Voilà des actes qui relèvent l'humanité, qui l'emportent dans un grand essor bien loin des bas-fonds de l'égoïsme dans des splendeurs d'apothéose. Je vous vois dans ces splendeurs, ô soldats du Christ, et je vous salue comme le prophète qui bénissait le peuple de Dieu : Oh ! qu'ils sont beaux vos tabernacles, ô hommes de l'Eucharistie !

Habitez ces splendeurs, où l'âme inaccessible aux petitesses du respect humain comprend les choses divines et s'enivre de leur beauté ! Vous n'y serez pas isolés. Vous y trouverez d'autres soldats de l'Eucharistie qui vous y ont précédés. Leurs noms forment un incomparable livre d'or. J'en choisis quelques-uns seulement parmi les laïques vos modèles.

C'est *Thomas Morus*, le grand chancelier d'Angleterre. Il communie tous les jours ; et

comme de tristes prélats, chancelants dans la foi qu'ils vont bientôt abandonner, prétendent qu'un homme occupé comme lui aux grandes affaires de l'État et mêlé aux frivolités de la cour ne doit pas s'approcher si souvent de la sainte table, il leur répond : « Vous m'apportez là justement les raisons que j'ai de communier chaque jour. Ma dissipation est grande, je me recueille par la communion. Les tentations sont fréquentes, je me fortifie dans la communion. J'ai besoin de lumières pour gouverner l'État, je les demande à la communion... »

C'est *Montalembert* qui se prépare par la prière à ses grandes luttes et à ses grands triomphes parlementaires, et qui tient à s'armer par une communion fervente toutes les fois qu'il doit prononcer un important discours, comme les premiers chrétiens quand ils devaient confesser le nom de Jésus-Christ.

C'est *Berryer* qui, interrogé un jour par Thiers sur sa religion, lui répond avec une noble franchise : « Oui, je fais mes pâques, je les fais même deux fois ; une première fois à Paris, pour montrer à mes collègues du parlement que je ne rougis pas de ma foi, et une seconde fois à ma campagne d'Angerville, pour l'édification de mes bons villageois. »

C'est *Garcia Moreno*, le président de l'Équateur. Grand intellectuel, habile guerrier, profond politique, il n'entreprend aucune affaire importante sans demander les lumières du ciel dans une fervente communion. Il consacre solennellement sa république au Sacré-Cœur de Jésus, proclamant ainsi le premier le règne social et officiel du Christ sur son pays, accomplissant l'acte magnifique, idéal, qui en fera le modèle de tous les chefs d'Etat chrétiens dans l'avenir. Apôtre du Sacré-Cœur et de l'Eucharistie, il mérite d'en être le martyr. En effet, c'est le premier vendredi du mois, jour consacré au Cœur du divin Maître, et quelques instants après avoir communié, qu'il est poignardé par la Franc-maçonnerie sur le seuil de la cathédrale de Quito, et il tombe en s'écriant : *Dieu ne meurt pas !*

C'est le général *de Sonis*, qui, sur le champ de bataille de Patay, passe une longue et terrible nuit d'hiver trouvant la force d'oublier ses horribles blessures dans la pensée du tabernacle et dans la vision du Sacré-Cœur de Jésus ; Sonis qui n'a pas de plus grand désir et de plus grand bonheur que de communier plusieurs fois la semaine; Sonis qui s'agenouille dans les rues sur le passage du Saint Sacrement, et qui

travaille sans relâche à faire aimer l'Eucharistie par ses enfants, ses amis, ses officiers, ses soldats.

C'est le commandant *Marceau* qui, lui aussi, s'approche presque tous les jours de la sainte table, et toujours en uniforme, bravant les sarcasmes qu'on ne lui ménage pas. Il écrit un jour à sa mère : « Je fais bien ici un peu de scandale en assistant chaque jour à la messe et en communiant dans la semaine. » Il aime à passer de longues heures en adoration au pied du tabernacle. « Comment fais-tu, Marceau, lui disent un jour des officiers, ton équipage est toujours gai et content, tandis que les nôtres murmurent? — Messieurs, leur répond-il, quand mes hommes ne marchent pas, je vais passer une heure devant le Saint Sacrement; ensuite, tout va à merveille. »

C'est l'illustre orateur allemand *Winthorst*, « la petite Excellence », qui fait trembler et finit par vaincre Bismarck. Chacun de ces grands discours est une bataille livrée contre le Chancelier de fer, pour la liberté de l'Église. Or, il les écrit tous aux pieds de son crucifix, et, avant de les prononcer, il fait comme Montalembert, il s'arme dans la communion.

Combien d'autres illustres catholiques laï-

ques je pourrais encore vous citer, Cauchy, Ampère, Donoso Cortès, le colonel Pâqueron, M. Dupont le saint homme de Tours, O'Connell, Louis Veuillot, Melun, et tant d'autres qui ont montré en ce siècle la plus grande dévotion, le plus vif amour envers l'Eucharistie. C'étaient des savants, des génies, des hommes d'État, mais surtout des hommes d'action et de lutte : c'étaient des caractères. Or, c'est dans le Sacrement de l'autel, qu'ils puisaient leur énergie. Ils ont livré, en ce dix-neuvième siècle, des combats d'où ils sont sortis avec l'honneur, sinon avec la victoire. Joignez-vous à leur phalange ; tenez comme eux, d'une main ferme l'étendard eucharistique.

En 1239, pendant la terrible lutte que les Espagnols soutinrent pour délivrer leur patrie du joug des musulmans, une petite garnison de chrétiens fut enfermée et assiégée par un ennemi supérieur en nombre dans une citadelle près de Valence. Le matin du jour où devait se donner le suprême assaut, les soldats demandèrent tous à communier ; comme il n'y avait pas assez d'hosties, six chefs seulement eurent cette faveur. Mais le Christ voulut récompenser magnifiquement tous ces braves. Des gouttes de sang, perlant miraculeusement sur les hosties,

tachèrent le corporal, comme si Notre-Seigneur eût voulu dire à ses athlètes qu'il était là avec eux, et que son Cœur saignait de compassion pour eux. Au moment, où commença l'action, le prêtre qui avait offert le saint sacrifice arbora ce corporal au haut d'une hampe, et, debout sur le sommet le plus élevé de la citadelle, il le dressa au-dessus des combattants. Étincelant au soleil, frissonnant à tous les vents de la plaine, il flottait dans l'azur, le merveilleux étendard, empourpré du sang du Christ, et de ses taches de sang partaient des rayons qui terrifiaient et aveuglaient les Maures, et réconfortaient les chrétiens. C'est ainsi que les Espagnols remportèrent la victoire.

Voilà, messieurs, une brillante image de la lutte engagée de nos jours. Nous avons à reconquérir une société, et nous, Français, une patrie sur des ennemis du nom chrétien aussi acharnés que les musulmans. Or, il est aujourd'hui une citadelle plus élevée que celle de Valence et que l'on aperçoit de tous les horizons de la terre : c'est le Vatican. Au haut de cette citadelle, debout, est un prêtre plus autorisé que celui de Valence, un blanc vieillard, qui d'une main infatigable tient le drapeau eucharistique. Il l'élève depuis quelques mois plus

haut que jamais, et nous montre sur ses plis sacrés, non des gouttes d'un sang divin, mais le Cœur même du Christ. Naguères, il disait au monde, que c'est là notre labarum. Rangez-vous donc, chrétiens, autour de ce drapeau chéri. Que la poussière du combat ne le dérobe jamais à vos regards. C'est lui qui vous donnera le courage et la victoire.

Ainsi soit-il!

APPENDICES

Il est un grand nombre d'aperçus que nous n'avons pu qu'indiquer dans les trois discours qui précèdent, sans donner les raisons qui les justifient. Il a paru bon d'ajouter ici en appendice ces raisons, documents historiques, témoignages des Pères, des Saints et d'autres auteurs ecclésiastiques éminents, notes explicatives sur quelques points de doctrine importants, mais qui ne pouvaient être traités du haut de la chaire avec le développement qu'ils comportent.

APPENDICE N° I

Page 30.

LETTRE DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

SUR LES CONGRÈS EUCHARISTIQUES

Après avoir rappelé les progrès que les différentes dévotions ont faits dans le monde depuis quelque temps, Sa Sainteté en vient aux Congrès eucharistiques et s'exprime ainsi :

« Bien que toutes ces choses apportent la plus douce consolation à Notre âme, cependant Nous regardons comme le comble de tous les bienfaits divins l'accroissement de la dévotion des peuples envers le sacrement de l'Eucharistie, à la suite de

ces grands et nombreux Congrès que l'on a tenus ces derniers temps.

« Rien, en effet, ne nous paraît plus efficace, comme Nous l'avons déjà dit ailleurs, pour exciter les cœurs des catholiques à la profession courageuse de leur foi et à l'exercice des vertus chrétiennes que de développer et aviver dans le peuple la dévotion envers cet admirable gage d'amour, lien de la paix et de l'unité.

« Aussi, dans Notre vive sollicitude pour une si belle œuvre, de même qu'en d'autres circonstances Nous avons souvent loué les Congrès eucharistiques, Nous voulons aujourd'hui, dans l'espérance qu'ils produiront des fruits encore plus abondants, leur assigner un patron céleste parmi les bienheureux qui ont montré un plus ardent amour envers l'auguste sacrement de l'autel. Or, parmi ceux dont la piété nous a paru plus vive envers ce grand mystère de la foi, saint Pascal Baylon semble tenir l'un des premiers rangs... », etc. (*Lettre du* 28 *novembre* 1897.)

APPENDICE N° 2

Page 56.

LA COMMUNION HEBDOMADAIRE

DES ENFANTS

Est-il bon de conseiller la communion de tous les huit jours aux enfants eux-mêmes ? Ne sont-ils pas

trop légers pour comprendre la gravité de cet acte et en recueillir les fruits ?

Sans doute les enfants sont légers. Mais ils ont un cœur affectueux et porté à aimer Notre-Seigneur, quand on le leur fait connaître ; ils ont une âme ouverte à tous les effluves surnaturels. S'ils sont bien dirigés par des parents, des maîtres ou des pasteurs chrétiens, dans la famille, le collège ou la paroisse, ils sont capables de faire chaque semaine de sérieux efforts pour se préparer à recevoir l'Eucharistie. Tous les prêtres ont connu de ces enfants pour qui les jours de communion étaient des jours de délices, ardemment désirés. Si ces fleurs délicates ne sont pas plus nombreuses parmi nous, la faute n'en est pas à l'enfance, mais à ceux qui sont chargés de la cultiver.

D'ailleurs la légèreté même des enfants est une raison de plus pour les inviter à la communion. Les impressions se succèdent rapides et fugitives à la surface de leur âme. Elles semblent glisser sans la creuser, et cependant elles y laissent par leur répétition des empreintes qui restent longtemps ou même toujours. Aux impressions futiles ou malsaines, il faut donc opposer de nombreuses impressions religieuses. Il faut frapper ces petits cœurs, il faut les inonder de la grâce sanctifiante et de ces grâces actuelles dont l'Eucharistie est la source. Rien ne leur donnera une religion profonde et solide comme la communion hebdomadaire.

Mgr de Ségur a excellemment traité cette question dans son opuscule sur la *Très Sainte Communion;* nous lui empruntons les lignes suivantes :

« *Un enfant chrétien devrait avoir pour règle de communier tous les dimanches et à toutes les fêtes à partir de sa première communion*, à moins que son directeur, ses parents ou ses maîtres ne remarquassent en lui une absence *évidente* de bonne volonté. Et encore l'éloignement de la sainte table devrait-il lui être imposé avec une grande circonspection; car le danger des mauvaises mœurs se présente immédiatement, ce danger qui glace d'effroi le cœur maternel, et que la sainte Eucharistie combat seule avec efficacité. Voulez-vous conserver à votre enfant son innocence et sa pureté ? Encouragez-le à communier souvent, et surtout ne l'empêchez pas de communier lorsque son directeur l'y engage. Combien de pères et de mères sont, sans le vouloir, par un zèle malentendu, la cause première de la perte de leurs enfants! Combien n'en ai-je pas connus qui ont été la cause directe et fatale de cette corruption même qu'ils redoutaient si vivement !

« Ce n'est pas la communion fréquente que vous devez craindre pour votre enfant ; c'est, au contraire, sa négligence à communier, son peu d'ardeur pour le divin Sacrement. Tout est à redouter pour un enfant qui s'éloigne de Dieu.

« Mais nous craignons l'avenir; il vaut mieux

aller moins vite en commençant ; il est toujours fâcheux de revenir en arrière.

« Et pourquoi reviendraient-ils en arrière ? pourquoi ces bons et pieux enfants cesseraient-ils d'aimer Dieu ? Le meilleur garant d'un avenir chrétien, n'est-ce pas une jeunesse fervente ? Si vous voulez que votre enfant soit plus tard fort contre le mal, laissez-le, dès maintenant, puiser abondamment à la source de toute force, laissez-le s'unir intimement au principe de toute fidélité. Sa piété présente sera le gage de sa piété future, et l'innocence conservée sera pour vous et pour lui l'aurore d'une pure adolescence.

« Si, malgré la sainte Communion, il arrive souvent encore que les enfants ne peuvent éviter toutes les chutes, que sera-ce s'ils sont privés du « pain sacré qui fait germer les vierges » ? *Il est peu d'enfants à qui suffise une communion par mois ; il n'en est presque pas qui ne puissent tirer grand profit de la communion hebdomadaire ; je la regarde comme* nécessaire *à ceux qui sont enclins aux passions des sens.* J'avoue néanmoins que jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans il en est peu qui vivent assez pieusement pour communier plus d'une fois par semaine ; mais tous ceux qui aiment beaucoup Notre-Seigneur, qui veillent attentivement sur eux-mêmes et qui ne commettent aucun péché de *propos délibéré*, peuvent communier avec beaucoup de fruit deux ou trois fois par semaine.

« Dans les premiers siècles, les enfants étaient admis, comme les hommes faits, à la communion de chaque jour ; ils puisaient dans le sacrement de Jésus-Christ cette forte sève de vie chrétienne, cet esprit de foi, de prière et de ferveur qui a donné à l'Église des saints et des martyrs de dix, douze et quinze ans. Le bras de Dieu n'est pas raccourci. Les mêmes moyens produiront en notre siècle les mêmes effets, et la communion donnée à l'enfant y fera encore germer des saints. »

C'est immédiatement après la première communion qu'il convient d'initier les enfants à ce régime sauveur de la communion hebdomadaire. La difficulté la plus grande ne vient pas d'eux. Elle vient souvent de ce que les prêtres ont trop peu de temps à donner à ce ministère qui en demande beaucoup. Mais ceux qui peuvent se dévouer à préparer les enfants à cette sainte action, à les y exhorter, à les confesser, trouveront, non pas dans tous les milieux, car il en est de si indifférents ou même de si hostiles, mais dans la plupart cependant, un grand nombre d'âmes dociles à leur invitation ; et presque partout ils seront surpris d'obtenir plus qu'ils n'osaient espérer.

Il arrivera sans doute aussi pour différentes raisons que la communion hebdomadaire paraîtra impossible à obtenir de la moyenne des enfants. Il faudra alors se borner à la communion bimensuelle ou mensuelle. L'usage en est établi dans un

grand nombre de paroisses. Puisse-t-il se répandre davantage, là où il n'est pas permis d'espérer mieux !

On a publié il y a une dizaine d'années une très intéressante monographie où M. l'abbé Chaumet, curé de Gueugnon (diocèse d'Autun), racontait les pieuses industries par lesquelles il était venu à bout de fonder dans sa paroisse la communion mensuelle. On y voit comment dans une agglomération ouvrière, où l'on s'éloignait de plus en plus de la sainte table, le zèle du pasteur est arrivé à avoir habituellement à la communion mensuelle de cent à cent cinquante enfants et autant de parents [1].

Mais, dira-t-on, n'est-il pas à craindre, si l'on provoque parmi les enfants d'un collège ou d'une paroisse un mouvement général vers la sainte Eucharistie, que plusieurs d'entre eux, par peur de se singulariser, n'aillent à la sainte table en état de péché mortel ?

Sans doute ces communions sacrilèges se multiplieraient, si l'on exerçait une pression sur les enfants en notant mal, ou en traitant avec moins de faveur ceux qui communieraient moins souvent. Mais jamais des prêtres ou des maîtres chrétiens

1. *La Communion mensuelle des enfants dans les paroisses de France.* Paris. Œuvre de Saint-Luc des Missions, 1889.— On trouvera aussi ce travail de M. Chaumet, dans une brochure plus complète sur le même sujet : *Manuel des prêtres pour la Communion mensuelle des enfants.* Toulouse. Direction de l'Apostolat de la prière, 16, rue des Fleurs. Prix : 1 franc.

ne se rendront coupables de cette odieuse indiscrétion. Ils coteront les enfants non par le nombre de leurs communions, mais par leur sagesse, leur travail, leur obéissance. Tout en leur montrant les bienfaits de l'Eucharistie, ils leur feront sentir que la liberté la plus absolue est laissée à chacun. C'est ce que j'ai toujours vu pratiqué dans toutes les maisons d'éducation par où j'ai passé.

Néanmoins, malgré cette liberté, il y aura toujours des communions sacrilèges comme il y aura toujours des scandales. Mais c'est une singulière aberration de vouloir pour cette raison restreindre le nombre des communions. Faut-il supprimer l'usage d'une chose bonne à cause des abus qui peuvent s'y glisser ? A ce prix, le Christ aurait dû ne pas instituer l'Eucharistie : c'eût été le meilleur moyen de supprimer les communions sacrilèges. Pourtant, il a donné son Corps sacré aux douze apôtres et même à l'indigne Judas ; et, de même, l'Église oblige tous les chrétiens à communier au moins à Pâques. Enfin, on peut affirmer que le nombre des communions sacrilèges est proportionnellement bien plus considérable dans les maisons ou paroisses où la communion est plus rare que dans celles où la communion hebdomadaire est en honneur. Dans celles-ci, en effet, règne un esprit de foi et de piété qui imprègne toutes les âmes et leur inspire une plus grande horreur du sacrilège.

APPENDICE N° 3

Page 59.

LA PROFANATION DIABOLIQUE

DES SAINTES HOSTIES

Les hommes du monde, au sens religieux très émoussé, sont également incapables de comprendre les excès de l'amour divin chez les saints et les excès de la haine satanique chez certains êtres totalement pervertis par le péché. La mystique chrétienne et la mystique diabolique les déroutent. Les extases des grands contemplatifs, les stigmates d'un saint Paul et d'un saint François d'Assise, les vaillantes indignations des pénitents contre leur propre chair, leurs jeûnes et leurs flagellations, ne provoquent chez ces hommes superficiels qu'un sourire d'incrédulité ou de pitié. Mais ils croient moins encore peut-être aux pratiques infernales que la haine de Dieu peut inspirer à l'homme dévoyé.

Cependant ces deux ordres de phénomènes existent et constituent les deux pôles du monde extra-naturel. De même qu'on aime Dieu jusqu'à la folie de la croix, on peut le détester jusqu'à la frénésie du satanisme. On éprouve une douceur inouïe à se consacrer à lui sans réserves et à se crucifier pour son amour, et l'on trouve un plaisir sans nom à l'outrager par un raffinement de sacrilèges que l'enfer peut seul suggérer.

Quand certaines âmes d'une énergie plus intense se sont détournées de Dieu, elles ont comme un besoin malsain de se venger de ses bienfaits et d'insulter son amour : elles se rapprochent instinctivement de son ennemi Satan, la Haine personnifiée, la Haine presque infinie; farouches, elles se donnent à lui, elles épousent ses sentiments infâmes et en particulier sa haine contre Dieu et les âmes.

Dieu permet ce mystère d'abomination et les effroyables crimes qui en découlent, pour la même raison qu'il permet tout autre péché : il laisse la liberté humaine se déchaîner dans le bien ou dans le mal, en attendant la récompense ou le châtiment qui rétabliront un jour l'harmonie supérieure, éternelle.

C'est ainsi que s'expliquent la plupart des profanations de la sainte hostie, qui furent toujours très nombreuses, et dont plusieurs eurent un grand retentissement à cause des miracles par lesquels Dieu révéla ou châtia les coupables.

Ces coupables ont appartenu à toutes les religions. Plusieurs ont été des chrétiens pervertis jusqu'à l'impiété la plus noire et qui cherchaient dans les pratiques de la magie, c'est-à-dire dans des relations directes avec le démon, des moyens d'assouvir leurs passions d'orgueil, d'ambition, de vengeance ou d'impureté. L'être immonde et forcené, devenu leur tyran, exigeait d'eux, en retour des biens ou des plaisirs coupables qu'il promettait

de leur procurer, des sacrilèges de plus en plus abominables et, entre autres, la profanation de la sainte hostie.

La même haine satanique a poussé des juifs au même forfait. Mais pour eux, il est plus difficile de s'en expliquer psychologiquement le mobile, puisque, en tant que juifs, ils ne croient pas à la présence du Christ dans l'Eucharistie. Il faut, pour s'en rendre compte, admettre en eux une sorte de divination ou de foi satanique, celle dont parle saint Jacques, qui leur révèle ou du moins leur fait soupçonner la vérité. Il faut admettre qu'ils agissent, d'une manière consciente ou inconsciente, sous l'instigation directe du diable. Certes, je sais très bien qu'il y a beaucoup d'israélites sincères dans leur croyance, qui, tout en regardant le Christ comme un imposteur, ne voudraient pas descendre à de telles pratiques et les regarderaient, sinon comme impies, du moins comme sauvages et insensées. Néanmoins, il est certain que la haine naturelle des juifs pour leur Messie, qu'ils ont méconnu, est un terrain de culture bien propice pour le sacrilège et explique les nombreuses profanations dont on les a convaincus.

Nous raconterons ici quelques-unes de ces profanations, qui eurent pour auteurs soit des juifs, soit des chrétiens.

LE MIRACLE DES BILLETTES (1290)

Ce miracle eut lieu en 1290, à Paris, rue des Jardins, aujourd'hui rue des Billettes, dans une maison dont l'emplacement est actuellement occupé par un temple protestant. Chaque année, on en célèbre le jour anniversaire dans l'église Saint-Jean-Saint-François.

Sous le règne de Philippe le Bel, une chrétienne, poussée par le besoin, avait mis ses plus beaux vêtements en gage chez un juif nommé Jonathas. Comme la fête de Pâques approchait, et que la pauvre femme voulait communier, elle supplia l'usurier de lui rendre ses habits pour la circonstance. Celui-ci consentit à les lui remettre et, par-dessus le marché, la somme qu'elle lui devait, pourvu qu'elle lui apportât l'hostie qu'elle recevrait à la sainte table. La malheureuse promit et exécuta sa promesse.

A la vue de l'hostie, le juif entre en fureur et la perce à coups de canif; mais voici que des flots de sang en jaillissent. En vain, sa femme et ses enfants terrifiés le supplient de s'arrêter; de plus en plus furieux, il la cloue contre la muraille, il la frappe à coups de fouet, il la perce avec une lance; mais le sang continue à couler avec abondance. Il la jette dans le feu, l'hostie s'élève et voltige au-dessus des flammes sans en être endommagée. Le forcené la prend et la met dans une chaudière

d'eau bouillante; l'eau devient toute rouge, puis l'hostie s'échappe de la chaudière, et Jésus-Christ y apparaît tel qu'il était quand les Juifs l'eurent attaché à la croix. Cette vue épouvante enfin le misérable, qui s'enfuit affolé devant le regard du Christ et va se cacher dans le fond de sa maison.

Cependant, son fils, tout petit enfant, qui venait d'assister à cette scène, va sur le seuil de la porte et crie aux enfants de son âge : « N'allez plus à votre église, votre Dieu n'y est plus; mon père vient de le faire mourir! » On entre dans la maison, on aperçoit le sang dont tous les meubles sont inondés, on tombe à genoux devant la sanglante hostie, qui vient se déposer elle-même dans le vase que tenait une pauvre femme; celle-ci la porta aussitôt dans l'église la plus proche, celle de Saint-Jean-en-Grève, où elle fut conservée pendant quatre cents ans. Le procès du crime et du miracle fut instruit par l'archevêque de Paris, Simon de Bucy. La chapelle des Billettes fut construite sur l'emplacement de la maison du juif. Il existe trois bulles des papes qui attestent la réalité de cet événement prodigieux.

LE MIRACLE DE LANCIANO (1273)

Un miracle semblable eut lieu en 1273, à Lanciano en Italie. Une femme nommée Rizziarella, voulant changer le caractère de son époux qui la maltraitait, alla demander un philtre puissant à

une magicienne qui exigea comme prix une hostie consacrée.

Or, pendant que cette magicienne se livrait à ses opérations diaboliques au-dessus de son fourneau, le sang jaillit en abondance de l'hostie et éteignit le feu. Effrayées, les deux femmes l'enveloppèrent d'un linge et allèrent la jeter dans un coin de l'étable. Mais à partir de ce jour, les animaux refusèrent d'entrer dans cette étable qui fut réputée maudite et abandonnée. Sept ans plus tard seulement, Rizziarella, bourrelée de remords, alla tout confesser au prieur des Augustins de Lanciano, qui se rendit à l'étable et y retrouva l'hostie intacte et dans le même état où on l'y avait mise : une partie avait l'aspect de chair ensanglantée et l'autre conservait l'apparence du pain. On garde encore la précieuse relique à Offida, dans la marche d'Ancône.

LE MIRACLE DE DEGGENDORF (1337)

En 1337, un juif de Deggendorf, en Bavière, reproduit le crime de la rue des Billettes dans des circonstances presque identiques. Une servante voulant obtenir de lui ses habits mis en gage lui livre dix hosties consacrées. Mais à peine la malheureuse est-elle sortie de chez lui qu'elle tombe frappée de la foudre. Le juif rassemble ses coreligionnaires la nuit suivante et avec eux commence à outrager les hosties et à les percer avec des alènes.

Des gouttes de sang en jaillissent et, en même temps, un gracieux enfant y apparaît souriant tristement à ses bourreaux. Ceux-ci jettent les hosties au feu, mais elles y demeurent intactes et le beau et triste enfant s'y montre encore. De plus en plus enragés, ils cherchent à écraser les hosties sous une enclume, elles n'en sont pas endommagées; l'enfant y sourit toujours. Ils veulent les manger, l'enfant se débat entre leurs mains. Enfin, ils les jettent dans un puits, mais des gémissements plaintifs s'en échappent et continuent à se faire entendre toutes les nuits. Bientôt un juif, qui n'avait pas pris part au sacrilège, le révéla aux chrétiens, et ceux-ci, ayant retrouvé les hosties intactes au fond du puits, élevèrent une église pour les y vénérer.

MIRACLE DE BRUXELLES (1370)

Le 4 octobre 1369, un banquier juif, nommé Jonathas, demeurant à Enghien, dans le Hainaut, réussit, moyennant argent, à se faire livrer, par un de ses coreligionnaires, Jehan de Louvain, faussement converti au christianisme, un ciboire volé à Bruxelles et contenant seize hosties. Le misérable les outragea ignominieusement avec ses amis. Mais par un juste jugement de Dieu, il fut assassiné deux semaines plus tard. Sa veuve, ayant livré les hosties à des juifs de Bruxelles, ceux-ci au nombre de huit, se réunirent le 4 avril 1370, jour du Ven-

dredi saint, alors que l'Église chantait : « Prions pour les juifs perfides... » Ayant placé les hosties sur une table, ils les percèrent avec des couteaux et des poignards : mais il en sortit un sang miraculeux, et les malheureux tombèrent à la renverse comme leurs ancètres au Jardin des Olives. Effrayés, ils voulurent faire disparaître ces hosties, et obtinrent d'une chrétienne, nommée Catherine, juive mal convertie, qu'elle les porterait à Cologne. Mais cette femme, prise de remords, révéla le forfait au curé de Notre-Dame de la Chapelle. Le procès fut instruit ; les juifs, convaincus, avouèrent leur crime. Trois des hosties miraculeuses sont encore conservées dans la collégiale de Sainte-Gudule à Bruxelles, et renfermées dans un ostensoir d'une richesse et d'une beauté extraordinaires. Chaque année, on le porte solennellement à travers les rues de la capitale, dans une grande procession appelée la procession du Saint-Sacrement de Miracle.

MIRACLE DES TROIS ÉPIS (1495)

Un impie avait volé, dans l'église de Niedermorschwihr une hostie consacrée, dans le but de la faire servir à d'infâmes mystères. Mais, en s'en allant, le malheureux fut tout à coup saisi d'une telle frayeur, en passant près d'une chapelle, qu'il jeta loin de lui son précieux butin. Or l'hostie tomba et resta accrochée entre trois beaux épis si rapprochés qu'ils semblaient sortir de la même

tige. Aussitôt, des abeilles accoururent avec un bourdonnement harmonieux, et élevèrent autour de l'hostie un disque de cire comme un élégant ostensoir. En même temps, on vit les fleurs des champs voisins se balancer sur leurs tiges, s'inclinant toutes du côté de leur Dieu qu'elles semblaient encenser. Les passants, témoins de ce beau miracle, allèrent prévenir le curé, qui recueillit le Saint Sacrement et le porta triomphalement dans son église.

APPENDICE N° 4

Page 63

LA DÉVOTION A L'EUCHARISTIE
ET NOTRE-DAME DE LOURDES

Voici le début de la lettre que le Souverain Pontife adressait le 11 février 1899 à Mgr l'Évêque de Liège, et où il exprime cette idée que le but de Notre-Dame de Lourdes est de promouvoir le culte de l'Eucharistie :

« Vénérable frère, salut et bénédiction apostolique.

« Il y a près de cinquante ans qu'en la ville de Lourdes la très bonne Vierge, Mère de Dieu, manifeste, de la manière la plus éclatante, en faveur des malheureux de tout genre, la présence de son puissant secours et la tendresse de son cœur maternel. Depuis longtemps aussi, et à la grande joie de Notre cœur, Nous savons que la dévotion des

fidèles envers le très auguste Sacrement de l'autel y prend, à cette occasion, de merveilleux accroissements, qu'elle s'y témoigne par de solennelles processions et par la fréquence extraordinaire des communions.

« Assurément, il n'y a là rien à quoi l'on ne dût s'attendre : car si la Mère de Dieu attire à soi les hommes par ses bienfaits et sa très douce charité, elle ne les attire que pour les conduire ensuite à Jésus. Il sera donc, sans aucun doute, agréable à la sainte Vierge de voir les fidèles se réunir dans son sanctuaire, et comme sous ses yeux, afin d'y délibérer sur la manière d'accroître de plus en plus les honneurs rendus au Christ, caché sous les espèces eucharistiques. »

La même idée était développée par Mgr Doutreloup dans la lettre où il invitait évèques et fidèles au Congrès de Lourdes. Après avoir rappelé que le corps du Christ est la vie du monde, Sa Grandeur continue ainsi :

« La voie que l'Immaculée Mère de Dieu daigne nous tracer à Lourdes nous a conduits directement à l'œuvre des Congrès eucharistiques.

« Elle répète trois fois à Bernadette le cri de Jonas aux Ninivites : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! » et lui enjoint d'« aller dire aux prêtres » de faire bâtir en « ces lieux une chapelle, où elle veut que l'on vienne en procession ». Et comme

il n'y a pas de chapelle sans tabernacle, ni de tabernacle sans Eucharistie, c'est à la communion, vrai pain de vie, que Marie convie l'humanité coupable pour la guérir.

« Mais une mère connaît ses enfants, et Marie n'ignore pas que, pour les amener à la pénitence, et de la grotte les conduire à l'Eucharistie, elle doit tout d'abord les attirer et les gagner par ses bienfaits. De là l'invitation à Bernadette « d'aller boire et se laver à la fontaine », qui, au geste de sa main virginale, jaillit des profondeurs du roc pyrénéen ; de là, ces guérisons merveilleuses qui, d'année en année, deviendront si nombreuses qu'on se lassera souvent de les compter, sans que Marie se lasse jamais de les renouveler ; de là, à partir du jour où la procession de la Fète-Dieu deviendra presque quotidienne à Lourdes, les guérisons les plus éclatantes se produisant sur le passage du Très Saint Sacrement.

« Les foules ont vu et elles ont cru ; elles ont prié, le jour, la nuit, les bras en croix ; elles ont baisé la terre pour la conversion des pécheurs ; plus de respect humain. Les communions se sont multipliées et se multiplient tous les jours davantage. C'est le triomphe de Jésus par Marie ; c'est la glorification de Marie par Jésus.

« Dès lors, n'est-il pas naturel qu'un sang nouveau commence à circuler dans les âmes anémiées qui s'abreuvent aux sources de la vie et que, le len-

demain de telles et telles manifestations nationales, on constate dans l'âme de la nation les mêmes symptômes de résurrection et de vie?

« Ainsi se réalise ce que le saint homme de Tours, M. Dupont, écrivait le 26 octobre 1873 : « Il est dans l'ordre des choses que Marie ramène « à Jésus. Ce n'est pas dans son intérêt personnel « qu'elle insistait pour que l'on construisît une « chapelle aux roches Massabielles. Elle savait bien « qu'il s'agissait d'amener à la sainte table ces « milliers d'âmes qui devaient se rendre de la grotte « au banquet eucharistique. »

APPENDICE N° 5

Page 79.

LA COMMUNION QUOTIDIENNE

Ce que nous allons dire des conditions requises pour la communion quotidienne ne regarde pas le prêtre. Si l'on ne considère que son caractère et ses sublimes fonctions, il est tenu d'apporter à cet acte des dispositions bien plus parfaites que le simple fidèle. Séraphin par la pureté, le respect, l'amour embrasé de son cœur, voilà ce que devrait être l'homme qui a l'honneur de monter à l'autel. Cependant, la célébration de la messe et la communion quotidiennes lui sont conseillées, pourvu qu'il soit en état de grâce, alors même qu'il n'aurait pas la haute perfection que demande son état.

La raison en est qu'il remplit une fonction pu-

blique, en offrant le saint sacrifice au nom de Jésus-Christ et de l'Église pour le peuple chrétien, tandis que le laïque ne communie que pour son avantage particulier. Lorsque, pouvant célébrer dignement, le prêtre s'en abstient, on peut dire, avec saint Bonaventure « qu'il prive la Trinité d'une louange et d'une gloire, les anges d'une joie, les pécheurs du pardon de leurs fautes, les justes d'un secours et d'une grâce, les âmes du purgatoire d'un rafraîchissement, l'Église du Christ d'un bienfait spirituel, et lui-même d'un remède et d'un secours contre ses péchés et ses infirmités de chaque jour[1] ». Saint Thomas dit dans le même sens : « Le prêtre est, en quelque sorte, un personnage public. Il doit célébrer, non seulement pour lui-même, mais encore pour les autres. Aussi, en cas de nécessité, peut-il célébrer plusieurs fois le même jour ; mais, il n'en est pas de même du laïque qui ne communie que pour lui-même[2]. »

1. *Cum sacerdos absque peccato mortali et in proposito bono, non habens impedimentum, et non ex reverentia, sed ex negligentia, celebrare omittit, tunc quantum in ipso est, privat Trinitatem laude et gloria, angelos lætitia, peccatores venia, justos subsidio et gratia, in purgatorio existentes refrigerio, Ecclesiam Christi spirituali beneficio, et seipsum medicina et remedio contra quotidiana peccata et infirmitates.* (Saint Bonaventure.)

2. *Dicendum quod sacerdos est quasi persona publica. Et ideo oportet, quod non solum pro se, sed etiam pro aliis celebret, et ideo necessitate cogente potest pluries celebrare*

Quant aux laïques, si l'on ne considère que l'excellence et la vertu ineffables de l'Eucharistie, il est incontestable qu'ils ne sauraient la recevoir trop souvent. Plus une âme bien disposée s'approche souvent de ce foyer de sainteté, plus elle s'embrase de l'amour divin, plus elle devient belle et pure. Aussi, avons-nous vu que la communion quotidienne, répond au désir le plus cher de Notre-Seigneur, au vœu le plus ardent de l'Église, vœu exprimé bien des fois, mais plus expressément dans le concile de Trente, et enfin aux exhortations pressantes des saints Pères. « Si c'est un pain quotidien, dit saint Ambroise, pourquoi ne le recevez-vous qu'une fois l'année, comme les Grecs ont coutume de le faire en Orient ? Prenez tous les jours ce qui est destiné à vous profiter tous les jours. Vivez de manière à mériter de le recevoir chaque matin; celui qui ne mérite pas de le recevoir tous les jours ne mérite pas de le recevoir au bout de l'année[1]. »

Néanmoins, comme je l'ai dit plus haut, la communion quotidienne est un idéal absolu que, pra-

in die. Sed non est eadem ratio de illis qui non sumunt nisi ratione sui. » (Saint Thomas. 4e sent., dist. 12, q. 13. a. 1.)

1. *Si quotidianus est panis, cur post annum illum sumis, quemadmodum Græci in Oriente facere consueverunt ? Accipe quotidie quod quotidie tibi prosit. Sic vive ut quotidie merearis accipere. Qui non meretur quotidie accipere, non meretur post annum accipere.* » (Saint Ambroise. *De Sacram.*, libr. V, cap. IV.)

tiquement, la plupart des chrétiens ne peuvent atteindre. Pour pouvoir s'approcher aussi souvent de cet auguste sacrement, il faut des dispositions beaucoup plus parfaites que l'on en peut attendre communément de la masse des fidèles : il faut s'efforcer de vivre d'une vie vraiment surnaturelle, éviter le plus possible le péché véniel, et se préparer avec le plus grand soin à une action aussi sacrée. Ce serait une irrévérence criante de recourir tous les jours à cette source de toute sainteté, sans en devenir meilleur, et en continuant à mener une vie relâchée. Ce ne serait pas lui faire honneur, ce serait plutôt la déshonorer aux yeux du monde qui conclurait à tort sans doute, mais inévitablement, que l'Eucharistie n'a pas cette vertu divine qu'on lui attribue.

Remarquons d'ailleurs, que le concile de Trente ne dit pas qu'il souhaite la communion quotidienne, *optat*, mais qu'il la souhaiterait, *optaret;* et cet optatif exprime seulement le désir d'une chose qui peut-être ne doit pas exister ou qui même est moralement impossible, comme si l'Église disait par exemple : Je souhaiterais que les chrétiens ne commissent jamais un seul péché véniel. Ce serait là encore un idéal absolu ; mais l'Église sait qu'il est pratiquement irréalisable, et elle y est résignée comme Dieu lui-même.

Saint Thomas exprime très clairement la véritable doctrine de l'Église à cet égard : « Il y a, dit-il,

deux choses à considérer en ce qui concerne l'usage de l'Eucharistie. La première est du côté du sacrement lui-même, dont la vertu est toujours salutaire aux hommes. C'est pourquoi, il est avantageux de le recevoir chaque jour, pour en recueillir le fruit chaque jour. Aussi, saint Ambroise dit, au livre des Sacrements : « Si, chaque fois qu'il est répandu sur l'autel, le sang du Christ y est répandu pour la rémission de mes péchés, je dois le recevoir chaque jour. Puisque je pèche toujours, je dois toujours recourir au remède. » De ce côté donc, il n'y a pas de doute, on ne peut communier trop souvent. Mais pour que l'Eucharistie produise ses fruits abondants, certaines conditions sont nécessaires de la part de celui qui communie. C'est ce que le saint docteur ajoute aussitôt : « La seconde chose à considérer est du côté du fidèle; il doit s'approcher de ce sacrement avec une grande dévotion et révérence, *cum magna devotione et reverentia*. C'est pourquoi si quelqu'un se trouve chaque jour bien préparé, il est louable qu'il reçoive chaque jour le corps du Christ. Aussi, saint Augustin (lisez : saint Ambroise), après avoir dit : « Recevez-le chaque jour, pour que chaque jour il vous profite », ajoute immédiatement : « Vivez de telle façon que vous méritiez de le recevoir chaque jour. » Mais, comme il arrive souvent que la plupart des hommes rencontrent une foule d'empêchements qui s'opposent à la dévotion qu'ils devraient avoir,

à cause des indispositions ou du corps ou de l'âme, il *n'est pas utile à tous les hommes de s'approcher de la sainte table tous les jours*, mais chacun peut communier toutes les fois qu'il se trouve bien préparé. »

Plusieurs auteurs du dix-huitième siècle, dans un très louable dessein de combattre le jansénisme, mais emportés par un esprit de réaction excessive, ont soutenu que la seule condition dont il fallût se préoccuper pour s'adonner à la communion quotidienne était l'absence de péché mortel, et que par conséquent, on pouvait y engager indistinctement tous les fidèles en état de grâce, quelles que fussent leurs autres dispositions. Cette doctrine ne tient pas assez compte du respect du Saint Sacrement, ni de la coopération sincère et généreuse que Notre-Seigneur nous y demande. Elle est renversée par le témoignage que nous venons de citer de saint Thomas. Le docteur angélique demande une grande dévotion et une grande révérence ; or, la dévotion et la révérence ajoutent quelque chose à l'état de grâce.

C'est également ce qui ressort, comme saint Thomas le fait d'ailleurs remarquer, du texte le plus fort que l'on puisse citer en faveur de la communion quotidienne. Après avoir dit : « *Accipe quotidie :* Communiez chaque jour », saint Ambroise ajoute immédiatement : « Mais vivez de telle sorte que vous *méritiez* de recevoir l'Eucharistie chaque

jour. » On a très bien fait observer contre les jansénistes que la communion en elle-même n'est pas une *récompense*, mais une nourriture et un remède de l'âme. Cependant, sans incliner aucunement du côté de Port-Royal, on peut dire, que l'usage *quotidien* de la communion constituant, si j'ose ainsi parler, un luxe divin, une surabondance sans laquelle on peut vivre d'une vie surnaturelle très parfaite, il faut la considérer à la fois, et comme une nourriture, et comme une faveur qu'on doit mériter et acheter par de généreux efforts : *Sic vive ut quotidie merearis accipere.*

Telle est aussi la thèse que saint François de Sales a exposée dans l'*Introduction à la vie dévote*. Après avoir cité un texte de Gennade, qu'il attribue à saint Augustin, le pieux auteur, ajoute : « Je ne vitupère, ni ne loue absolument que l'on communie tous les jours ; mais je laisse cela à la discrétion du père spirituel de celui qui se voudra résoudre sur ce point ; car la disposition requise pour une si fréquente communion devant être fort exquise, il n'est pas bon de le conseiller généralement. Et, parce que cette disposition-là, quoique exquise, se peut trouver en plusieurs âmes, il n'est pas bon non plus d'en divertir et dissuader généralement un chacun : mais cela se doit traiter par la considération de l'état intérieur d'un chacun en particulier. Ce serait imprudence de conseiller indistinctement à tous cet usage si fréquent ; mais ce serait aussi

imprudence de blâmer aucun pour celui-ci, et surtout quand il suivrait l'avis de quelque digne directeur. »

Un célèbre décret d'Innocent XI sur la communion quotidienne, publié le 12 février 1679, prescrit aux pasteurs « de faire en sorte que les fidèles communient plus ou moins souvent, suivant le degré de leur dévotion et de leur préparation... C'est au confesseur, dit le Pape, qu'il appartient de régler la fréquence de la communion de ses pénitents laïques d'après leur pureté de conscience, les fruits qu'ils en retirent, et leurs progrès dans la piété... Les prédicateurs devront avertir les fidèles que l'usage fréquent de ce sacrement demande une grande préparation : *ad illud sumendum de magna præparatione orationem habeant ;* que ceux qui le reçoivent souvent ou tous les jours, doivent y apporter un profond sentiment de leur infirmité, la crainte des jugements divins, la plus grande révérence pour le repas céleste, où se donne Jésus-Christ; et, que, s'ils se sentent moins bien disposés, ils s'en abstiennent et s'efforcent de se mieux préparer. »

Remarquons que ces recommandations, si sages et si graves, ne sont pas faites pour détourner de la sainte table ceux qui désirent recourir fréquemment à cette source de toute grâce.

Les chrétiens ordinaires feront bien d'y aller chaque semaine. La communion hebdomadaire est

vraiment, comme le dit Mgr de Ségur, *la communion ordinaire des bons chrétiens.* Ils auront soin de s'y préparer par de sérieux efforts, des prières, des sacrifices et la lutte contre leurs mauvaises inclinations ; ils y apporteront une grande bonne volonté et un vif désir de profiter de la visite de Notre-Seigneur.

S'ils veulent s'en approcher deux, trois ou quatre fois par semaine, ils devront avoir ces mêmes dispositions, mais à un degré plus parfait, et d'autant plus élevé qu'ils communieront plus souvent.

Il faut monter plus haut encore si l'on veut recevoir le corps de Notre-Seigneur chaque matin : bonne volonté plus grande, efforts plus généreux, humilité plus profonde, désir plus intense. Jamais, ô âmes chrétiennes, vous ne serez trop pures pour recevoir le Dieu de pureté. Cependant, ne vous laissez pas décourager par cet idéal que vous propose l'Église. Efforcez-vous d'aimer de plus en plus Notre-Seigneur, de combattre vos défauts, d'éviter le péché véniel, d'être douces, patientes et mortifiées, de mener, comme saint Paul, une vie cachée en Dieu avec le Christ, excitez en vous un ardent désir de vous unir à votre Sauveur bien-aimé, et puis, alors même que vous auriez encore des imperfections et des fautes vénielles à regretter, approchez-vous avec confiance de la sainte table.

L'Église sait bien que notre nature produira

toujours des fautes vénielles, comme la terre produit des orties et des ronces : mais si vous avez soin de les arracher au fur et à mesure qu'elles reparaissent, par une détestation sincère de leur malice, ne craignez pas d'inviter le Christ à descendre, aussi souvent que votre directeur vous le permettra, dans votre cœur. Ce cœur sera alors pour lui comme ce parterre de lis, dont il est dit au Cantique des Cantiques que le Bien-aimé se plaît à en respirer les parfums et à en cueillir les fleurs : *Dilectus meus descendit in hortum suum ad areolam aromatum ut pascatur in hortis et lilia colligat.* (Cant., VI, 1.)

Un des signes auxquels nous pouvons reconnaître si nous faisons bien de nous approcher plus ou moins souvent de la sainte table, c'est le désir plus ou moins vif que nous en avons. Si ce désir est très ardent et très surnaturel, c'est-à-dire excité en nous non par l'attrait que peuvent nous offrir les consolations sensibles, encore moins par une secrète vanité, mais par un profond sentiment de notre misère, et un grand amour d'un Dieu infiniment bon, c'est une des meilleures dispositions que nous puissions apporter à la communion quotidienne ou très fréquente, une de celles que les saints requéraient avec le plus d'instance des personnes avides du pain de vie. Portée à un haut degré, elle peut suppléer à plusieurs dispositions qui manqueraient à notre fragilité.

Un autre critérium qui peut nous guider, c'est le profit que nous en retirons. Saint Thomas dit très bien : « Celui qui reconnaîtrait par expérience que la communion quotidienne augmente en lui la ferveur de la dévotion, sans diminuer le respect, celui-là ferait bien de communier chaque jour[1]. »

Saint Ignace recommandait aux habitants d'Azpeitia de communier tous les huit jours ; mais, écrivant à une religieuse de Barcelone en 1543, il lui conseillait de recevoir Notre-Seigneur tous les jours, pourvu qu'elle y apportât les dispositions requises, et il énumérait ces dispositions avec une prudence consommée. Cette direction de l'auteur des *Exercices* confirme pleinement celle que que nous avons exposée jusqu'ici d'après saint Thomas, saint François de Sales et Innocent XI. La voici :

« Quant à la communion *quotidienne*, tout le monde sait que, dans les premiers temps de l'Église, tous les fidèles communiaient chaque jour. Or, ni les canons, ni aucun autre décret de notre sainte mère l'Église, ni aucun théologien scolastique, ni aucun autre auteur ascétique, ne détournent de la communion quotidienne, les personnes que leur piété incline à le faire. Saint Augustin dit, il est

1. *Si aliquis experimentaliter cognosceret, ex quotidiana communione fervorem devotionis augeri, et reverentiam non minui, talis deberet quotidie communicare.* (4e sentent. dist. 12, q. 1, a. 2.

vrai, qu'il n'approuve ni ne blâme la communion quotidienne ; mais il dit, en un autre endroit, parlant du très sacré Corps de Notre Seigneur Jésus-Christ : « C'est le pain quotidien ; vivez donc de « telle sorte que vous méritiez de le recevoir tous « les jours. »

« Or, s'il en est ainsi, quand même vous ne remarqueriez pas en vous des signes *extrordinaires* de bonne disposition, quand même vous ne ressentiriez pas de *grandes impressions* de dévotion, le témoignage de votre conscience suffit ; et lorsque, après l'avoir examinée, vous observez, assez clairement à votre avis, que la communion *aide votre âme et accroît son amour envers Dieu ;* lorsque, d'ailleurs, vous *désirez communier*, *pour expérimenter encore en vous les effets déjà éprouvés de l'Eucharistie*, c'est-à-dire la vigueur que cette alimentation spirituelle donne à votre âme, la tranquillité, la paix dont elle est suivie, l'ardeur nouvelle dont elle vous anime, pour mieux servir et glorifier Dieu, n'en doutez pas, la communion quotidienne vous sera plus profitable qu'une communion moins fréquente. »

Quand une âme est dans ces bonnes dispositions, elle fait très bien de communier chaque jour ou presque chaque jour, sans se laisser arrêter par les objections plus ou moins rigoristes qu'on peut lui faire. C'est la pensée de saint François de Sales, qui cite à ce propos le trait suivant : « La

réponse de sainte Catherine de Sienne fut gracieuse, quand, lui étant opposé, à raison de sa fréquente communion, que saint Augustin ne louait ni ne vitupérait de communier tous les jours : « Eh bien ! dit-elle, puisque saint Augustin ne le vitupère pas, je vous prie que vous ne le vitupériez pas non plus ; et je me contenterai. »

Outre les âmes qui aspirent à une haute perfection et qui font les plus généreux efforts pour y arriver, il est une seconde catégorie de chrétiens à qui il faut conseiller la communion quotidienne, du moins pour un temps. Ils se trouvent à l'autre extrémité de la vie spirituelle : ce sont les pauvres pécheurs assaillis de violentes tentations et adonnés jusque-là à des habitudes tyranniques, mais qui veulent sortir de leur esclavage et renoncer pour toujours au péché. L'Eucharistie bien et fréquemment reçue, *sancte ac frequenter*, suivant le mot du rituel romain, est le remède le plus efficace qu'ils aient contre leur maladie. Il convient donc que, avec l'assentiment de leur confesseur, ils y recourent aussi souvent que possible, au besoin même tous les jours, pourvu qu'ils y apportent une grande bonne volonté et un vif désir d'en profiter ; et qu'ils continuent ce régime sauveur jusqu'à ce qu'ils aient recouvré une parfaite santé morale et remporté une complète victoire. Alors, ils feront bien de revenir un peu en arrière et de se borner à une communion un peu moins fréquente, par

exemple à la *communion hebdomadaire des bons chrétiens*, à moins que touchés par la grâce et jaloux de montrer leur reconnaissance à leur sauveur, ils ne veuillent vivre avec cette ferveur et cette piété que requiert la communion quotidienne habituelle.

En appliquant ce régime énergique d'une main ferme et délicate, et en dosant le divin remède avec un diagnostique éclairé, qui tenait compte des moindres mouvements de l'âme, saint Philippe de Néri, saint Alphonse de Liguori et d'autres grands directeurs de consciences, ont guéri chez de pauvres pécheurs des plaies invétérées dont aucun autre moyen n'avait pu venir à bout. On verra plus bas (appendice n° 8), avec quel zèle et quel succès saint Philippe de Néri employait cette méthode de la communion fréquente.

Je résume toute cette doctrine par ces paroles tirées du cours de théologie, professé au Collège Romain par le R. P. L. Billot, S. J. : « Quand il s'agit de décider s'il faut accorder la communion fréquente, on doit tenir compte, et de l'indigence, et de l'excellence des dispositions. De l'indigence d'abord, parce que les sacrements ont été institués pour les hommes ; comme par exemple, si quelqu'un agité par de violentes tentations, était en danger de succomber, et voulait s'approcher de ce sacrement pour y trouver un remède. De l'excellence des dispositions en second lieu, parce que, toutes

choses égales d'ailleurs, plus on communie fréquemment, plus les dispositions doivent être parfaites. Comme le fait remarquer le cardinal Lugo (*De Euchar.*, disput. xiv, sect. 2, n. 32.), le fidèle doit faire en sorte que la robe nuptiale avec laquelle il paraît au festin eucharistique, soit aussi blanche et aussi brillante que le comporte sa condition; mais plus il s'approche souvent de ce sacrement, plus sa condition devient noble, car il prend place parmi ces familiers du Christ qui l'accompagnent partout et dont il est dit au troisième livre des Rois : *Bienheureux vos serviteurs qui se tiennent toujours devant vous et qui écoutent les oracles de votre sagesse.* Ainsi une plus grande pureté est requise de celui qui communie plusieurs fois la semaine, que de celui qui ne communie qu'une fois le mois, ou, à plus forte raison, une fois l'an. »

APPENDICE N° 6

Page 93.

LA COMMUNION AU DÉSERT[2]

Si les jansénistes ont affirmé que les anciens moines d'Orient ne communiaient presque jamais, c'est qu'ils se faisaient une idée erronée de ce qu'était la vie au désert et même de ce qu'on appelle

1. R. P. Louis Billot. *De Ecclesiæ Sacramentis*, quæst. LXXX, § 4.

2. Sources : Dalgairns. *La Sainte Communion* ; — Marin. *Les Pères des déserts d'Orient* ; — Les Bollandistes. *Passim.*

le désert dans l'histoire de la vie monastique. Or, l'Eucharistie y était si peu oubliée que c'était au contraire la préoccupation de rester dans son voisinage qui déterminait presque toujours l'emplacement des couvents et des ermitages.

De tout temps l'âme chrétienne avide de s'unir à Dieu s'est sentie pressée de fuir la société des hommes et de s'enfoncer dans la solitude. Jésus lui en avait donné l'exemple. Jésus avait maudit le monde à cause de ses scandales. Jésus s'était retiré quarante jours dans le désert. Jésus, pendant son ministère apostolique, avait l'habitude de monter la nuit sur quelque cime solitaire pour y prier. Cet attrait évangélique devait être plus puissant en Orient dans les premiers siècles où, d'un côté, le spectacle des villes païennes avec leur luxure et leurs abominations écœurait les âmes élevées, et de l'autre la proximité du désert leur offrait la solitude, le calme, le silence, des facilités de prière et d'union avec Dieu dont elles étaient avides.

Aussi l'Égypte, où ces conditions se rencontraient plus qu'ailleurs, fut la terre classique des solitaires. Sur la longue et étroite bande de verdure qui borde le Nil s'épanouissaient des villes bruyantes, tout entières à la joie de vivre. Mais à quelques milles du vieux fleuve, on trouvait des vallons cachés, des gorges, des ravins où la végétation et la culture expiraient, et un peu plus loin commençaient les grands sables du désert. C'est là

que les chrétiens les plus fervents venaient chercher Dieu dans la solitude. Quelques-uns parmi eux étaient prêtres : la plupart étaient laïques.

Les uns se réunissaient pour mener la vie commune, et on les appelait pour cette raison cénobites, ou hommes de communauté. Mais, suivant que les liens unissant les membres de la communauté étaient plus ou moins resserrés, celle-ci prenait le nom de couvent, de laure ou de désert.

Dans le couvent les religieux vivaient sous le même toit et participaient aux mêmes exercices. Souvent plusieurs couvents étaient rapprochés les uns des autres de façon à former une vraie cité monastique, un immense ascétère, sous la conduite d'un abbé. Telle l'île des Palmes, à Tabenne, où saint Pacôme et ses successeurs réunirent environ quinze cents moines.

La laure tenait le milieu entre le couvent et le désert. C'était un groupement de cellules séparées, de petits ermitages enfouis sous la verdure, mais renfermés dans la même enceinte. La laure fut la forme de monastère la plus répandue en Palestine ; on en trouvait dans les vallées d'Engaddi, du Cédron, du Jourdain, en Samarie, et en Galilée.

Enfin ce qu'on appelait un désert était en réalité une agglomération monastique formée dans un désert ou une montagne, ou quelque îlot sauvage ; les solitaires y vivaient dans des cabanes, plus

indépendants, isolés les uns des autres, quelquefois à d'assez grandes distances, mais cependant sous l'autorité d'un ancien. Les principaux déserts étaient ceux de Nitrie, où cinq mille moines vivaient à la fois, de Scétis, de Diolcas, la montagne de saint Antoine.

Outre les cénobites, il y avait les ermites ou anachorètes, natures plus autonomes et plus sauvages, qui se séquestraient plus complètement du commerce des hommes, et vivaient complètement seuls. Une caverne, une carrière abandonnée de porphyre, un site escarpé de montagne, une oasis à l'entrée du désert leur servaient de retraite. Un palmier leur offrait son ombre et ses dattes, un ruisseau son eau vive, parfois un vieux sphinx leur donnait abri entre ses pattes de granit à moitié ensablées, et jour et nuit leur âme montait librement vers le ciel à travers les grands espaces.

Comment a-t-on pu croire que de tels hommes, les grands ancêtres de l'ascétisme et du mysticisme chrétiens, ces hommes qui menaient la vie des anges, aient consenti à se priver du pain des anges ? Ils jeûnaient du pain du corps avec bonheur ; mais jeûner de l'Eucharistie, c'était impossible. Nous voyons en effet qu'il y avait toujours une église au milieu de la laure, du désert ou du couvent, ou du moins à proximité. Quant aux ermites, ils ne s'écartaient jamais beaucoup des monastères ou d'autres agglomérations chrétiennes,

de manière à pouvoir venir y recevoir le corps de Jésus-Christ chaque semaine.

Saint Apollonius, abbé d'un monastère de la Thébaïde, allait jusqu'à recommander la communion quotidienne à ses inférieurs. « Il faut, disait-il, il faut que les moines communient tous les jours, lorsqu'ils le peuvent. Dieu s'éloigne de ceux qui s'éloignent des sacrements. Le Sauveur demeure au contraire en ceux qui le reçoivent fréquemment; Jésus a dit en effet cette parole aussi infaillible que salutaire : « Si quelqu'un mange ma chair et boit « mon sang, je demeure en lui et lui en moi. » Les moines qui vivaient sous l'autorité d'Apollonius habitaient de petits ermitages dans une montagne. Or chaque jour, un grand nombre d'entre eux en descendaient vers la neuvième heure (c'est-à-dire vers trois heures de l'après-midi); ils étaient à jeun et recevaient la sainte communion. Les uns remontaient aussitôt après dans leur montagne; d'autres restaient en bas plusieurs heures, à prier, à psalmodier, à écouter les instructions de leur saint abbé. Et beaucoup faisaient cela chaque jour du moins pendant d'assez longues périodes de l'année [1].

Cependant, à part cet exemple de la communion quotidienne, c'était partout la communion hebdomadaire qui était en honneur au désert, dans la

1. *Bollandistes*, t. II, du mois de janvier, p. 626, n° 17, et p. 627, n° 19.

Thébaïde et la haute Égypte, en Terre sainte, en Syrie, en Arabie. Quand il n'y avait pas de prêtre dans un groupe, un prêtre du voisinage y allait chaque dimanche pour célébrer la messe et communier les frères, ou bien ceux-ci se rendaient à l'église la plus proche. C'est ce que faisaient les ermites comme je l'ai indiqué dans le deuxième sermon, et pour arriver à temps et se mieux préparer par la confession et une sainte veille, ils arrivaient dès le samedi. Il semble que plusieurs communiaient aussi le samedi quand ils le pouvaient.

Cassien rapporte, dans la conférence de l'*Abbé Paphnuce*, que ce saint homme, même après avoir dépassé l'âge de quatre-vingt-dix ans, quittait son ermitage les samedis et les dimanches et allait à plusieurs milles de distance afin de célébrer les saints mystères[1].

L'abbé Pœmen disait à ses disciples : « Comme le cerf altéré aspire à l'eau des fontaines, ainsi mon âme vous désire, ô mon Dieu. Des reptiles venimeux se mêlent aux herbes que les cerfs mangent dans la solitude, et quand le venin a irrité leurs entrailles, les cerfs cherchent partout des eaux rafraîchissantes. Dès qu'ils en ont bu, l'effet du poison est détruit. De même les moines, retirés dans le désert, ont l'âme parfois brûlée par le venin des démons, et il leur tarde de voir arriver le samedi et

1. Cassien. *Confér. III*e, § 1er.

le dimanche, pour aller aux sources d'eau vive, je veux dire au corps et au sang de Jésus-Christ, qui neutralisent le poison amer du péché. »

Les cinq mille moines du désert de Nitrie s'assemblaient le samedi et le dimanche pour recevoir la communion, et, en signe de joie, ils revêtaient sur leur habit noir ordinaire un vêtement blanc. Le même usage régnait au désert de Scété et dans celui de Cells.

Dans la laure de saint Sabas, il y avait une caverne qui servait de chapelle, et où les moines venaient aussi le samedi et le dimanche pour communier.

L'abbé Moïse quittait son ermitage en plein désert pour venir, communier chaque dimanche, à l'église la plus rapprochée. Ainsi faisait saint Zénon, qui vivait dans un sépulcre en Syrie ; ainsi saint Jean Climaque qui avait fixé sa solitude à cinq milles du Sinaï. Saint Antoine devait faire trois jours de marche dans le désert pour trouver un autel ; il faisait ce voyage toutes les deux ou trois semaines, et l'on peut croire qu'en s'en retournant il emportait avec lui le Saint Sacrement dans sa cellule pour s'en nourrir jusqu'à la prochaine fois. Saint Basile nous dit, en effet, que lorsque les moines prévoyaient qu'ils n'assisteraient pas de sitôt au saint sacrifice, ils se munissaient d'hosties qu'ils gardaient religieusement dans leurs ermitages pour les consommer au temps voulu.

L'abbé Mark resta trente ans enfermé dans sa cellule sans en sortir ; mais chaque dimanche un prêtre venait y célébrer la messe. Il en fut de même pour l'abbé Jean, pendant les trois ans qu'il vécut sans abri sur un rocher nu. Saint Auxence, retiré dans une caverne d'une montagne sauvage près de Chalcédoine, exhortait tous ceux qui l'approchaient à communier chaque dimanche.

Ainsi il est surabondamment prouvé que l'usage de la communion hebdomadaire fleurit au désert pendant les troisième, quatrième et cinquième siècles.

Ermites et cénobites avaient leur cœur partagé entre le cher désert et le cher tabernacle. Ils auraient voulu fuir le plus loin possible les plaisirs et le verbiage des hommes, mais la sainte hostie les retenait. Sollicités par ces deux forces, la force centrifuge de l'horreur du monde et la force centripète de l'attraction eucharistique, ils choisissaient un désert, un couvent, une laure, une oasis où ces deux forces s'équilibraient, où le bruit de l'humanité ne parvenait pas jusqu'à eux, mais d'où ils pouvaient, en peu de temps, gagner une église. Et c'est dans cette église que, chaque dimanche, ils faisaient une sainte communion dont l'action de grâces embaumait et embellissait ensuite leur solitude pendant huit jours.

APPENDICE N° 7

Page 104.

LETTRE DE SAINT IGNACE

AUX HABITANTS D'AZPEITIA

En 1541, saint Ignace écrivait de Rome aux habitants d'Azpeitia, sa patrie, une lettre pour les inviter à la communion. Après leur avoir rappelé les désordres qu'ils avaient corrigés, lors de son passage parmi eux, en 1535, il ajoute :

« Depuis ce temps, je n'ai rien appris de vous ; seriez-vous, par une légèreté déplorable, retournés à vos anciens désordres ? Je l'ignore. Quoi qu'il en en soit, je viens vous prier, vous conjurer avec une vive ardeur de vous appliquer à servir, à honorer Jésus-Christ Notre Seigneur dans l'admirable sacrement de l'Eucharistie.....

« Il fut un temps où tous les fidèles, sans exception, qui avaient atteint l'âge requis, communiaient chaque jour. Peu de temps après, la piété chrétienne se refroidit ; on commença à ne plus communier que tous les huit jours. Plus tard, la charité perdit presque toute sa chaleur, et l'usage s'introduisit de ne communier qu'aux trois principales fêtes de l'année. On laissait pourtant à chacun la liberté de communier plus souvent, ou de trois jours l'an, ou une fois la semaine, ou une fois le mois. On en vint enfin à l'excès de négligence et de misère où nous sommes aujourd'hui ; on n'eut pas honte, comme on n'a pas honte aujourd'hui, de

ne recevoir qu'une fois l'an ce pain céleste. Aussi, ne reste-t-il plus aujourd'hui du christianisme, que l'ombre vide du nom de chrétien. Considérez d'un œil calme et attentif le monde presque entier, et vous en serez frappés comme moi.

« Il nous faut donc à tout prix, restaurer les saintes coutumes des chrétiens d'autrefois. Les intérêts de la divine majesté, nos plus grands intérêts personnels nous y obligent. Du moins, qu'une fois le mois, si l'on ne peut encore obtenir davantage, *tous*, après s'être confessés, reçoivent l'Eucharistie. Et s'il s'en trouve qui veuillent communier plus fréquemment, il est hors de doute qu'ils se rendront très agréables à Dieu. C'est le témoignage de saint Augustin confirmé par le suffrage de tous les docteurs [1]. Après avoir dit en effet : « La communion quotidienne de tous, je ne la loue ni ne la blâme », le saint docteur ajoute : « Mais j'exhorte à communier tous les dimanches. »

APPENDICE N° 8

Page 106.

SAINT PHILIPPE DE NÉRI

ET LA COMMUNION FRÉQUENTE

« Saint Philippe de Néri, qui dévouait sa vie à la sanctification de la jeunesse de Rome, et dont le

1. Ce texte, qui était communément attribué à saint Augustin est, comme nous l'avons vu, de Gennade, prêtre de Marseille.

témoignage a le double poids d'une sainteté angélique et d'une expérience spéciale, déclarait que la fréquente communion, unie à la piété envers la sainte Vierge, était non pas le meilleur, mais l'*unique* moyen de conserver un jeune homme dans les bonnes mœurs et dans la vie de la foi, de le relever dans ses chutes et de réparer ses faiblesses.

« Un étudiant vint un jour le trouver, le suppliant de l'aider à se défaire de mauvaises habitudes dont il était depuis longtemps l'esclave. Saint Philippe le consola, lui donna de sages conseils, et, après avoir entendu l'humble aveu de ses faiblesses, il le renvoya absous et heureux, en lui recommandant de venir communier le lendemain. « S'il vous arri- « vait, ce qu'à Dieu ne plaise, de retomber dans le « mal, revenez me voir aussitôt, ajouta-t-il, et con- « fiez-vous à la bonté de Dieu. » Le lendemain soir, saint Philippe vit revenir à son confessionnal le pauvre jeune homme pour lui avouer une rechute. Le bon saint le releva cette seconde fois comme la première, lui dit de lutter avec courage, lui donna de nouveau l'absolution et lui ordonna comme la veille de recourir au Corps sacré du Seigneur. L'étudiant, combattu d'un côté par la violence de l'habitude, et de l'autre par son désir de revenir à Dieu, puisa dans cette direction miséricordieuse et dans la fréquentation de la sainte Eucharistie une si vigoureuse énergie, qu'il revint treize jours de suite auprès du saint, qui ne se lassait pas plus dans

sa charité que l'autre dans sa pénitence. L'amour enfin l'emporta, et Jésus compta dans les rangs de ses fidèles un nouveau serviteur, qui fit en peu de temps des progrès si rapides dans la sainteté, que saint Philippe le jugea digne du sacerdoce. Admis plus tard dans la Congrégation de l'Oratoire, il édifia Rome par son zèle et ses vertus, et mourut jeune encore de la mort des saints. Il se plaisait à raconter lui-même l'histoire de sa conversion pour encourager les pauvres pécheurs, et pour faire comprendre aux jeunes gens que la communion fréquente était leur salut.

« Que je voudrais donc le leur faire comprendre aussi et les voir tous recourir à la chair sacrée de Jésus-Christ ! Le jeune homme est placé par la fougue même de son âge entre deux extrêmes : entre l'amour fatal de sa chair révoltée, qui le déshonore et le perd, et l'amour de la très sainte et très adorable chair du Sauveur, qui le sanctifie, le sauvegarde et lui donne la force de vaincre ses passions. Il faut qu'il choisisse ; s'il ne veut pas de ce second amour, il tombera dans le premier. A dix-huit ou vingt ans, la continence n'est pas possible sans l'Eucharistie. » (Extrait de la *Très Sainte Communion* de Mgr de Ségur. Paris, Tolra.)

APPENDICE N° 9

Page 106.

SAINT CHARLES BORROMÉE

ET LA COMMUNION FRÉQUENTE

Lorsque saint Charles Borromée fut nommé en 1561 archevêque de Milan, il se trouva à la tête d'un diocèse complètement bouleversé et en proie à une effrayante corruption. Il se mit résolument à l'œuvre de la réforme en appliquant les décrets du concile de Trente, et, quand il mourut en 1584, au bout de vingt-trois années d'épiscopat, son Église était renouvelée. Or, l'un des moyens qui l'aidèrent le plus efficacement à réaliser cette merveilleuse transformation fut l'impulsion qu'il donna à la fréquentation des sacrements. Voici quelques-uns des décrets édictés dans les différents conciles qu'il tint à Milan et qui font foi de son grand zèle pour l'Eucharistie.

Premier concile. « Que les curés, par leurs très fréquentes exhortations, s'appliquent surtout à ce que le peuple qui leur est confié approche *souvent* de la confession et de la communion. »

Troisième concile. « Que les curés et les prédicateurs exhortent *très souvent* les peuples au très salutaire usage de recevoir *fréquemment* la sainte Eucharistie, par l'exemple et la pratique de la primitive Église, par les paroles et le témoignage des saints Pères, et enfin par le sentiment du saint concile de Trente, qui désirerait que tous commu-

niassent à la messe quotidienne. Que si quelque prédicateur disait, directement ou indirectement, quelque chose contre cette doctrine, que l'évêque de la ville ou du diocèse lui interdise la prédication comme à un homme scandaleux. »

Quatrième concile. « Que chaque curé, par de très fréquents avertissements, tâche de renouveler la pratique établie par le pape saint Silvère, à savoir que ceux qui ne communient pas souvent pendant l'année reçoivent du moins, pendant l'Avent et pendant le Carême, le corps de Jésus-Christ *tous les dimanches.*

« Quand on donne la communion à une grande multitude que l'évêque ait soin, soit par lui-même, soit par d'autres, qu'on anime le peuple, tandis qu'il communie, au fréquent usage de la communion... et qu'on lui fasse sentir combien il est profitable de communier souvent... Enfin que les curés ne refusent pas aux *malades*, qui désirent communier souvent, la consolation et le secours de la *fréquente communion.* »

APPENDICE N° 10

Page 107.

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ET LA COMMUNION FRÉQUENTE

« Si les mondains vous demandent pourquoi vous communiez si souvent, dites-leur que deux sortes

de gens doivent souvent communier : les parfaits et les imparfaits ; les forts afin qu'ils ne deviennent faibles, et les faibles afin qu'ils deviennent forts ; les malades afin d'être guéris, et les sains afin qu'ils ne tombent en maladie... Dites-leur que ceux qui n'ont pas beaucoup d'affaires mondaines doivent souvent communier, parce qu'ils en ont la commodité, et ceux qui ont beaucoup d'affaires mondaines parce qu'ils en ont la nécessité... Dites-leur que vous recevez le Saint Sacrement pour apprendre à le bien recevoir, parce que l'on ne fait guère bien une action à laquelle on ne s'exerce pas souvent.

« Communiez souvent, et le plus souvent que vous pourrez, avec l'avis de votre père spirituel ; et, croyez-moi, les lièvres deviennent blancs, parmi nos montagnes, en hiver, parce qu'ils ne voient ni mangent que la neige ; et, à force d'adorer et manger la beauté, la bonté et la pureté même en ce divin Sacrement, vous deviendrez toute belle, toute bonne et toute pure [1]. » (*Introduction à la Vie dévote*, 2e part., ch. XXI. *Comment il faut communier.*)

1. Il est vrai que le saint évêque de Genève met à la communion hebdomadaire une condition excessive. Il dit dans l'*Introduction à la Vie dévote* (2e part., ch. XX) : « Pour communier tous les huit jours, il est requis de n'avoir ni péché mortel, *ni aucune affection au péché véniel*, et d'avoir un grand désir de communier. » Les jansénistes et en particulier Arnaud n'ont pas manqué de se prévaloir de ce

APPENDICE N° II

Page 107.

LE CATÉCHISME DU CONCILE DE TRENTE

ET LA COMMUNION FRÉQUENTE

En dehors des livres canoniques, il est peu de livres qui aient autant d'autorité dans l'Église que le Catéchisme du concile de Trente. Composé sur l'ordre de ce concile et par une commission des plus pieux et des plus savants de ses docteurs, attentivement surveillé durant sa composition par

témoignage qui s'accorde trop bien avec leurs maximes; mais il est certain que cette opinion n'est pas celle de l'Église. Le saint docteur a été sur ce point induit en erreur par un texte de Gennade que j'ai cité plus haut, texte qu'il attribue faussement à saint Augustin et dont le sens d'ailleurs lui a échappé parce qu'il n'en connaissait pas ou n'en a pas suffisamment pesé le contexte. Ce texte porte qu'il est bon de communier tous les dimanches, pourvu que l'âme n'ait pas d'attache au péché, *si tamen mens sine affectu peccandi sit*. Saint François a cru qu'il s'agissait ici du péché véniel; or Gennade déclare, quelques lignes plus loin, qu'il parle du péché mortel : *Hoc dico de illo quem capitalia et mortalia peccata non gravant.* D'ailleurs ce passage rigoriste où saint François a suivi l'opinion mal comprise d'un autre, détonne complètement dans sa doctrine ordinaire. Partout ailleurs, suivant les aspirations de son sens si large et si catholique et de son cœur si miséricordieux, il invite à la communion fréquente, comme on peut le voir par le passage que nous avons cité, non seulement les parfaits, détachés du péché veniel, mais encore les imparfaits et les malades, précisément pour qu'ils y trouvent la guérison de leurs péchés véniels et de toutes leurs misères.

saint Charles Borromée et par saint Pie V lui-même, il fut publié à Rome en 1566 par les soins et avec une préface *motu proprio* de ce pape. Le successeur de Pie V, Grégoire XIII, en fit paraître, en 1583, une nouvelle édition, avec une lettre où il en recommandait vivement l'usage à l'univers chrétien. D'innombrables conciles particuliers en ont fait le plus magnifique éloge, et, le 8 septembre dernier 1899, le Souverain Pontife Léon XIII, l'appelant un « livre d'or », en prescrivait la lecture à tous les séminaristes.

Voici comment ce catéchisme s'exprime au sujet de la fréquente communion :

« Que les fidèles ne se contentent pas d'obéir au décret du concile de Latran en recevant une fois l'an seulement le corps du Seigneur ; mais qu'ils se persuadent qu'ils doivent communier fréquemment. Quant à définir s'il convient de le faire chaque mois, chaque semaine ou chaque jour, on ne peut fixer à cet égard une règle uniforme ; cependant voici un principe très certain donné par saint Augustin : « Vivez de telle sorte que vous « puissiez communier tous les jours. » C'est pourquoi les curés devront rappeler souvent aux fidèles que de même qu'ils croient nécessaire de nourrir chaque jour leur corps, de même ils ne doivent pas négliger de nourrir chaque jour leur âme de ce sacrement; car il est clair que l'âme n'a pas moins besoin de l'aliment spirituel que le corps de

l'aliment naturel... », etc. (Pars II, *De Euch. Sacram.*, § LXIII.)

APPENDICE N° 12

Page 108.

OPINION DE MOLINA LE CHARTREUX

Le livre de Molina le Chartreux, qui parut en latin à Anvers, en 1618, est intitulé : *l'Instruction des prêtres tirée des Pères et des Docteurs de l'Église.*

Après avoir dit, comme on l'a vu plus haut, qu'il souhaite que tous les chrétiens du monde se mettent à communier chaque dimanche, même les pécheurs qui y trouveront le remède à leurs maux, il ajoute : « J'estime que tous les prélats et confesseurs doivent convier les chrétiens à cela, et qu'on n'en doit pas refuser un, tant soit-il grand pécheur, pourvu qu'il s'y dispose ; au contraire, il l'y faut exhorter, et que les grands péchés, ni les rechutes ne l'en sauraient empêcher. »

« Si un pécheur s'adressait à moi, tout chargé de péchés, et que je visse qu'il en fût repentant et résolu de s'en corriger, je lui conseillerais de communier TOUS LES DIMANCHES ; et, le samedi suivant, s'il retournait à moi avec autant de péchés et que je le visse contrit et en intention de s'amender, je l'encouragerais encore davantage à communier toutes les semaines, et si par plusieurs semaines il retombait au même désordre, je l'admonesterais de fréquenter la communion. »

On reconnaît là exactement le principe qui inspirait saint Philippe de Néri, et grâce auquel il a converti tant d'âmes.

Plus loin, parlant du droit et du devoir qu'a le confesseur, en certains cas, de refuser l'absolution et d'interdire la communion, Molina ajoute : « Je dis que cela se doit faire avec discrétion, en sorte que cela retombe au profit et non au dommage de l'âme, et que le pénitent s'amendant *tant soit peu* et témoignant le vouloir faire davantage, on ne lui doit pas refuser la médecine et le remède qui lui peut servir à cela, et que le confesseur doit procurer, tant qu'il pourra, que le pénitent se dispose à communier toutes les semaines, et que, n'étant point en péché mortel, ni en occasion proche, ni en propos délibéré de le commettre, on ne la lui doit pas refuser : ce qui est conforme aux règles de la vraie théologie, de manière que *la disposition qui suffit pour communier une fois l'an* la même est suffisante pour communier *tous les dimanches*, *pourvu que l'homme veuille s'y disposer*[1]. »

APPENDICE N° 13

Page 113.

SAINT LEONARD DE PORT-MAURICE

ET LA COMMUNION HEBDOMADAIRE

« Ah ! mes frères, voulez-vous être des anges

1. *L'Instruction des prêtres tirée des Pères et Docteurs de l'Eglise*, par A. Molina, chartreux. Traité VII, ch. VI.

dans un corps de chair, vivre purs et vaincre toutes les tentations, particulièrement contre la belle vertu ? Voici le moyen : Approchez de la table des Anges, sinon tous les jours, au moins *tous les huit jours*. Oui, la sainte communion de tous les dimanches fera de vous des anges, chrétiens mes frères, elle vous conservera en grâce et vous conduira à la gloire céleste. Voyons, prenez tous la sainte et salutaire résolution de communier chaque semaine : « Je conseille de communier chaque di- « manche, dit saint Augustin, à tous ceux qui n'ont « point d'affection au péché mortel... » Si vous tombez quelquefois, confessez-vous et communiez ; ce sera un puissant préservatif pour ne pas retomber. Et vous, chrétiens négligents, faites-le pour le moins tous les quinze jours, et les plus relâchés au moins une fois le mois. Mais soyez sûrs que ceux qui prendront à cœur cette salutaire pratique, qui est une des plus importantes que j'aie à vous suggérer, savoir de se confesser et de communier tous les dimanches, marcheront dans la voie royale du Paradis et s'en féliciteront à la vie, à la mort et pendant toute l'éternité[1]. »

1. Œuvres de saint Léonard de Port-Maurice. *Exhortations sur la dévotion au Très Saint Sacrement* ; 9e exhortation.

APPENDICE N° 14

Page 117.

LE BON REPAS DU DIMANCHE

SERMON DU CURÉ D'ARS

Le saint curé d'Ars avait la plus ardente dévotion à l'Eucharistie. Il l'appelait des noms les plus suaves. Il créait des expressions imagées et naïves pour peindre son étonnement et son ravissement en face de cet adorable mystère. C'était son sujet favori ; il y revenait sans cesse dans ses sermons et ses catéchismes. « O mes enfants, s'écriait-il, que fait Notre-Seigneur dans le Sacrement de son amour ? Il a pris son bon Cœur pour nous aimer ; il sort de ce Cœur une transpiration de tendresse et de miséricorde pour laver les péchés du monde. La sainte communion est un bain d'amour. Quand on a communié, l'âme se roule dans le baume de l'amour, comme l'abeille dans les fleurs. » Le zélé pasteur conseillait la communion fréquente aux âmes plus généreuses, mais *pour la masse de ses paroissiens*, l'idéal qu'il désirait voir réalisé était la communion dominicale. Il nous est difficile de trouver un témoignage plus autorisé à l'appui de la thèse que nous soutenons dans cet ouvrage. Nous sommes heureux de pouvoir citer un sermon naïf et touchant qu'il prononça un jour sur le bon repas du dimanche :

« Mes enfants, le troisième commandement, c'est une grande affaire : « Les dimanches tu garderas,

« en servant Dieu dévotement. » La semaine est pour la matière, le dimanche est pour l'esprit.

« Vous savez bien, mes enfants, que nous sommes un composé de terre et d'âme. Mais observez bien : le corps, fait de terre, se pourrit, se détruit ; l'âme, image de Dieu, est impérissable, et c'est elle qui soutient le corps. C'est donc à elle que nous devons le plus de soins ; et cependant nous négligeons toujours l'âme pour ne donner de soins qu'à notre corps.

« Mes enfants, pour soigner l'âme, il faut se donner quelque peine. Voyez ces images de la très sainte Vierge, de sainte Philomène : le peintre a beaucoup travaillé pour les orner, et c'est pourquoi elles sont belles, elles plaisent aux yeux. O mes enfants, travaillons aussi beaucoup à l'ornement de nos âmes pour plaire aux hommes, aux anges et au bon Dieu.

« Rien n'est si beau, mes enfants, qu'une âme pure, qu'une âme nourrie de son Dieu. Purifiez-vous donc par une bonne confession, et *chaque dimanche donnez un bon repas à votre âme*.

« Voyez, mes enfants : toute la semaine on ramasse, on prête, on achète, on vend. Bien ; mais tout cela est pour le cadavre. Arrangez-vous donc pour faire faire une fois par semaine un bon festin à l'âme immortelle. O délicieux repas ! pain céleste ! Oh ! quel privilège ! Pouvoir nourrir son âme et la nourrir de Dieu !

« Voyez, mes enfants, si on réfléchissait... ce prêtre, il tient Dieu pour nourrir mon âme! ah! nous mourrions de plaisir... Mais nous n'aimons pas le bon Dieu, non.

« Tenez, mes enfants, le bon Dieu est si bon, si grand, qu'il nous faut voler joyeusement et bien haut, comme l'oiseau, pour arriver à lui.

« Et quel chant de bonheur, quand nous l'aurons atteint!

« Jugez donc quelle joie d'avoir ce grand bon Dieu pour nourriture même!...

« Qu'est-ce donc que cette âme, mes enfants, pour mériter cela? O mon âme, que vas-tu recevoir? Ton Dieu, ton Créateur et ton Sauveur. Ah! mes enfants, si nous comprenions bien, nous mourrions de plaisir.

« Il semble, en vérité, que nous sommes plus que les anges. Que peut-on avoir de plus? Tout bonheur consiste à le recevoir, à le posséder, ce bon Dieu.

« Et quand fait-on *ce bon repas*, mes enfants? *C'est le dimanche*, *au moins*. O jour du bon festin! Je sais bien qu'on ne vous l'impose qu'une fois l'an, à Pâques; mais faut-il qu'on se fasse contraindre pour être heureux? Et quand on peut faire tous les jours un repas divin, faut-il avoir mauvais goût pour ne pas le prendre!...

« Le repas de la sainte table, mes enfants, c'est le bon Dieu en nous. Les grands sages de l'anti-

quité ne pouvaient pas comprendre cette chose extraordinaire; ils disaient que Dieu était trop grand pour s'incarner, pour se donner. C'est qu'ils ne savaient pas à quel point ce grand Dieu est bon.

« Nous le savons, nous, mes enfants. Quel progrès! Dieu est venu dans nous, nous pouvons aller jusqu'à lui. Ah! si nous voulions, nous serions comme des anges sur la terre.

« On a vu de bons chrétiens qui oubliaient jusqu'à leur corps : cela ne vaut-il pas mieux que d'être comme ces mauvais chrétiens qui oublient leur âme, comme ces gens du monde qui ne pensent jamais qu'à la matière?

« Les voilà qui entassent dans leur estomac la nourriture la plus abondante et la plus délicate : eh bien! quel en est le fruit? Au bout du compte, un cadavre qui s'en ira au cimetière.

« Nous, chrétiens, pour fruit de la nourriture spirituelle, nous avons nos âmes sauvées, le ciel, notre corps même transfiguré.

« O mes enfants, comprenez-vous? monter au ciel! se remplir de Dieu!

« L'homme est si grand, mes enfants, si grand qu'il va jusqu'aux épaules de Dieu.

« Dieu n'a su trouver pour nourrir sa créature que Dieu.

« Sainte Thérèse voulait se cacher dans son Dieu : aussi Dieu voyait son image dans cette âme pieuse.

« Les belles âmes, voyez-vous, mes enfants, les

belles âmes sont toutes comme de petits miroirs où Dieu se mire, se contemple. C'est bien beau et bien grand cela : qui comprendra ce mystère de miséricorde ?

« Voyez, mes enfants, jusqu'où va la fécondité du bon repas : la sainte communion nourrissait saint Siméon dans son corps en même temps que dans son âme; son âme, noyée dans le plaisir d'aimer Dieu, soutenait son corps.

« Vous savez, mes enfants, que l'on sent la bonne odeur et la bonne saveur des fruits en proportion que le corps est sain : ainsi l'âme sent et pénètre les excellences de Dieu dans la mesure où elle est pure.

« Ah! nous ne savourons pas Dieu faute de pureté... Oh! malheur, mes enfants, de ne pas le goûter, ce bon Dieu !

« Purifions-nous, recevons notre Dieu, méritons le ciel; au ciel, nous verrons notre beauté, et nous sentirons toute la saveur de Dieu...

« Oui, enfin voilà, ô mes enfants! O beau moment! O belle vie, vie heureuse! Vivre de Dieu!

« Vivez de Dieu, *au moins le dimanche*, mes enfants. Prenez garde, sans Dieu, de vous perdre. On n'a donc pas faim de Dieu? *Un jour sur sept, se nourrir de Dieu, est-ce trop ?*

« Mon corps mange à son appétit; mais mon âme? Si elle n'a pas faim, c'est donc qu'elle est bien malade...

« Chrétien, ne trouves-tu rien dans ma maison?

« Rien, rien, que moi, ton Dieu!...

« Mes enfants, mes enfants, vous ne pouvez pas comprendre... Il faut attendre l'éternité pour bien comprendre ce bonheur.

« O mes enfants, aimons Dieu, vivons de Dieu, servons Dieu. Mes enfants, c'est le bonheur ! »

Qu'on se figure ce visage amaigri par les austérités, mais transfiguré par la bonté et surtout par l'amour de Dieu, qu'on se représente ce pauvre prêtre de campagne, chéri et vénéré de ceux qu'il appelait ses enfants et à qui il répétait à satiété : Mes enfants ! mes enfants ! tantôt se tournant vers le tabernacle avec des yeux tout brillants d'extase ou noyés de larmes, tantôt revenant à ses auditeurs pour leur redire sous des formes différentes toujours le même mot : Mes enfants, aimons Dieu ! et l'on avouera que, s'il y a des discours mieux composés, il n'y en a guère de plus touchants et qu'il n'en est pas de plus édifiants.

APPENDICE N° 15

Page 124.

LA CONFESSION PRÉPARATOIRE A LA COMMUNION

On rencontre encore çà et là des fidèles qui pensent que toute communion doit être précédée d'une confession, quel que soit l'état de la conscience. Sans être aussi rigoristes, d'autres estiment

que l'on ne peut communier que pendant une période assez courte qui suit l'absolution et qu'ils limitent ordinairement à huit jours. Or, ce sont là des maximes qui fleurent le plus vilain jansénisme. A leur encontre, voici les deux limites entre lesquelles il est permis à l'âme chrétienne de se mouvoir.

1° On n'est *obligé* de se confesser avant de recevoir la communion que si l'on a un péché mortel sur la conscience. En dehors de ce cas, on peut toujours s'approcher de la sainte table sans passer par le confessionnal, non seulement légitimement, mais encore avec le plus grand fruit, si l'on a quelque raison d'attendre et si l'on se prépare avec ferveur. Les péchés véniels, quels que soient leur nombre ou leur nature, ne sont pas un obstacle à l'efficacité du sacrement; et si l'on a soin de s'exciter au repentir, ils n'empêchent pas de faire une très bonne et très sainte communion.

2° La confession est cependant toujours très profitable, quand on y apporte une sérieuse bonne volonté; elle est un des meilleurs moyens de se préparer à l'Eucharistie, soit par les actes de foi, d'humilité, de contrition, de charité et de ferme propos qu'elle provoque, soit par la grâce sanctifiante et les grâces actuelles que Dieu nous y accorde en considération et en proportion de la ferveur de ces actes. Par suite, il est excellent, en principe de recourir au sacrement de pénitence le

plus souvent possible, et l'on a vu beaucoup de saints, surtout parmi les prêtres, qui aimaient à se confesser tous les jours avant la messe, pour s'humilier devant Dieu, pour purifier leur âme et recueillir la grâce abondante qui découle de l'absolution.

Voilà donc les deux principes extrêmes : la confession avant la communion n'est jamais obligatoire hormis le cas de péché mortel; et la confession bien faite est toujours profitable et ne saurait être trop fréquente. Mais, entre ces deux extrêmes, absolument admissibles pour l'âme en état de grâce : jamais de confession ou la confession tous les jours, s'étend le champ de la pratique où presque tous les chrétiens font bien de se tenir, se rapprochant plus ou moins de l'une ou l'autre limite.

Ce qui semble le plus rationnel, le plus compatible avec les exigences de la vie ordinaire des fidèles et du ministère des pasteurs, le plus conforme aussi aux saines traditions, c'est que ceux qui communient une ou plusieurs fois chaque semaine se confessent tous les huit ou tous les quinze jours. Ils peuvent même, s'ils ont quelque raison, par exemple s'il leur est difficile ou incommode de trouver un confesseur, attendre plus longtemps, même avec de nombreux péchés véniels, sans se retremper dans le bain de la pénitence, pourvu qu'ils tâchent de se rendre dignes d'un si auguste sacrement.

S'ils veulent dans ce cas en retirer les plus grands fruits, ils devront remplacer la confession par des actes de contrition et d'amour de Dieu, et par des mortifications et des sacrifices qui laveront leur conscience de ses moindres souillures; ils recourront avec foi et simplicité de cœur aux *Sacramentaux*, pratiques pieuses auxquelles l'Église a attaché une vertu spéciale pour purifier notre âme : tels que le signe de la croix avec de l'eau bénite, la récitation du *Pater* et du *Confiteor* à la messe, etc. Ils se souviendront enfin, et ceci est capital, que la communion efface par elle-même les péchés véniels, dès là que notre cœur n'y reste pas attaché. Ce sacrement, nous dit le concile de Trente, est l'antidote qui nous *délivre de nos fautes quotidiennes* et nous préserve du péché mortel. *Antidotum, quo liberemur a culpis quotidianis et a peccatis mortalibus præservemur.*

En conséquence, quand une âme a le désir de communier souvent pour avancer dans la perfection chrétienne, elle ne doit jamais se laisser arrêter par la difficulté qu'elle peut rencontrer à se confesser aussi souvent qu'il lui plairait. Qu'elle détermine, avec l'assentiment de son directeur, des époques où elle viendra régulièrement se confesser, et qu'elle communie dans tout l'intervalle, quel qu'il soit, qui sépare ces époques, sans le moindre scrupule.

Les principes qui précèdent sont des directions

générales, conformes à la conduite ordinaire des plus sages confesseurs, mais dont l'application doit nécessairement varier avec la nature des âmes, leurs occupations extérieures et la grâce multiforme que Dieu leur accorde. Le mieux est de s'en tenir pratiquement à la décision d'un directeur éclairé.

APPENDICE N° 16

Page 125.

LES PRÉCURSEURS DU JANSÉNISME

AU Ve SIÈCLE

Comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil, nous trouvons dans les fameuses Conférences de l'abbé Cassien, qui vivait au cinquième siècle, la réfutation la plus topique du grand sophisme janséniste, qui prétend éloigner les âmes de l'Eucharistie par respect pour Notre-Seigneur.

Il y avait de son temps des religieux, véritables ancêtres des solitaires de Port-Royal, qui remettaient indéfiniment de s'approcher de l'Eucharistie, sous prétexte qu'ils n'en étaient pas dignes. Or, voici comment Cassien réfute leur erreur. On dirait une page écrite au dix-septième ou au dix-huitième siècle, en réponse aux jansénistes : « Si nous nous reconnaissons pécheurs, nous ne devons pas pour cela nous éloigner de la table sainte, mais puiser au contraire dans cette considération un motif de plus d'en approcher pour y trouver un remède aux

maux de notre âme, pourvu toutefois que, pénétrés d'humilité et remplis d'une foi vive, nous nous jugions nous-mêmes indignes de recevoir une si grande grâce, comme des malades qui demandent au céleste médecin leur guérison. Autrement, nous ne devrions pas même croire pouvoir communier dignement une seule fois dans toute l'année, fût-ce à la fête de Pâques, comme le pratiquent certains religieux, qui se font une telle idée de la dignité de ce sacrement divin et tout à la fois de la sainteté qu'il faut y apporter, qu'ils se persuadent à eux-mêmes que, pour le recevoir, il est indispensable d'avoir une sainteté parfaite et une pureté exempte de toutes taches, tandis que c'est plutôt ce sacrement lui-même qui nous rend saints et purs. En pensant ainsi, ces hommes se trouvent commettre le péché même de présomption qu'ils prétendent éviter, puisque, s'ils communient une fois l'année, c'est qu'alors ils s'en croient dignes. Il conviendrait beaucoup mieux d'approcher des saints mystères *tous les dimanches* pour y trouver un remède à nos maladies spirituelles, en croyant et confessant avec une sincère humilité que nous ne pourrons jamais en être dignes, plutôt que de nous persuader vainement, par l'effet d'un orgueil secret, que nous sommes dignes d'y participer après une année de préparation. » (Cassien. *Conférence XXIII* ou la III[e] de l'abbé Théonas, ch. XXI.)

APPENDICE N° 17

Page 127.

FAMILIARITÉ ET ROUTINE

DANS LA COMMUNION

Beaucoup de personnes appréhendent de se familiariser avec les choses saintes en s'approchant souvent des sacrements.

Si, par familiarité, on entend une intimité douce et confiante avec Dieu, loin de la craindre, il faut la désirer et la rechercher. Elle est le fond même et le but du christianisme. Notre-Seigneur a voulu se familiariser avec l'humanité, en prenant ici-bas une famille de parents et une famille d'amis. « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs dit-il à ses apôtres; je vous appellerai mes amis. » C'est pour nous introduire dans cette famille, qu'il a institué le sacrement de son amour. Le bonheur du ciel n'est pas autre chose qu'une grande familiarité avec Dieu, portée à un degré qui dépasse toute conception humaine; car la vision et l'amour béatifiques nous uniront à Lui d'une manière prodigieusement intime, en nous faisant pénétrer les secrets les plus profonds de son essence.

Cette familiarité n'exclut pas le respect. Elle l'augmente au contraire; car en nous rapprochant davantage de Dieu, elle nous montre de plus près et nous fait mieux comprendre sa grandeur. « Qui, écrivait Mgr de Ségur, a respecté plus profondé-

ment Notre-Seigneur que les Saints ? Ne l'ont-ils pas tous aimé cependant avec la plus intime et familière tendresse ? Et, sans monter si haut, quels sont, parmi les chrétiens que nous connaissons les hommes qui respectent le plus sérieusement Dieu et sa loi et ses sacrements, sinon ceux dont la pratique religieuse est la plus assidue ? » Seulement, ce respect que la fréquente communion crée en nous pour Notre-Seigneur n'est pas une crainte servile ; c'est un respect filial, attendri par l'amour, et qui nous permet l'abandon, les appellations les plus aimantes et les plus caressantes, le cœur-à-cœur le plus confiant, le recours le plus fréquent à sa bonté même pour les choses en apparence les moins importantes.

Si, par familiarité, on entend la *routine*, la négligence, l'habitude de se traîner machinalement à la communion comme à une action ordinaire et banale, ou languissamment comme à une action pénible, voici ce qu'il faut en penser.

Le fréquent usage de la communion n'est jamais par lui-même la *cause* de cette routine. La cause en est uniquement une défaillance de notre volonté. Mais cette défaillance, nous pouvons l'éviter avec quelques efforts. Réveillons toute notre foi, pensons à l'avance à la grande action que nous allons faire, préparons-nous y dès la veille par des prières et des sacrifices, et, particulièrement, par une confession sérieuse ; alors nous n'aurons nullement

à craindre la routine ; loin de l'engendrer, le fréquent recours à la communion sera le moyen le plus efficace de la chasser.

Si nous ne sommes pas assez généreux pour faire ces efforts, n'attribuons pas la routine à la fréquence de nos communions, mais à notre mauvaise volonté ; et n'oublions pas que la mauvaise volonté n'est pas une excuse. Au lieu de dire : « Je crains la routine », disons tout simplement en nous frappant la poitrine : « J'ai été un lâche jusqu'ici, mais je ne veux plus l'être. » Et puis, secouons notre torpeur, et revenons à ces bonnes dispositions qui centupleront le fruit de nos communions.

En tout état de cause, c'est une illusion de se dire : « En communiant plus rarement, je communierai mieux. » Saint François de Sales a dit excellemment : « On ne fait bien que ce que l'on fait souvent, et les meilleurs ouvriers sont ceux qui pratiquent le plus. » — « La fréquente communion, dit *Cornelius a Lapide*, est la meilleure préparation à la communion. Une communion est une action de grâce d'une autre communion ; et la communion d'aujourd'hui est la meilleure préparation à la communion de demain... Il en est de la communion comme de la prière : plus on prie, mieux on sait prier, plus on aime à prier. »

Si vous avez cette bonne volonté et ces dispositions généreuses que Notre-Seigneur est en droit d'attendre de vous, plus vos communions seront

fréquentes et plus elles seront fructueuses, alors même que vous ne ressentiriez aucune émotion sensible, car cette émotion n'est pas le but du sacrement, ni la mesure des grâces que l'on y reçoit et des mérites que l'on y acquiert.

Si au contraire vous ne voulez pas faire d'efforts, vous ne communierez pas mieux au bout d'un mois qu'au bout de huit jours, ni au bout d'un an qu'au bout d'un mois. C'est une règle générale, bien qu'elle ait des exceptions, que plus on communie rarement et plus on y apporte de froideur et de négligence.

APPENDICE N° 18

Page 128.

LE VÉNÉRABLE P. DE LA COLOMBIÈRE

ET LA COMMUNION HEBDOMADAIRE

Le Vén. P. de la Colombière fut à la fois l'apôtre de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur. Nous avons de lui un sermon pour le jour de la Fête-Dieu, où il montre dans le Saint Sacrement le mystère de l'amour divin, et deux autres sermons sur la sainte Eucharistie. Dans l'un deux, il expose les dispositions de foi et d'amour que l'on doit y apporter ; dans l'autre, il montre les grands avantages de la communion fréquente, et les résume en ces deux points : plus la communion est fréquente, plus elle donne de gloire à Dieu et de saintcté aux hommes. Mais tout en poussant vivement les âmes à la sainte

table, il leur demande de ne s'en approcher qu'avec les dispositions les plus parfaites.

Voici un passage de son troisième discours, où il défend contre les critiques du monde ceux qui communient chaque semaine : « Je dis que ceux qui communient *tous les huit jours*, sans pourtant devenir plus vertueux, perdraient ce qu'ils ont de vertu s'ils communiaient plus rarement ; je dis que nulle indisposition, à la réserve du péché mortel, ne peut empêcher l'effet du sacrement, qui est de sanctifier l'âme, de lui donner de la force pour faire le bien et pour résister au mal ; je dis que, comme à chaque fois qu'on communie on reçoit une augmentation de mérite et de grâce habituelle, il faut nécessairement qu'une communion nous dispose à profiter d'une autre communion, et que, par conséquent, plus on fait de communions, plus on est disposé à profiter de celles qui doivent encore suivre. »

TABLE DES MATIÈRES

APPENDICES

FIN

OUVRAGES DU R. P. COUBÉ

Les Chevaliers du Sacré-Cœur. Discours prononcé à l'occasion de la consécration solennelle de l'Association catholique de la Jeunesse française au Sacré Cœur, dans la basilique de Paray-le-Monial, le 21 septembre 1899. Paris, Retaux, 82, rue Bonaparte. Prix . . . . 0 fr. 50

Le Sacré-Cœur, *Salut du Monde et de la France.* Discours prononcé, le 18 juin 1899, en la basilique de Montmartre. Paris, Retaux. Prix. . . . . 0 fr. 50

L'Ame du soldat. Paris, Retaux. Prix. . . . 0 fr. 50

Guerre à la guerre. Paris, Retaux. Prix. . . 0 fr. 50

La Double Mission de Jeanne d'Arc. Panégyrique prononcé à Notre-Dame de Paris, le 14 mai 1899. Paris, Retaux. Prix . . . . 0 fr. 50

Au pays des Castes. Voyage à la Côte de la Pêcherie. Paris, Retaux. Prix . . . . (*Épuisé.*)

Panégyrique de saint Dominique. Paris, à la *Revue thomiste*, 222, r. du Faubourg-Saint-Honoré. Prix. 0 fr. 50

Un Ami du peuple. Panégyrique de saint Pierre Fourier. Paris, Desclée, 30, rue Saint-Sulpice. Prix. 0 fr. 25

Le Livre. Sermon de charité. Paris, à la *Société bibliographique*, 5, rue Saint-Simon. Prix. . . . . . . 0 fr. 30

La Révolution sociale et l'Eucharistie. Bruxelles, Goemaere, 21, rue de la Limite. Prix. . . . . . 1 fr. »

Sous presse

Les Fausses Religions. Conférences prêchées à la Madeleine pendant l'Avent de 1898. In-8 écu. Paris, Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette. Prix. . . . . . . 5 fr. »

Ces ouvrages se trouvent aussi à la librairie Josse, 31, rue de Sèvres.